N° 110 NOVEMBRE 1928.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'Habitation de la sainte Trinité dans l'âme purifiée et l'union transformante qui en résulte

Par manière de synthèse, nous voudrions montrer ici comme la parfaite union à Dieu, à laquelle disposent les purifications passives des sens et de l'esprit, est, dans une âme ainsi purifiée, la suite normale du mystère de l'habitation de la sainte Trinité en tous les justes.

Nous rappellerons premièrement ce mystère tel que l'ont entendu saint Thomas et ses meilleurs commentateurs; en second lieu nous dirons comment parmi les grands docteurs mystiques saint Jean de la Croix en a particulièrement vu les admirables conséquences pour les âmes qui se donnent sans se reprendre à la véritable vie intérieure.

A la suite des grands auteurs spirituels qui l'ont pré-

cédé et en précisant leur doctrine, il montre, depuis le Prologue de la *Montée du Carmel* jusqu'aux dernières pages du *Cantique spirituel*, que le chrétien, qui se donne généreusement à la vie intérieure et n'hésite pas à suivre la voie royale de la croix, doit arriver à une union si intime avec la sainte Trinité, en nous présente, qu'elle mérite le nom d'union transformante. Il a vu en celle-ci l'épanouissement *suprême*, et donc rare, mais pourtant *normal*, après la purification passive de l'esprit, des vertus théologales et des dons qui les accompagnent.

I

Le mystère de l'Habitation de la sainte Trinité dans les âmes justes

La foi nous enseigne que *Dieu est présent en toute créature*, quelle qu'elle soit; c'est la présence générale d'immensité. Comme il est dit dans le psaume CXXXVIII, 7 : « Où aller, Seigneur, pour me dérober à ton esprit? Où fuir pour échapper à ton regard? Si je monte aux cieux, tu y es; si je me couche dans le séjour des morts, tu y es encore. » C'est ce qui fait dire à saint Paul, prêchant à l'Aréopage : « *Le Dieu qui a fait le monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre..., n'est pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être* » (Act., XVII, 28).

Saint Thomas, I[a], q. 8, a. 3, explique bien cette présence générale, en remarquant que Dieu est présent à toutes choses *par sa vision infinie*, devant laquelle tout est à découvert, même les secrets des cœurs, *par sa puissance*, dont la causalité s'étend à tout ce qui existe et sans le concours de laquelle nous ne pouvons agir même dans l'ordre naturel; enfin il est présent à tout *par son essence*,

qui s'identifie avec sa vertu créatrice et conservatrice, par laquelle il conserve les esprits et les corps dans l'existence. Il est ainsi en contact profond, caché et immédiat avec tous les êtres, avec ce qu'il y a de plus intime en chacun, et si cette action divine conservatrice, qui est la continuation de l'acte créateur, cessait, toute créature serait immédiatement annihilée, elle retournerait au néant, comme la lumière cesse dans l'air lorsque le soleil se retire.

C'est là un dogme de foi que Dieu est tout entier réellement présent dans tous les êtres créés, plantes, hommes, anges ou démons. Il y est présent comme une cause est présente à l'effet propre qu'elle produit et conserve; l'être en tant qu'être de chaque créature est l'effet propre de Dieu, comme l'éclairement est l'effet de la lumière. Ainsi Dieu est tout entier au ciel, et tout entier sur la terre, en sorte qu'il contient tous les lieux et n'est contenu par aucun. Il est comme le foyer d'où s'échappe la vie de la création, et comme la force centrale qui attire tout à elle selon l'expression de la liturgie.

Rerum Deus tenax vigor,
Immotus in te permanens.

*
* *

Mais la sainte Écriture ne nous parle pas seulement de cette présence générale de Dieu en toutes choses, elle nous parle aussi d'une *présence spéciale de Dieu dans les justes* : Il est dit au livre de la Sagesse, 1, 4 : « *La Sagesse divine n'entrera pas dans une âme méchante, et elle n'habitera pas dans un corps assujetti au péché.* » Serait-ce seulement la grâce créée ou le *don créé de sagesse* qui viendrait habiter dans l'âme juste? Les paroles de Notre-Seigneur nous montrent que ce sont *les Personnes divines* elles-

mêmes qui viennent habiter en nous : « *Si quelqu'un m'aime,* dit-il, *il observera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure* » (Joan., XIV, 23). Toutes ces paroles sont à noter : « *Nous viendrons.* » — Qui va venir? seraient-ce de simples effets créés, des dons même surnaturels? — Non, ceux qui viennent, ce sont ceux qui aiment, les personnes divines, le Père et le Fils, dont n'est jamais séparé l'Esprit-Saint, promis du reste par Notre-Seigneur et visiblement envoyé à la Pentecôte. *Nous viendrons* dans l'âme juste, et non pas seulement de façon transitoire, mais nous y ferons notre demeure; nous habiterons en elle, tant qu'elle restera juste, ou en état de grâce.

Ainsi l'ont compris les Apôtres. Saint Jean écrit (I Joan., IV, 12-26) : « *Dieu est charité, et celui qui est dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui.* » Il contient Dieu en son cœur, mais il est encore plus vrai de dire que Dieu le contient, en lui conservant non seulement l'existence naturelle, mais la vie de la grâce.

Saint Paul dit de même : « *Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?* » (I Cor., III, 16). « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes? Car vous avez été rachetés à grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps. » (I Cor., VI, 19.)

Et comme Notre-Seigneur et saint Jean, saint Paul nous dit que, avec la charité qui nous a été donnée, nous avons reçu le donateur lui-même : « *La charité de Dieu a été répandue en vous par l'Esprit-Saint qui vous a été donné* » (Rom., V, 5).

Saint Ignace d'Antioche dit de même que les vrais chrétiens portent Dieu en eux, il les appelle « theophoroi » ou porte-Dieu. Cette doctrine est répandue dans l'Église

primitive, les martyrs la proclament hautement devant leurs juges. Sainte Lucie répond à Paschase : « Les paroles ne peuvent manquer à ceux qui ont en eux le Saint-Esprit. » — « Le Saint-Esprit est donc en toi? » — « Oui, tous ceux qui mènent une vie chaste et pieuse sont le temple du Saint-Esprit. »

*
* *

Comment la théologie explique-t-elle cette *présence spéciale* de la sainte Trinité dans les justes, bien différente de la présence générale de Dieu en toute chose créée qu'il conserve dans l'existence?

La théologie montre d'abord ce qu'est cette présence spéciale dans les justes parvenus au développement parfait et définitif de la vie de la grâce, c'est-à-dire dans les bienheureux du ciel. Il est certain d'après la Révélation divine qu'au ciel chaque âme bienheureuse est comme un tabernacle vivant et spirituel, où la sainte Trinité réellement présente est connue comme elle se connaît, aimée et glorifiée éternellement. En chacune de ces âmes béatifiées, la grâce consommée, qui est une participation de la nature divine, est le principe d'où dérive la lumière de gloire, qui fait voir immédiatement l'essence divine, mieux encore que nous ne voyons ici-bas les personnes avec qui nous parlons, car ces personnes sont extérieures à nous, tandis que la sainte Trinité vue à découvert est au plus intime de l'âme béatifiée qu'elle conserve dans l'existence et dans la vie divine.

Or la vie de la grâce et de la charité dès ici-bas est la même en son fond que celle du ciel : « Si tu savais le don de Dieu, disait Notre-Seigneur à la Samaritaine, c'est toi qui m'aurais demandé à boire... et je t'aurais donné de l'eau vive... jaillissant en vie éternelle. » La vie de la grâce est la vie éternelle commencée, car la grâce sanctifiante

qui est en nous, lorsqu'elle sera définitivement épanouie, consommée et ne pourra plus se perdre, sera appelée « gloire », et deviendra le principe radical de la vision béatifique ; quant à la charité, qui est dans nos cœurs, elle doit durer éternellement. Il y a sans doute deux différences essentielles entre la vie du chrétien ici-bas et au ciel, c'est qu'ici-bas nous n'atteignons Dieu que dans l'obscurité de la foi et nous pouvons le perdre, tandis qu'au ciel nous l'atteindrons dans la clarté de la vision et le posséderons de façon inamissible. Mais, malgré ces deux différences, c'est bien la même vie en son fond, la grâce est le germe de la gloire, *semen gloriae*, comme c'est la même vie au fond qui dort dans le gland et s'épanouit dans le chêne vigoureux qui procède de lui, comme c'est la même vie raisonnable qui sommeille encore dans l'enfant et qui apparaît dans l'homme fait.

Si donc la sainte Trinité est présente en l'âme des bienheureux, où elle est vue sans aucun voile, n'est-il pas manifeste qu'elle doit déjà habiter dans le juste ici-bas en l'obscurité de la foi? Ainsi s'éclaire comme d'en haut la parole de saint Paul : « *La charité de Dieu a été répandue en vous par l'Esprit-Saint, qui vous a été donné* » (Rom., v, 5). Nous saisissons mieux le sens et la portée des mots de Notre-Seigneur : « *Si quelqu'un m'aime..., mon Père et moi nous viendrons en lui et nous y ferons notre demeure.* »

*
* *

La théologie précise encore ce qu'est cette mystérieuse présence.

Ce n'est pas une simple présence par représentation de Dieu en nous. Un philosophe qui n'est pas en état de grâce peut spéculer sur Dieu et ses attributs, et, d'après la Révélation, la sainte Trinité n'habite pas en lui. — Bien

plus, un chrétien, qui se trouve en état de péché mortel, mais conserve la foi infuse et l'espérance, pense surnaturellement à Dieu, il a même quelques actes inefficaces d'amour de Dieu, et pourtant d'après l'Écriture la sainte Trinité n'habite pas en lui. Elle est connue par lui comme un *objet distant* qu'il se représente de façon très imparfaite, mais qui n'est *pas réellement en lui comme objet*. Dieu n'est en lui réellement que comme *cause* conservatrice.

Dans toute âme juste, la présence *spéciale* de Dieu, auteur de la grâce, est à la fois RÉELLE, OBJECTIVE et AFFECTIVE; c'est celle d'un OBJET de connaissance et d'amour, non pas lointain, mais RÉELLEMENT PRÉSENT en nous et COMME EXPÉRIMENTALEMENT CONNAISSABLE, dit saint Thomas (1).

Dans les êtres inférieurs à nous, Dieu n'est réellement présent que comme cause conservatrice, et non pas comme objet de connaissance et d'amour. Pour le chrétien en état de péché mortel, il est comme un objet pour ainsi dire distant de foi et d'espérance. Dans le juste il habite réellement comme objet présent, qui peut être quasi expérimentalement connu, aimé et imparfaitement

(1) Cf. I^a^, dist. 14, q. 2, a. 2, ad 3 : « *Non qualiscumque cognitio* sufficit ad rationem *missionis*, sed solum illa quae accipitur ex aliquo dono appropriato personae, per quod efficitur in nobis *conjunctio* ad Deum, secundum modum proprium illius personae, scilicet per amorem, quando Spiritus Sanctus datur, *unde cognitio ista est quasi experimentalis*. »

Ibid., ad 2^um^ : « In processione Spiritus... prout claudit in se *dationem Spiritus Sancti* non sufficit, quod sit nova relatio qualiscumque est creaturae ad Deum, sed oportet quod referatur ad ipsum sicut ad *habitum*; quia quod *datur* alicui *habetur* aliquo modo ab illo. Persona autem divina non potest *haberi* a nobis nisi, vel ad fructum perfectum, et sic habetur *per donum gloriae*, aut secundum fructum imperfectum et sic habetur *per donum gratiae gratum facientis*, vel potius sicut id per quod *fruibili conjungimur*, in quantum ipsae personae divinae quadam sui sigillatione in animabus nostris reliquunt quaedam dona, quibus formaliter fruimur, scilicet amore et sapientia, propter quod Spiritus Sanctus dicitur esse pignus haereditatis nostrae. »

possédé, et il se fait parfois sentir en nous comme la vie de notre vie (1).

C'est ainsi que saint Thomas avec beaucoup d'autres Docteurs de l'Église a compris ce point si consolant de la doctrine révélée. Les trois personnes divines sont en nous réellement et substantiellement comme cause conservatrice de notre vie naturelle et de notre vie surnaturelle, et de plus elles y sont comme objet d'une connaissance aimante *quasi expérimentale*, bien mystérieuse, mais très réelle, affirmée non seulement par les plus grands théologiens mais par la Révélation elle-même.

C'est d'elle que parle saint Paul aux Rom., VIII, 15 : « *Vous n'avez point reçu un Esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un Esprit d'adoption, en qui nous crions : Abba! Père! Cet esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* » Il nous rend ce témoignage, dit saint Thomas dans le commentaire de cette Épître, par l'amour filial surnaturel qu'il produit en nous et que nous connaissons expérimentalement, bien qu'il soit difficile de le discerner d'un élan naturel d'amour plus ou moins sentimental qui parfois lui ressemble.

Notre-Seigneur avait dit lui-même en saint Jean, XIV, 17 : « *L'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir,*

(1) Iª, q. 43, a. 3 : « Divinae personae convenit *mitti*, secundum quod *novo modo existit in aliquo* : *dari* autem secundum quod *habetur* ab aliquo; neutrum autem horum est, nisi secundum gratiam gratum facientem. Est enim *communis modus*, quo Deus est in omnibus rebus per essentiam, potentiam et praesentiam, *sicut causa* in effectibus participantibus bonitatem ipsius. Super istum modum autem communem, est unus *specialis*, qui convenit naturae rationali, in qua Deus dicitur esse, *sicut cognitum in cognoscente et amatum in amante*. Et quia cognoscendo et amando, creatura rationalis sua operatione attingit ad ipsum Deum, secundum istum specialem modum Deus non solum dicitur esse in creatura rationali, sed etiam habitare in ea, sicut in templo. »

parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point..., vous le connaissez, parce qu'il demeure au milieu de vous, il sera en vous. » — Saint Jean dit aussi à ses disciples : « *son onction vous enseigne sur toutes choses* » — « unctio ejus docet vos de omnibus » (I Joan., II, 27). — On lit enfin dans l'Apocalypse, II, 17 : « *A celui qui vaincra, je donnerai de la manne cachée* (une nourriture spirituelle) ... *et un nom nouveau, que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit.* »

L'Écriture parle manifestement en ces textes d'une connaissance quasi expérimentale de Dieu présent en nous. Elle seule, selon saint Thomas, permet d'expliquer comment Dieu, déjà présent en toute chose comme cause conservatrice, devient *réellement* présent d'une *manière nouvelle* et *spéciale* dans le juste comme *objet connaissable, connu* et *aimé*. La grâce sanctifiante, la charité et le don de sagesse nous rendent capables de *posséder* le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et *de jouir* d'eux saintement dans l'obscurité de la foi, avant de les voir face à face dans l'éternité (1).

D'après la Révélation, il faut qu'il en soit ainsi.

Si en effet le Saint-Esprit nous a été « *donné* », nous l'avons *reçu* et en un sens nous le *possédons* et pouvons jouir saintement de lui. De même le Père et le Fils sont « *venus* » à nous, avec la grâce et la charité pour y « *faire leur demeure* ». Ainsi parle la Révélation divine elle-même, dont nous saisissons mieux maintenant le sens et la portée.

Si donc par impossible Dieu n'était pas déjà réellement présent dans le juste, comme cause conservatrice de son être naturel, il deviendrait *réellement présent* en lui,

(1) Cf. S. Thomas, I^a^, q. 43, a. 3, ad 1 : « Per donum gratiae gratum facientis perficitur creatura rationalis, ad hoc quod libere non solum ipso dono creato utatur, sed *ut ipsa divina persona fruatur.* »

comme cause productrice et conservatrice de la grâce et de la charité, et par suite comme objet de connaissance quasi expérimentale et d'amour surnaturel d'amitié (1).

(1) On trouve chez les théologiens catholiques trois théories principales sur l'Habitation de la sainte Trinité en nous : 1° CELLE DE SAINT THOMAS telle qu'elle est généralement comprise par les thomistes; elle enseigne que cette habitation, comme nous venons de le voir, est une présence *à la fois réelle et objective*, celle d'un objet quasi expérimentalement connaissable, et elle suppose nécessairement la *présence réelle causale*, ou l'action divine qui produit et conserve en nous notre être naturel et aussi la grâce sanctifiante et la charité. Parmi les thomistes, Jean de Saint-Thomas a bien mis en relief ce point de doctrine, in I^am^, q. 43, a. 3, et récemment le P. Gardeil en son beau livre *la Structure de l'âme et l'expérience mystique*, t. II.

2° L'OPINION DE VASQUEZ soutient que la présence de la sainte Trinité dans les justes n'est *pas réelle de soi*, mais seulement de par la présence générale de Dieu en toutes les choses qu'il conserve. De soi, elle serait seulement une *présence affective non réelle*, comme celle par laquelle une mère absente est présente à la pensée d'un fils aimant.

Cette opinion de Vasquez paraît aux thomistes et à Suarez contraire aux témoignages de l'Écriture qui affirment une présence spéciale non seulement affective mais réelle des divines Personnes dans les justes. Cf. Jean, XIV, 23 : « Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole, et mon Père l'aimera, et *nous viendrons en lui* et *nous ferons en lui notre demeure* »; Rom., V, 5 : « La charité de Dieu a été répandue en vous par *l'Esprit-Saint qui vous a été donné.* » Si les personnes divines n'étaient réellement présentes dans le juste que par la présence générale d'immensité, Notre-Seigneur ne dirait pas : « Si quelqu'un m'aime... *nous viendrons en lui.* » Il n'aurait pas dit non plus : « Mon Père vous *donnera* un autre Consolateur » (Jean, XIV, 16.)

3° L'OPINION DE SUAREZ, entièrement opposée à celle de Vasquez, soutient que l'habitation des divines Personnes dans les justes est une présence *non seulement affective, mais réelle*, à tel point qu'elle serait réelle même si par impossible Dieu n'était pas déjà réellement présent en nous comme cause conservatrice de notre existence. Selon Suarez, la charité exigerait cette présence non seulement affective mais réelle de la sainte Trinité.

A cela plusieurs thomistes répondent : La charité ici-bas ne produit d'elle-même qu'une *union affective* avec Dieu; elle désire, mais ne suffit pas à réaliser l'*union réelle* (I^a^ II^ae^, q. 28, a. 1); et au ciel c'est par la *vision*, non pas par l'amour, que nous posséderons Dieu : l'amour, ou bien précède la vision sous forme de désir et ne possède pas encore, ou bien il la suit sous forme de joie et il suppose la possession de Dieu par la vision immédiate de l'essence divine. Cf. I^a^ II^ae^, q. 3, a. 4. — Il est clair, pour prendre un autre exemple, qu'il ne suffit pas de penser à la sainte Vierge et de l'aimer pour qu'elle soit *réellement* présente en nous; il ne faut pas confondre la présence affective d'une personne réellement distante, avec sa présence réelle.

Aussi l'habitation des divines Personnes dans les justes comme

*
* *

Cette connaissance aimante et quasi expérimentale de Dieu procède, dit saint Thomas, du *don de sagesse*, le plus élevé des dons du Saint-Esprit, celui qui nous fait juger *expérimentalement* de tout par rapport à Dieu auteur du salut, et fin dernière. Tandis que la sagesse théologique, qui est acquise par l'étude, juge de tout par rapport à Dieu, selon un raisonnement fondé sur la Révélation reçue par la foi; le don de sagesse nous fait juger des choses divines par une certaine *connaturalité* avec ces choses, par une sorte de *sympathie surnaturelle* fondée sur la charité (1), et *par l'inspiration du Saint-Esprit* qui se sert de cette sympathie suscitée par lui pour se faire sentir

objet de connaissance quasi expérimentale et d'amour suppose-t-elle que Dieu est réellement présent en eux *comme cause conservatrice.* Mais, si par impossible il ne l'était pas comme cause conservatrice de l'être naturel du juste, *il le deviendrait réellement comme cause productrice et conservatrice de la grâce et de la charité*, et par suite comme *objet de connaissance* quasi expérimentale et *d'amour*. Si la troisième opinion ne voulait pas dire autre chose, elle ne s'éloignerait pas de saint Thomas. C'est ce que remarquent les Carmes de Salamanque, lorsqu'ils écrivent, in I^am^, q. 43, a. 3, n^os^ 96 et 99 : « Speciali ratione Deus ipse et divinae personae sunt ibidem, ita quidem ut *gratia* sanctificans et ejus dona, quatenus se tenent *ex parte Dei infundentis*, habeant peculiariter requiri ad hoc, ut Deus et praedictae personae *veniant* et *donent se active*, aut quasi active per modum amici; ipsa vero *gratia* et ejus dona, ut se tenent *ex parte creaturae rationalis et terminantur ad Deum*, requirantur ad hoc, *ut Deus habeatur* et *possideatur per modum objecti dilecti* a praedicta creatura rationali. »

Le P. Galtier, S.J., dans un ouvrage récent sur ce sujet, critique l'interprétation donnée par Jean de Saint-Thomas et le P. Gardeil, en remarquant que Dieu n'est pas quasi expérimentalement *connu*, mais seulement *connaissable* par la plupart des justes. Jean de Saint-Thomas et le P. Gardeil répondraient : mais cela suffit, car un objet quasi expérimentalement connaissable par moi, n'est pas réellement distant de moi, telle mon âme pendant mon sommeil.

(1) II^a^ II^ae^, q. 45, a. 2 : « Rectitudo judicii potest contingere dupliciter. Uno modo secundum perfectum usum rationis. Alio modo propter *connaturalitatem* quamdam ad ea, de quibus jam est judicandum..... Sic ergo circa res divinas ex rationis inquisitione rectum

à nous (1). Le Maître intérieur nous fait en quelque sorte goûter les mystères du salut, en nous montrant combien, malgré leur obscurité, ils sont conformes à nos aspirations les plus hautes. Il nous fait même pressentir que ce qu'il y a de plus obscur en eux est ce qu'il y a de plus divin, car cette obscurité n'est pas celle de l'absurde ou de l'incohérence, mais celle d'une trop grande lumière pour nos faibles yeux. Entre cette obscurité transluminеuse et notre charité infuse s'établit, sous l'inspiration du Saint-Esprit, une sympathie actuelle spéciale, vive et profonde, qui devient le principe d'une connaissance vécue très supérieure au raisonnement. Ainsi nous pouvons en quelque sorte goûter le mystère de l'habitation de la sainte Trinité lorsqu'il nous apparaît pleinement conforme aux aspirations de notre charité que Dieu lui-même suscite ou réveille actuellement en nous.

Si mystérieuse que soit cette connaissance, nous lui trouvons des analogies dans l'ordre naturel. Un cœur pur, dit saint Thomas, connaît comme d'instinct ce qui est pur avant même d'en être instruit. Un fils aimant, sans avoir besoin d'études psychologiques, connaît vraiment sur quelques indices les sentiments profonds du cœur de sa mère, et elle-même connaît mieux encore par une sympathie profonde, beaucoup plus que par le raisonnement, le cœur de son fils.

judicium habere pertinet ad sapientiam, quae est virtus intellectualis; sed *rectum judicium habere de eis secundum quamdam connaturalitatem ad ipsas pertinet ad sapientiam, secundum quod donum est Spiritus Sancti...* Hujusmodi autem compassio sive connaturalitas ad res divinas fit per caritatem, quae quidem unit nos Deo, secundum illud I ad Cor., VI, 17 : Qui adhaeret Deo, unus spiritus est. »

(1) II^a II^{ae}, q. 45, a. 1 : « Hujusmodi judicium consequitur homo per Spiritum Sanctum, secundum illud I ad Cor., II, 15 : *Spiritualis judicat omnia*; quia sicut ibidem dicitur v. 10, *Spiritus omnia scrutatur etiam profunda Dei.* » — I^a II^{ae}, q. 68, a. 1 : « Secundum dona, homo disponitur ut efficiatur prompte mobilis ab inspiratione divina. »

Il y a une analogie plus frappante, bien mise en relief par Jean de Saint-Thomas : Déjà dans l'ordre naturel, *notre âme spirituelle*, sans se voir comme elle se verra, lorsqu'elle sera séparée du corps, *se connaît expérimentalement* dans les actes d'intelligence et de volonté dont elle est le principe (1). Aucun raisonnement ici n'est nécessaire (2). Ainsi, en un sens, mais de façon très mystérieuse, il est *donné* au juste par l'inspiration du Saint-Esprit de connaître comme expérimentalement Dieu, dans les actes surnaturels de confiance et d'amour filial, dont il est en nous le principe. Cette connaissance du don de sagesse est très supérieure au raisonnement. Dieu, auteur de la grâce et du salut, est ainsi plus intime à nous que nous-mêmes, puisqu'il nous *inspire* les actes les plus profonds,

(1) Cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, in I^am^, q. 43, a. 3, et P. GARDEIL, O. P., *La structure de l'âme et l'expérience mystique*, t. II, p. 172-179. — Il ne faut cependant pas oublier que pour saint Thomas l'âme même séparée de son corps et l'ange ne se connaissent pas expérimentalement sans former un *verbe intérieur*, car l'âme et l'ange sont de soi intelligibles en acte, mais non pas de soi actuellement connus. Dieu seul est acte pur dans l'ordre de l'intelligibilité et de l'être. Cf. par exemple *C. Gentes*, l. IV, c. XI. — Du reste en disant ce verbe intérieur, l'âme est image de la sainte Trinité : I^a^, q. 93, a. 7, 8. — Nous regrettons de ne pas trouver ce point de doctrine dans le beau livre du P. Gardeil que nous venons de citer, où il a approfondi tant d'autres aspects de la doctrine de saint Thomas.

(2) De même, notre intelligence *sans raisonnement* appréhende ou saisit confusément l'être substantiel et intelligible des choses sensibles, à l'instant où notre vue saisit leur couleur, où notre toucher atteint leur résistance. C'est pourquoi Aristote dit que la *substance* de ces choses, qui comme telle n'est pas sensible, est un *sensible per accidens*, car elle est immédiatement saisie par notre intelligence, sans raisonnement, à la présentation des choses sensibles. Ainsi quand je vois la couleur d'un visage vivant, mon intelligence perçoit aussitôt *sa vie*. Cf. *De Anima*, l. II, lect. 13 de saint Thomas. Ainsi par la conscience nous saisissons immédiatement *notre* acte individuel d'intelligence ou de volonté, comme *nôtre*, comme acte de notre âme et de notre personne, cela sans raisonnement. « *Homo percipit se intelligere* ». I^a^, q. 87, a. 1.

auxquels de nous-mêmes nous ne saurions nous porter ; et c'est ainsi qu'Il se fait en quelque sorte sentir à nous comme la vie de notre vie (1).

Dernière remarque : Pourquoi saint Thomas parle-t-il non pas de connaissance proprement expérimentale, mais *quasi* expérimentale? — Elle est en un sens *expérimentale*, car elle porte sur un objet non pas distant, mais réellement présent, et atteint sans raisonnement. Cependant elle n'est que *quasi* expérimentale : 1° parce qu'elle n'atteint pas Dieu de façon absolument immédiate, comme il arrive dans la vision béatifique, mais dans l'acte d'amour filial qu'il produit en nous, et 2° parce que nous ne pouvons discerner avec une absolue certitude ces actes surnaturels d'amour des élans naturels du cœur qui leur ressemblent. Aussi ne pouvons-nous avoir sans révélation spéciale la certitude absolue d'être en état de grâce (2).

Tel est l'enseignement de la théologie, en particulier de saint Thomas, sur l'habitation de la sainte Trinité en nous. Cette habitation est permanente tant que dure l'état de grâce. Souvent, par exemple pendant le sommeil, l'union du juste avec Dieu est seulement *habituelle*, c'est-à-dire à l'état de disposition ou d'habitude, comme les vertus théologales lorsqu'elles ne s'exercent pas; parfois au contraire il y a *union actuelle* à Dieu par l'exercice des vertus théologales et des dons qui les accompagnent.

II

L'union transformante qui résulte de l'Habitation de la sainte Trinité dans l'âme purifiée.

C'est sur le dogme de l'Habitation de la sainte Trinité

(1) En termes d'école nous dirions : « Actus amoris filialis est simul *id quod* cognoscitur et *id quo* cognoscitur absque discursu Deus habitans et vivificans. »

(2) Cf. I^a II^{ae}, q. 112, a. 5.

dans les justes que les grands docteurs mystiques, en particulier saint Jean de la Croix, ont bâti leur œuvre. Le mérite de l'auteur de la *Nuit obscure* est d'avoir admirablement montré comment *l'union actuelle initiale*, que connaissent tous les justes à certains moments, doit normalement devenir de plus en plus *intime, profonde, fréquente* et *presque continuelle* dans la véritable voie unitive, qui est ici-bas le sommet de la vie intérieure, sommet bien rarement atteint, mais pourtant *normal* après la purification passive de l'esprit, sommet qui est chez les saints le prélude ordinaire de la vie de l'éternité. Saint Jean de la Croix l'a annoncé au début de ses œuvres et il le redit à la fin (1).

(1) Déjà dans la *Montée du Carmel*, l. II, ch. IV, il a écrit : « Il faut savoir qu'en toute âme, même dans le plus grand pécheur, Dieu réside et demeure substantiellement. Cette sorte d'union est toujours *un fait entre Dieu et toutes les créatures. Elle leur conserve l'être*, et si cette union venait à leur faire défaut, elles seraient aussitôt annihilées. Quand nous parlons de l'union de l'âme avec Dieu, nous ne considérons pas cette union substantielle commune à tout être créé, mais nous avons en vue *la transformation de l'âme en Dieu par amour*. Celle-là n'est pas un fait général ; elle existe seulement quand s'établit une *ressemblance d'amour*, d'où son nom d'union de ressemblance... Elle est surnaturelle et se produit quand la volonté de l'âme se conforme à celle de Dieu, en se dépouillant de tout ce qui déplaît au Seigneur. Pour cela elle ne doit pas seulement s'abstenir d'actes volontaires imparfaits, mais elle doit détruire en elle les dispositions habituelles acquises d'où procèdent ces actes... Plus l'amour de Dieu est grand en nous, plus aussi l'union est intime, et cela signifie que par la conformité de notre volonté avec celle de Dieu l'union est plus ou moins parfaite. Dans la volonté, conforme en sa totalité, se réalise en sa totalité l'union et la transformation surnaturelle en Dieu..... Si la vitre est absolument pure, la lumière la pénètre si bien qu'elle semble devenue lumière. De même l'âme, lorsqu'elle est purifiée, reçoit de plus en plus la lumière de Dieu et paraît être transformée en Dieu » par la grâce qui la pénètre entièrement et qui est une participation de la nature divine.

*
* *

Jetons un coup d'œil sur le chemin parcouru.

Le voyage décrit par le saint est une ascension, celle du sommet de la perfection ; le juste monte progressivement vers la paix de l'union divine par une lutte généreuse contre tout ce qu'il y a de déréglé et de troublant en lui.

Dieu, auteur de la grâce, dès le début habite au centre de l'âme, comme en un sanctuaire intérieur ; mais l'âme trop extériorisée ne pénètre pas en ce fond d'elle-même qui lui reste caché. Le Saint-Esprit lui inspire de temps en temps quelque pensée et quelque élan du cœur ; mais il parle bas comme l'ami à son ami, et souvent sa voix n'est pas entendue à cause du tumulte des passions, des affections trop naturelles, des susceptibilités froissées, des recherches secrètes de l'orgueil. Il faut faire le silence intérieur pour entendre cette voix de l'Esprit, il faut mériter que ses inspirations deviennent moins latentes, plus manifestes, plus lumineuses, fréquentes et pressantes.

La mortification extérieure du corps et des sens fait peu à peu taire les passions désordonnées et violentes. C'est le commencement de l'ascension par la voie étroite de l'abnégation. Comme le rapporte saint Luc, IX, 23 : « Jésus, s'adressant à tous, disait : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive. » C'est la voie royale de la croix, dont parle souvent l'*Imitation de Jésus-Christ* ; elle n'est pas chose de soi extraordinaire comme les visions prophétiques et les miracles ; c'est la voix que tous devraient suivre pour aller au ciel, surtout pour y arriver sans passer par le purgatoire ; mais en réalité rares sont ceux qui la suivent vraiment.

Le Seigneur pour nous encourager sur ce chemin difficile nous accorde *des grâces sensibles* qui facilitent notre marche en avant, mais au bout de quelque temps on court risque de s'y attacher comme à une fin, alors qu'elles ne sont qu'un moyen. Et pour que ces consolations sensibles ne deviennent pas un obstacle, le Seigneur nous les enlève, il nous sèvre, et nous fait sentir le vide des choses créées, des honneurs, des situations, de toute amitié trop humaine; nous commençons à voir comme expérimentalement la vérité de la parole de l'Écriture : « *Vanité des vanités, tout est vanité* », *hormis aimer Dieu et le servir. C'est un commencement de contemplation infuse.*

Au même moment le Seigneur permet des tentations contre la chasteté et la patience, contre les vertus qui ont leur siège de la sensibilité; nous sommes obligés à une réaction énergique, qui fait beaucoup grandir ces vertus. Peu à peu la sensibilité est purifiée, soumise à l'esprit, et cesse de plus en plus d'être un obstacle à l'union divine.

Mais l'esprit lui-même demande à être purifié; il entend la lettre des mystères révélés, il faut qu'il en saisisse l'*esprit* et qu'il en vive. Il s'arrête trop aux symboles, aux figures, ou encore à ses propres constructions, à ses raisonnements, à ses interprétations trop humaines, trop courtes, trop matérielles de la parole divine. Il faudrait entrer davantage dans la hauteur des mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, de la grâce, de la sainte Trinité. Il faudrait en vivre véritablement, puisqu'ils doivent être la nourriture de notre âme, comme le pain est celle du corps.

Pour cela il faut une purification de l'esprit. Elle s'opère, nous a dit saint Jean de la Croix, par une lumière infuse, celle du don d'intelligence, qui nous fait *pénétrer* le sens profond des mystères du salut, qui nous fait atteindre sous la lettre leur esprit, le grand sens de l'In-

carnation rédemptrice, qui nous fait elle-même mieux saisir l'infinie Miséricorde et l'infinie Justice.

Nous commençons à connaître comme expérimentalement la valeur sans limites du sacrifice de la Croix, celle d'une messe, le prix de la vie cachée et des croix envoyées par le Seigneur, l'immense malheur des âmes qui se perdent, et par opposition le bonheur du retour à Dieu.

Dans cette purification de l'esprit les mystères apparaissent dans toute leur élévation et par suite *dans toute leur obscurité*, surtout le mystère impénétrable de la prédestination; mais nous pressentons que cette obscurité n'est pas celle de l'inintelligibile, mais celle d'une trop grande lumière qui nous éblouit.

Assez souvent surgissent alors des tentations contre la foi : Est-ce possible que Dieu ait aimé le monde jusqu'à lui donner son propre Fils, et que le monde le comprenne si peu? Est-ce possible qu'il y ait après cette vie une éternité de bonheur ou une perte irrémédiable? Surgissent aussi des tentations contre l'espérance, à la vue de notre propre misère, tentations telles qu'il faut alors espérer contre toute espérance. Dans ce dur travail les vertus de foi et d'espérance sont parfois décuplées, car de plus en plus on croit pour le pur et unique motif que Dieu a révélé ces mystères inaccessibles à la raison, et l'on espère uniquement en son secours, sans aucun alliage, sans aucun appui sur les secours humains. De même par la purification de la charité, on arrive à aimer Dieu uniquement pour lui-même, et non pas pour les consolations sensibles ou spirituelles qui peuvent venir de lui, on continue dans la sécheresse à l'aimer aussi généreusement que dans la jubilation; et de même on aime le prochain alors qu'il ne nous en manifesterait aucune reconnaissance, pour le pur motif qu'il est aimé de Dieu, et que cela doit nous plaire en lui qui plaît au Seigneur.

C'est là vraiment l'accomplissement parfait du précepte de l'amour de Dieu et du prochain en Dieu; c'est la perfection de la charité, qui, selon saint Augustin et saint Thomas, tombe sous le précepte suprême non pas comme matière ou chose à réaliser immédiatement, mais comme la fin vers laquelle tous les chrétiens doivent tendre, chacun selon sa condition.

Alors on entre dans ce *centre de l'âme*, dans ce sanctuaire intérieur où la sainte Trinité habite depuis notre baptême, si nous sommes restés en état de grâce. A l'union simplement habituelle succède maintenant une union *actuelle* profonde *presque continuelle*.

*
* *

Saint Jean de la Croix l'appelle *union transformante* et il la décrit comme *l'état de perfection spirituelle*, plein épanouissement de la grâce des vertus et des dons (1).

« La vie spirituelle parfaite, dit-il, est la possession de Dieu par l'union d'amour (2). » — « L'union transformante est l'état parfait de la vie spirituelle (3). »

Dans le *Cantique spirituel* (4), parlant des celliers intérieurs, il écrit : « Nous pouvons dire que ces celliers sont au nombre de sept et *on les occupe tous quand on possède parfaitement les dons du Saint-Esprit* de la manière dont l'âme est capable ici-bas de les recevoir... Il faut savoir que beaucoup d'âmes arrivent et entrent dans le premier cellier, chacune d'après la perfection de l'amour qu'elle possède, mais il en est peu qui atteignent en cette vie le dernier cellier, plus intérieur; car là est déjà réalisée l'u-

(1) Cf. P. Gabriel de Sainte-Madeleine, C. D., *L'union transformante selon saint Jean de la Croix, Vie Spirituelle*, mars 1927, p. 87 sq.
(2) *Vive flamme*, str. 2, édit. critiq. esp. du P. Gerardo, 1912, II, p. 426.
(3) *Ibid.*, p. 427.
(4) *Cantiq. spir.*, str. 26, t. II, p. 297.

nion parfaite avec Dieu que l'on nomme mariage spirituel. »

C'est dire que lorsque l'âme possède parfaitement le don de sagesse le plus élevé des sept dons reçus au baptême avec la grâce sanctifiante, elle est arrivée au sanctuaire intérieur où habite en elle la sainte Trinité, et l'union à Dieu n'est plus seulement habituelle, mais actuelle, et en quelque sorte transformante. L'âme est déifiée en recevant la parfaite participation de la nature divine.

La raison en est donnée par saint Jean de la Croix dans un principe qu'il énonce dans *la Montée*, l. II, c. 27 : « Plus l'âme est pure et dépouillée dans sa foi vive et parfaite, plus elle possède de charité infuse par Dieu ; et plus elle a de charité, plus l'Esprit-Saint l'illumine et lui communique ses dons, de sorte que la charité est la cause et le moyen de cette communication. » — Item *Cantique spir.*, str. 30.

Saint Thomas dit de même que les sept dons sont connexes avec la charité ; par suite, comme les vertus infuses, ils grandissent avec elle, comme les parties d'un même organisme, ou « comme les cinq doigts de la main » (I^{a} II^{ae}, q. 68, a. 5, et q. 66, a. 2).

Saint Jean de la Croix dit encore dans *Vive Flamme*, str. II, verset 6 : « Finalement tous les mouvements et opérations et inclinations que l'âme recevait jadis du principe et de la force de sa vie naturelle sont en cette union transformés en mouvements divins, morts à l'amour-propre et vivant en Dieu. Car l'âme, devenue vraie fille de Dieu, est comme animée tout entière par l'Esprit-Saint, comme l'enseigne saint Paul quand il dit : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu » (Rom., VIII, 14).

De même *Vive Flamme*, 1re str., verset 3 : « La pierre est de plus en plus attirée par le centre de la terre..., si

elle atteint ce point, nous pourrons dire qu'elle a atteint son centre le plus profond (1). Or le centre de l'âme c'est Dieu ; si elle l'atteint selon son être et selon toute la force de son opération et inclination, l'âme aura trouvé son centre le plus profond en Dieu :... elle le connaîtra, l'aimera et jouira pleinement de Lui... Aussi longtemps que ce degré ne sera pas atteint..., elle tendra toujours à une union plus parfaite... Si elle parvient au dernier degré, l'amour divin l'aura blessée dans son centre le plus profond, et ce sera pour l'âme la transformation, l'illumination de tout son être, puissance et vertu, selon sa capacité de réception, à tel point qu'elle paraisse devenue Dieu. Il en est d'elle alors comme d'un cristal extrêmement pur et transparent que frappe la lumière : plus les rayons sont intenses, plus le cristal en les recevant les concentre en lui, plus il brille, et il arrivera, si la lumière reçue est surabondante, que le cristal lui-même se confondra avec elle ; on ne le discernera plus des rayons, car il absorbera de leur clarté tout ce qu'il peut contenir, et il paraîtra devenu lumière. »

Il y a parfois, en cet état, des *touches divines* si profondes qu'elles sont, disent les mystiques, « imprimées en la substance même de l'âme ». Que faut-il entendre par là selon les principes de la théologie tels que les a compris saint Thomas ?

Comme nous l'avons expliqué ailleurs (2), Dieu conserve la substance même de l'âme dans l'existence par une action qui s'identifie avec l'essence divine, et qui est la création continuée (3). Il y a là un contact non pas quan-

(1) Le *fond de l'âme* est aussi appelé *cime de l'âme*, par rapport aux choses sensibles, suivant qu'on les considère soit comme extérieures, soit comme inférieures.

(2) *Perfection chrétienne et contemplation*, t. II, p. 560.

(3) I^a^, q. 8, a. 1, 2, 3.

titatif et spatial, mais supraspatial, spirituel et absolument immédiat de l'essence divine avec la substance de notre âme. Par ce contact Dieu opère *immédiatement* sur la substance de l'âme, tandis qu'elle-même ne peut immédiatement opérer sur soi ; elle ne peut en effet agir que par ses facultés, connaître que par son intelligence, aimer et vouloir que par sa volonté (1).

De plus, Dieu, auteur du salut, produit et conserve *en l'essence même de l'âme la grâce sanctifiante*, d'où dérivent les vertus infuses et les dons dans les facultés (2). Il meut aussi ces facultés soit en leur proposant un objet, soit en les appliquant à l'exercice de leurs actes et cela *ab intus*, du dedans (3). La touche divine dont nous parlons est une motion surnaturelle de ce genre, mais des plus profondes ; elle s'exerce sur le fond même de la volonté et de l'intellect, là où ces facultés s'enracinent dans la substance de l'âme, d'où elles dimanent. Dieu plus intime à l'âme qu'elle-même, en tant qu'il lui conserve l'existence, meut du dedans le fond de ses facultés par un contact spirituel, qui, malgré l'obscurité de la foi, se révèle comme divin.

Est-ce à dire que l'âme purifiée connaît d'une façon absolument immédiate sa propre substance et la grâce sanctifiante qui est en elle ? — Non, l'âme n'est pas immédiatement opérative, sans le concours de ses facultés. Mais elle se connaît maintenant par le fond de ses facultés surnaturalisées ; sous la lumière infuse de la foi et du don de sagesse elle a une connaissance quasi expérimentale de la grâce sanctifiante qui est en elle, *par l'effet d'amour filial* de mieux en mieux discerné d'un vain sentimentalisme (4). Cet amour surnaturel, qui dérive de la grâce et

(1) I^a, q. 54, a. 1, 2, 3 ; q. 77, a. 1, 2.
(2) I^a II^ae, q. 110, a. 3 et 4.
(3) I^a II^ae, q. 9, a. 4 ; q. 10, a. 4.
(4) Cf. saint Thomas, *in Ep. ad Rom.*, VIII, 16.

de la charité, nous manifeste ainsi, sous la lumière infuse du don de sagesse et sans aucun raisonnement, Dieu même présent en nous, qui nous vivifie, et qui nous porte à l'aimer d'une façon toujours plus pure et plus forte, en nous faisant désirer de le voir.

Ajoutons ce qui est dit dans le *Cantique spirituel*, str. 14, à propos des fiançailles spirituelles : « Il ne faut pas nous comprendre comme si tout ce qui est décrit en ces deux strophes était communiqué à toutes les âmes qui arrivent à cet état, de la même façon, et au moyen d'une même connaissance ou sentiment ; car une âme reçoit plus, l'autre moins, l'une de telle manière, l'autre différemment, bien que l'une et l'autre puissent être arrivées à cet état de fiançailles spirituelles ; mais ici nous décrivons la plus grande plénitude qu'elles peuvent atteindre, car ainsi l'on comprendra le tout. » Il en est de même de l'union transformante quasi continuelle qu'est le mariage spirituel. Il est certain qu'il comporte bien des degrés, jusqu'à celui dont jouissait ici-bas la bienheureuse Vierge Marie. Mais en ces divers degrés il est vrai de dire que les âmes selon leur prédestination ont atteint ici-bas leur centre le plus profond.

*
* *

Ainsi comprise, l'union transformante apparaît comme la suite normale de l'habitation de la sainte Trinité dans l'âme vraiment purifiée, c'est-à-dire au terme des purifications passives. L'habitation en nous des divines personnes comporte en effet dès le début, saint Thomas nous l'a montré, une certaine *connaissance quasi expérimentale* de Dieu, tout au moins la capacité surnaturelle de cette connaissance, par la charité et le don de sagesse ; maintenant cette connaissance est arrivée par la voie royale de la Croix à son plein épanouissement normal.

C'est aussi dans l'âme l'imitation parfaite de Notre-Seigneur. La plénitude de grâce produisait en effet en lui dès ici-bas, nous l'avons vu, *la béatitude suprême*, la paix parfaite et aussi *le vif désir de la Croix* pour l'accomplissement plénier de sa mission de Sauveur, de Prêtre et de victime. Cette paix parfaite, il l'a conservée même pendant sa Passion, et sur la Croix lorsqu'il a dit : « Tout est consommé,... mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » C'était véritablement la paix, la tranquillité de l'ordre reconquise par la réconciliation de l'humanité pécheresse et de son Créateur. Dans l'âme arrivée à l'union transformante, il y a quelque chose de cette *paix du Christ*, de cette paix qui subsiste au milieu même des grandes adversités, de celle dont Jésus parlait dans les béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent..., bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice..., bienheureux les pacifiques..., bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice » et qui, au milieu même de cette persécution, conservent cette paix profonde non seulement pour eux-mêmes, mais pour la communiquer aux autres, et relever les plus découragés.

Cette union parfaite avec Dieu est aussi la pleine réalisation ici-bas du précepte de l'amour : Luc, x, 27 : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur* (il en était déjà ainsi au début, au temps des consolations sensibles), *de toute ton âme* (c'était déjà cela, quand on était heureux de se dépenser en toutes sortes d'œuvres pour le Seigneur), *de toutes tes forces* (c'est ce qui eut lieu plus tard, surtout pendant la douloureuse purification de l'esprit) *et de tout ton esprit.* » Autrefois l'âme ne s'élevait que rarement à la partie supérieure d'elle-même, l'esprit; maintenant qu'elle est purifiée, elle y est établie, elle est devenue vraiment une *adoratrice en esprit et en vérité.*

Enfin l'union à Dieu ainsi réalisée est vraiment l'épa-

nouissement parfait ici-bas de la vie de la grâce et le *prélude normal de la vie du ciel.* Elle dispose immédiatement à recevoir la vision béatifique sitôt après la mort, sans passer par le purgatoire. Nul en effet ne le traverse que par sa faute, par suite de négligences qu'il aurait pu éviter, en acceptant plus généreusement la croix.

C'est parce qu'elle est le prélude de la vie du ciel, que cette union, comme le dit saint Jean de la Croix, a « *une saveur de vie éternelle* ». Elle est, pour employer une expression de saint Thomas, « inchoatio vitae aeternae », la vie éternelle commencée dans l'obscurité de la foi avant de s'épanouir définitivement dans la vision. Peu de chrétiens arrivent à une telle perfection ici-bas, mais tous de par le premier précepte nous devons aspirer à une charité chaque jour plus grande et tous nous devons nous rappeler, comme le dit saint Jean de la Croix, qu'*au soir de notre vie nous serons jugés sur l'amour*, sur la vérité de notre amour de Dieu et du prochain en Dieu.

Rome, Angelico.

RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

La louange de Dieu

« *Deo gratias !* Que notre cœur peut-il penser, notre bouche dire, notre plume écrire de meilleur que ce mot : *Deo gratias* ? Rien de plus court ne peut être dit, rien de plus joyeux entendu, rien de plus grand compris, rien de plus fécond accompli. » — Saint Augustin, Épître 41 (Migne, P. L., XXXIII, 158).

Le chemin de la louange

Rien n'est plus haut que la louange de Dieu. Rien par conséquent n'est plus fécond. « Plus une vérité est haute, dit quelque part le P. Sertillanges, plus elle est pratique. » C'est qu'en effet la vraie vie de l'homme est dans l'intelligence et dans l'amour. Et plus l'intelligence s'élève, plus s'élève avec elle l'amour. Ainsi la contemplation du sage. Ainsi la foi et la charité du Saint, divinisé par la grâce. Toute la vie chrétienne est connaissance et amour. Mais la louange n'en est-elle pas la cime ? N'est-elle pas comme le plus radieux épanouissement de la foi et de la charité ? N'est-elle pas le cri de la fidélité et le chant de la tendresse ? Éclair fulgurant de cette « lumière déifique » dont parle saint Benoît au Prologue de sa Règle, flamme ardente du parfait amour de Dieu.

Comme tout ce qui est élevé, la louange est à la fois très simple et très riche. Tout est dit en un mot : *Deo gratias !* Mais ce mot, encore une fois, résume la vie chrétienne. Il unifie et achève tout : sommet où conver-

gent près de Dieu et pour ainsi dire en Dieu les chemins qui mènent à Lui.

Qui nous donnera de concentrer toute notre vie dans la louange? De nous tenir debout sur cette sainte montagne, les yeux levés vers la lumière, tout tendus vers l'éternité, qui ne fera que nous fixer à jamais dans la vision pleine d'amour et le chant de bénédiction? Louer Dieu sans cesse ici-bas : merveilleux et déjà béatifiant prélude de la louange éternelle.

Parler de la vie chrétienne comme d'un *unique* effort vers la louange, de plus en plus constante, de plus en plus parfaite, ce n'est point la simplifier au sens mauvais du mot : comme s'il pouvait s'agir de supprimer la croix du salut et de trouver un facile moyen d'accomplir les choses difficiles. Non, la porte et la voie de la sainteté chrétienne demeurent étroites. Si même la louange est un chemin tout droit vers Dieu, peut-être sera-t-il raide comme un sentier de montagne. La louange monte au ciel, comme l'alouette, d'un trait, s'élevant « esgalement, dit saint François de Sales, en chant et en vol (1) ». Comment donc le souci de la louange perpétuelle simplifiera-t-il la vie intérieure? En l'unifiant puissamment. Grouper les pensées et les affections multiples de l'âme chrétienne ; les ramasser en quelque sorte en un seul acte tout ensemble plein de foi et plein d'amour ; faire de cet acte la préoccupation suprême ou mieux la calme et féconde *occupation* de toute sa vie ; recueillir tout son effort en cette attitude de l'être entier, assez riche pour tout comprendre, assez profonde pour tout expliquer, quel bienfait! N'est-ce point, parmi tant d'autres, le chemin désirable entre tous?

Ainsi nous apparaît la constante louange. Elle ne sup-

(1) *Traité de l'Amour de Dieu*, l. V, c. 12.

prime rien : ni oubli de soi, ni mortification, ni humilité. Mais elle transforme tout en faisant fleurir la foi, l'espérance et l'amour. Elle ne repousse personne : chacun la trouve sur le chemin qu'il gravit vers l'Unique nécessaire, au degré même de son ascension, que ce soit l'heure du matin ou celle du soir. Le jésuite combat « pour la plus grande gloire de Dieu ». Le bénédictin, dans le secret de son cloître, se consume comme un cierge « afin que le Seigneur soit en tout glorifié ». Le paysan loue Dieu de son soleil ou de sa pluie et de ce que lui soit donné « l'épi pour une graine et l'arbre pour un pépin (1) ». Pour tous la louange de Dieu est la grande affaire. Elle est l'*œuvre* qu'Il exige de sa création. Elle sera le grand repos de l'éternité. Elle est l'unique fin de toutes choses. Sans doute est-elle aussi le suprême *moyen*. Pont qui rejoint les deux abîmes : celui de la grandeur et de la richesse, celui de la bassesse et de l'indigence. Louer, c'est faire refluer vers l'Être divin tout l'être qui en descend. C'est faire remonter à son principe la création entière. Dieu veuille que beaucoup entrent hardiment en cette voie qui mène à Lui. Chemin qui rassemble tous les sentiers et qu'illumine et réchauffe déjà l'ardente lumière entrevue au terme. Orient splendide et vainqueur vers lequel, dans la nuit d'ici-bas, chemine le pèlerin. Et sa louange, c'est le divin cantique qui abrège sa route et charme sa douleur. « Que ma bouche soit remplie de louange, afin que je chante ta gloire et que, tout au long du jour, j'exalte ta magnificence (2). »

La louange de la création

Dieu ne veut que sa gloire. Essentiellement il se loue. Sa vie profonde est une intime louange dans l'ineffable

(1) Claudel, *L'annonce faite à Marie*, p. 62.
(2) Ps. LXX, 8.

concert d'intelligence et d'amour qu'est la très sainte Trinité. Et quand il crée, c'est encore ainsi : « Le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même (1). » L'univers invisible et les chœurs ordonnés des purs esprits. L'univers visible : générations humaines à travers les siècles, humbles choses qui reflètent à nos yeux charnels l'éclat de la Beauté suprême, tout cela Dieu l'a fait pour sa gloire. Non point pour sa gloire intime, qui est éternellement parfaite, mais pour sa gloire au dehors. N'est-ce pas l'honneur du riche de répandre sa richesse?

Dieu veut la louange de toute sa création. Il y a droit : c'est lui qui l'a faite. Tout ce qui est en elle vrai, bon et beau n'est que participation à sa Vérité, à sa Bonté, à sa Beauté infinies. Mais il faut dire plus. Dieu se doit la louange de sa création. Il n'est point libre de s'en désintéresser. De notre part, quérir l'hommage des autres créatures est une exigence insupportable, en quelque sorte monstrueuse. Nul ne peut, sans mensonge secret, consentir à la louange qu'il reçoit. De quoi honore-t-on légitimement celui qui n'est rien? Pauvre être d'emprunt, « qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu? (2) » Mais Dieu, de qui vient « tout don excellent (3) », ne pourrait, sans se détruire lui-même, souffrir l'orgueilleuse provocation de la créature qui nie ses dons. Si Dieu n'est loué, il faut qu'il châtie. Dans l'ordre de la grâce n'est-ce point la plus profonde explication qui se puisse entrevoir de l'enfer éternel? La louange de la créature est exigée par la justice de Dieu, qui n'est en son fond que l'amour nécessaire de Dieu pour lui-même. Il n'a point d'autre dette envers soi que de s'aimer et d'ai-

(1) Prov., XVI, 4 (Vulg.).
(2) I Cor., IV, 7.
(3) Jac., I, 17.

mer son œuvre. Saint Thomas l'a dit : avant la justice il y a l'amour miséricordieux. L'existence n'était point due à l'être créé. Il n'est sorti du néant que pour connaître et aimer Dieu. Que s'il refuse librement et jusqu'au bout cet hommage, il renverse et piétine la Bonté créatrice. Et c'est alors que, jaillie du sein de l'Amour, la justice dressée venge les droits de Celui qui créa par miséricorde et rétablit l'éternelle vérité des choses.

Dieu donne tout à sa créature intelligente et libre, tout, excepté sa gloire. « Ma gloire je ne la donnerai à aucun autre », est-il dit dans Isaïe (1). A qui meurt dans la charité Dieu communique éternellement l'usufruit bienheureux de sa gloire. L'élu est pénétré, rassasié de gloire. Mais Dieu en garde la propriété. Il ne peut s'en défaire, et notre occupation du ciel sera de lui dire, dans l'ardent et pur élan de la charité parfaite : « Vous êtes digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur, et la puissance, car c'est vous qui avez *créé* toutes choses, et c'est à cause de votre volonté qu'elles ont eu l'existence et qu'elles ont été créées (2). »

Au sens le plus plein du mot, la louange est donc l'acte *essentiel* de la créature vis-à-vis de son Créateur. De ce sublime devoir comment l'univers matériel s'acquittera-t-il? Lui qui n'a point d'âme, comment glorifiera-t-il son Auteur et son Maître? Sans doute « les cieux racontent la gloire de Dieu (3) », sans doute le Thabor et l'Hermon neigeux « sautent de joie en entendant son nom (4) », sans doute le troupeau des douces collines tressaille et les arbres et les fleuves applaudissent le nom du Seigneur, mais encore faut-il une langue pour le dire. La création

(1) XLVIII, 11.
(2) Apoc., IV, 11.
(3) Ps. XVIII, 1.
(4) Ps. LXXXVIII, 13.

nous montre Dieu, écrit saint Paul (1). C'est là sa mission merveilleuse d'être à nos yeux l'éclatant et multiple reflet de la Beauté sans ombre et toujours brillante, « toujours antique, chantait saint Augustin, et toujours nouvelle ». Muette adoration de la matière, que l'homme seul peut exprimer.

L'homme. Cet être mystérieux entre tous. Sorte de centre dans la création. Les Pères l'ont appelé avec justesse un « microcosme — un petit univers ». « L'homme a quelque chose de chacune des créatures », dit saint Grégoire pape (2). « C'est pourquoi, ajoute-t-il, l'homme est en quelque sorte toute la créature, et par lui toute la créature inférieure reçoit la prédication chrétienne. » Vue profonde et qui nous montre peut-être le plus touchant des desseins créateurs. L'homme par son corps est matière, il est esprit par son âme. Au-dessous des anges, mais presque de leur famille (3). Au-dessus de la matière, et l'englobant toute. Minéral, végétal, animal : les trois règnes trouvent en lui leur synthèse. Comme dit Bossuet : « L'homme ramasse l'univers en lui-même. » Au-dessous de l'homme point d'esprit, au-dessus point de plus parfaite matière. Étrange créature, encore un coup, qui condense en elle tout l'univers créé. Comme le subtil rayon de soleil est tout ensemble et lumière et chaleur. Dans la louange sublime de l'ange, la matière n'a point place, et en lui la création visible ne trouve point voix pour chanter son Créateur. C'est l'homme le vrai prêtre de la création entière. Tout « l'ordre des corps » entre en lui et par lui dans « l'ordre de l'esprit ». En lui la matière connaît et aime son Créateur. En lui elle L'adore. En lui elle Le loue. A travers son intelligence elle Le voit, à tra-

(1) Rom., I, 20.
(2) Office de l'Ascension, 9e leçon.
(3) Ps. VIII, 6.

vers son cœur elle L'aime. Par les mains de l'homme la nature applaudit, par ses lèvres elle chante, ce Maître « digne de toute louange dont la grandeur est insondable (1) ».

Notre-Seigneur Jésus-Christ louange unique

L'homme, centre du monde, est donc le Pontife de la création. En lui la louange des esprits s'incarne et celle de la matière s'exprime. Tel est le sacerdoce naturel de l'homme. La créature reconnaît qu'elle est créature et adore son Dieu, Cause unique de tout ce qu'elle est, Lumière très pure reflétée de mille manières dans le prisme des choses visibles. Mais rien d'autre. Par ses propres forces l'homme ne sait rien de plus de la Divinité. Et si haute que soit sa louange, ce n'est point encore celle que Dieu veut.

Car, par un mystérieux dessein d'amour, le Seigneur a voulu raconter aux hommes en se servant de leur langue indigente, pâle image de son Verbe éternel, la prodigieuse gloire de sa Vie intime. Nous pouvons savoir quelque chose, nous pouvons balbutier, épeler quelque chose du souverain mystère. Éternel jaillissement d'intelligence et d'amour par lequel Dieu se connaît pleinement dans son Verbe et s'aime en son Esprit. L'homme naturel ne peut connaître et louer que la gloire extérieure de Dieu. L'homme surnaturel, celui qui a reçu la Parole en son cœur, celui que Dieu a bien voulu déifier par la lumière de la foi et commencer de béatifier par la charité, celui-là est « né de Dieu (2) ». C'est-à-dire qu'il connaît et qu'il aime la gloire secrète de la Trinité sainte. Quelle page de théo-

(1) Ps. CXLIV, 3.
(2) Jean, I, 13.

logie il faudrait savoir écrire ici, exaltante et féconde! Que dis-je? Avec quel « transport lucide (1) » de charité il faudrait chanter Dieu! car « celui qui aime chante », dit saint Augustin.

Dès le premier jour du monde, encore que la Révélation ne soit pas complète, l'homme, Adam notre premier père, parce qu'il est revêtu de la grâce, est véritablement le premier Pontife dans l'ordre surnaturel. Cette louange du premier homme dans le paradis terrestre quelle dut être sa fraîcheur et sa beauté! Combien Dieu dut s'y complaire! Pourtant, louange incomplète : l'hommage d'Adam n'est qu'un hommage d'homme. Sa valeur lui vient de la promesse qu'il porte : la promesse de la louange à venir, laquelle déjà enrichit l'humanité. L'Humanité du Christ, fleur et fruit de la race, sort d'Adam comme de sa racine, mais c'est par elle que tout l'arbre est sanctifié. Racine aussitôt corrompue, hélas! par le premier péché! Adam perd, avec la grâce, son sacerdoce surnaturel. Sa nature aussi sort blessée de cette lourde chute et tout l'ordre visible avec elle et en elle. Le sacerdoce naturel lui-même de l'homme n'est plus agréable à Dieu. Car une créature ainsi choyée devenue rebelle, le Créateur l'écarte. Selon le mot terrible de saint Augustin, la louange du pécheur ne retentit plus aux oreilles de Dieu que comme « l'aboiement d'un chien ». Quel appel au Rédempteur, au Dieu des miséricordes monte des profondeurs de cette misère! Sans doute Dieu pouvait pardonner sans plus, mais ce n'était point son dessein. Que paraisse donc Celui qui réunira les extrêmes rompus et fera d'eux une seule chose! « Roi des peuples, désiré des nations, pierre angulaire qui fonde l'union de l'homme et de Dieu, viens et sauve l'homme que tu as formé de boue (2). »

(1) Massis.
(2) Ant. *O Rex gentium.*

Dans l'acte unique de la création Dieu a tout vu à la fois : et le péché et l'Incarnation rédemptrice. Serait-il trop osé de dire qu'il n'a sans doute voulu cette création capable de tomber, qu'il n'a en tous cas permis cette chute que parce qu'il se savait capable de vaincre, par l'excès du bien, le mal? « Heureuse faute », chante l'Église (1), qui nous a obtenu le don de Jésus-Christ, Verbe incarné! « Dieu ne permet un mal, dit saint Thomas, que pour un plus grand bien. » Et saint Paul? Au premier Adam, premier Pontife, agréable à Dieu sans doute avant sa faute mais capable seulement d'une louange créée, Dieu substitue le second Adam, le Pontife par excellence, qui, résumant toute la création visible et invisible dans sa nature humaine, l'unit à sa Personne divine et offre ainsi au Père une louange d'une valeur infinie. La louange de ce « Fils de l'homme », Notre-Seigneur Jésus-Christ, véritablement homme et véritablement Dieu.

Dans l'ineffable vie de la très sainte Trinité le Père s'exprime tout entier dans son Verbe, seconde Personne qu'Il engendre et qui est sa splendeur, la « splendeur de sa gloire (2) » éternellement. C'est ce Fils glorieux qui descend jusqu'à notre pauvreté. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (3) ». Divine « philanthropie » du Sauveur, pour parler comme l'apôtre dans sa lettre à Tite (4). Dieu prend ses délices au milieu des enfants des hommes. Le Christ ne s'est point fait ange mais homme : « Ce n'est point à des anges qu'Il vient en aide, mais à la postérité d'Abraham (5). » Et ne faut-il point consentir à voir, dans ce miséricordieux amour pour notre chair

(1) *Exultet.* Samedi-Saint.
(2) Héb., I, 3.
(3) Jean, I, 14.
(4) Id., III, 4.
(5) Héb., II, 16.

misérable, l'amour de toute sa création visible, que Dieu avait faite belle et bonne aux origines? « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait, cela était très bon (1). » L'humanité de Notre-Seigneur est la plus parfaite qui fut jamais. Nulle plus excellemment qu'elle n'est « microcosme »! Toute la matière, résumée et vivifiée en elle, pénètre, par la Personne divine du Verbe, jusque dans le fleuve de vie qu'est la Trinité sainte. Avec l' « Emmanuel — le Dieu avec nous (2) » au sens le plus profond, le Dieu *avec* et *dans* notre nature humaine, la chair et l'esprit créé sont divinisés pour ainsi dire. D'une manière ineffable le créé est indissolublement uni au divin dans l'adorable Personne du Christ Sauveur. Et la louange qui monte du cœur humain de Jésus, elle est la louange parfaite, adéquate, digne enfin et seule digne de la Majesté de Dieu. Jésus est le Pontife unique qui, en lui, joint les deux abîmes. Il est l'unique louange, à laquelle il ne faut que s'unir pour être entendu de Dieu. Par la grâce, vie surnaturelle que Dieu nous infuse au baptême et qu'au cours de notre pèlerinage les sacrements nourrissent et dilatent sans cesse, par cette vie nous devenons les membres du Christ. Mais entrer dans le « Christ total (3) » n'est-ce point nous unir à son œuvre essentielle? Le Verbe dit éternellement la gloire du Père. Par la vie qui coule en nous du Verbe fait chair nous entrons dans cette louange éternelle. La race des rachetés prend part au « royal sacerdoce » dont parle saint Pierre (4) et collabore à la grande fonction liturgique. « Que ce soit donc par lui que nous offrions sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire le fruit de lèvres qui célèbrent son

(1) Gen., I, 31.
(2) Is., VII.
(3) S. Augustin.
(4) I Pierre, II, 9.

nom (1). » L'union au Christ est tout ordonnée à la louange. N'est-ce pas, à la fin du Canon de la messe, dans l'élévation du corps et du sang de Notre-Seigneur, le sommet de la prière de l'Église : « Par lui et avec lui et en lui que soit à vous, Dieu Père tout-puissant, dans l'unité de l'Esprit-Saint, tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

L'Église « société de louange divine »

C'est ainsi que l'a appelée un grand moine de notre temps. L'Église, c'est « Jésus-Christ répandu et communiqué », dit Bossuet, qui ne fait que répéter saint Paul : l'Église, c'est le corps mystique de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Aspect secret que nous ne considérons pas assez attentivement peut-être. Pourtant l'Église est un mystère surnaturel. C'est là sa réalité profonde, éternelle. L'œuvre par excellence de Jésus est de glorifier le Père en notre chair mortelle afin qu'en elle toute la création rende hommage au Dieu vivant de qui à chaque moment elle reçoit sa vie. Faut-il se lasser de redire cette grande merveille de l'Incarnation après laquelle « nous ne devons plus rien admirer (2) » ?

Aux dernières heures de sa vie voyagère, le Sauveur se rend le témoignage qu'il a bien rempli sa tâche : « Père, je t'ai glorifié sur terre (3). » Il faut qu'il en soit ainsi de tous ceux qui adhèrent à lui dans la foi et dans l'amour. Il faut qu'ils communient au grand élan de louange qui les emporte jusqu'au sein de la sainte Trinité. Avant tout c'est donc dans l'œuvre de louange que les chrétiens sont unis. Le Chef remonté au ciel, les membres continuent à

(1) Héb., XIII, 15.
(2) Lallemant. *Doctr. Spir.*, p. 325.
(3) Jean, XVII, 4.

travers la création visible et continueront, jusqu'à l'établissement définitif du royaume au dernier jour, à glorifier Dieu. C'est la grande tâche sacerdotale de l'humanité rachetée. Quel peut être le dessein dernier de Dieu, sinon de faire éclater son amour dans le solennel jugement des vivants et des morts? Que veut-il, sinon « être glorifié dans ses saints lorsqu'il viendra et reconnu admirable en tous ceux qui auront cru (1) » ?

Mais ici-bas, afin que se perpétuât, dans le temps et dans l'espace, la louange du Christ, il fallait une *société*, c'est-à-dire une forme vivante et sensible, qui, au milieu des vicissitudes du temps, jouisse en quelque manière de la pérennité. Sainte cité où vit l'Esprit qui seul « connaît les profondeurs de Dieu (2) ». C'est d'elle, la vraie Jérusalem, qu'il faut redire la parole du Prophète Isaïe : « Tu appelleras tes murailles salut et tes portes louanges (3). » La louange donne entrée en la sainte cité et « par ses rues on entend chanter l'alleluia (4)». Dans la réunion des saints, sans cesse est offert à Dieu « le sacrifice de louange (5) », l'hommage des lèvres qui confessent sa gloire. L'Église ne se lasse point d'accomplir cette tâche. « La sainte Église vous loue à travers le monde entier », chante le *Te Deum* victorieux. Il y eut des temps peut-être où ce divin labeur fut mieux compris du peuple chrétien. S'il est une époque d'individualisme, de vie active trop souvent fébrile, où la contemplation et sa suprême excellence semble oubliée parfois, n'est-ce point la nôtre? L'Église cesse-t-elle cependant de tenir en haute estime ceux de ses enfants qui vouent leur vie entière à la louange? Non.

(1) II Thess. I, 10.
(2) I Cor., II, 10.
(3) LX, 18.
(4) Job., XIII, 22.
(5) Heb., XIII, 15.

elle n'oublie point sa tâche, elle ne l'oubliera jamais, pas plus qu'elle ne peut oublier ce qu'elle est : le prolongement du Verbe incarné : « L'Église, écrit Monsieur Olier (1), est comme un second Verbe, qui exprime par son état et par ses louanges ce que le premier exprime par son caractère et sa divinité. » Unis par la charité « comme les cordes à la cithare », les fidèles « chantent au Père d'une seule voix, par Jésus-Christ (2) ». « L'Église, dit Bossuet, chante... pour se consoler, et elle chante le même cantique de la céleste Jérusalem : Alleluia, louange à Dieu; Amen, ainsi soit-il; cela est écrit dans l'Apocalypse. Louange à Dieu pour sa grande gloire; ainsi soit-il dans la créature par une complaisance immuable à la volonté de Dieu; c'est le cantique de l'Église... L'Église est persécutée, louange à Dieu, ainsi soit-il; l'Église est dans le calme, louange à Dieu, ainsi soit-il (3). » Entrer dans le mystère de l'Église en unissant notre louange à la sienne, c'est nous laisser porter jusque dans l'éternelle et silencieuse symphonie qu'est la vie de la sainte Trinité. Admirable tâche du chrétien. Pourquoi faut-il que parfois nous la comprenions si mal ?

La louange liturgique

Si l'Église dans sa réalité profonde et éternelle est une société de louange, il faut qu'elle possède le trésor d'une louange officielle et sociale. C'est la louange liturgique. Saint Benoît l'a appelée d'un mot profond : « *Opus Dei* — l'œuvre de Dieu ». Pas seulement l'œuvre que nous faisons pour Dieu, mais l'œuvre de Dieu lui-même. Répétons-le encore. Dieu ne cherche que sa gloire. S'il crée,

(1) Esprit, t. I, p. 167 (inédit).
(2) Lettre de saint Ignace d'Antioche aux Éphésiens, 4.
(3) Lettre à une demoiselle de Metz.

c'est pour que sa création le reconnaisse et l'adore. S'il fait entrer cette création dans son intimité divine, c'est pour qu'elle loue son intime splendeur. Si le Verbe s'incarne, c'est pour que, de tout l'univers créé, monte vers le Père une louange infinie. Pour parler le langage philosophique, la fin de l'œuvre de Dieu en dehors de lui c'est sa gloire, uniquement sa gloire. On l'a dit plus haut, le Corps mystique continue le chant de louange de son Chef. Et c'est pourquoi la prière de l'Église est vraiment l'œuvre de Jésus-Christ vivant en elle, l' « œuvre de Dieu ». Le fidèle prête sa voix au Seigneur. Mais c'est en lui l'Esprit de Dieu qui gémit (1) et qui chante.

Dans cette société hiérarchisée qu'est l'Église, Dieu se choisit des ministres qu'il enrichit à des degrés divers des pouvoirs de son sacerdoce. Mais, en un sens aussi réel que peu compris, tous les chrétiens entrent dans le sacerdoce du Christ. Tous, avec lui et en lui, deviennent louange du Père.

Dire ce qu'est la Liturgie, ce n'est point ici le lieu. Il ne faut s'arrêter que juste assez pour montrer comment par elle toute la vie chrétienne, dans la ronde des heures et celle des saisons, fleurit en louange. Ordonnée à la louange unique, notre vie est pénétrée, transformée, enrichie par elle.

La louange unique c'est la Messe qu'offre un homme choisi par Dieu et consacré par l'Église pour continuer Notre-Seigneur. « Dieu l'a choisi pour être son prêtre, celui qui Lui offre l'hostie de louange (2). » Dignité qui requiert d'autant plus d'humilité qu'elle est plus haute, qui fait de celui qu'elle revêt le serviteur de tous, le père plein de tendresse, attentif à donner la vie. Autour de la

(1) Rom., VIII, 26.
(2) Off. des Conf. Pont.

Messe, l'office divin s'ordonne qui la prépare et la couronne, cycle merveilleux de prière que le jour et l'année déroulent et qui enveloppe ainsi toute la vie chrétienne, contemplation d'intelligence et d'amour qui prélude aux divins loisirs du ciel.

La Messe, de son vrai nom, s'appelle Eucharistie. « Eucharistie », c'est-à-dire « action de grâces, louange ». Dans notre canon latin la Messe est dite « *sacrificium laudis* — sacrifice de louange ». Réfléchit-on assez à la réalité que le mot cache? La Messe est une louange et la parfaite louange. C'est là son titre, sa définition par excellence. Par rapport aux autres fins du sacrifice, la louange est en effet, si l'on ose encore usurper le langage des philosophes, la cause finale, la fin principale. Donc la première, celle aussi qui meut toutes les autres. Que la dernière et seule intention de Dieu soit sa gloire, on l'a dit assez. Et ceci explique tout. Rien n'est que pour l'immuable fin dernière, tout le reste lui est subordonné. Quelle valeur aurait l'adoration de l'Humanité du Christ, immolée de nouveau sur l'autel, si elle n'était devenue, par son union avec la Personne divine du Verbe, une louange infinie? Partant, que vaudraient la demande faite par Jésus-Christ et le pardon qu'il nous obtient? « C'est à cause de l'union des deux natures, dit le Père éternel à sainte Catherine de Sienne (1), que je reçus et agréai le sacrifice du sang de mon Fils unique, pétri et comme mêlé avec la nature divine par le feu de la divine charité qui fut le lien qui Le tint attaché et cloué à la Croix ». C'est dans la louange de Dieu que se résument et s'achèvent les quatre fins du sacrifice. La Messe est vraiment l'Eucharistie, le sacrifice de louange. Et de même que nous devons unir nos immolations quotidiennes à celle du Sauveur, qui chaque matin

(1) *Dialogue*, Trad. Hurtaud, I, p. 58.

de nouveau nous rachète, de même nous devons unir nos louanges à la sienne. « *Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso omnis honor et gloria.* »

Aussi avec quelle force les textes liturgiques — qu'ils soient d'Orient ou d'Occident — chantent à la Messe la louange de Dieu ! Il suffit de penser à la somptueuse liturgie de saint Jean Chrysostome. Si le cachet propre de la liturgie romaine est cet accent de sobriété qui en fait le culte le plus « spirituel » qui soit, néanmoins quelle chaleur dans des textes comme le *Gloria in excelsis,* hymne haletante pour ainsi dire dans l'impuissance où elle est de tout dire et de le bien dire ! Pesez tous les mots de cette louange, laissez-la pénétrer et dilater chaque jour votre cœur. Puis c'est la louange solennelle de la Préface qui inaugure le « mystère de foi ». Action de grâces qui va s'interrompre un instant par le cri céleste du *Sanctus* et la reconnaissance passionnément tendre du *Benedictus,* puis reprendre (1) et se développer au cours du Canon, renouveler l'action de grâces du Seigneur au soir de la Cène et s'achever dans l'acclamation de louange qui clôt la prière silencieuse en laquelle s'est accompli un miracle plus grand que la résurrection de tous les morts. La louange unique, Jésus-Christ, descend à la voix du prêtre, du sein du Père pour ne retourner vers Lui que chargée de toute la reconnaissance amoureuse des fils adoptifs. Et quand le prêtre quitte l'autel quelle plénitude de sens sacerdotal revêt ce cantique des trois Enfants dans la fournaise ! Toute la création est invitée à bénir le Seigneur. L'homme porte-voix du monde, le chrétien et le prêtre porte-voix de Jésus-Christ. Quelle trouvaille que cette louange de la créature rachetée, à pareil moment, sur des lèvres et dans un cœur qui viennent de recevoir Jésus-Christ ! Prélude

(1) Cf. Anaphore de Vérone.

du chant de libération et d'allégresse qui jaillira de la « terre nouvelle (1) » à l'heure où, le péché étant définitivement vaincu, cessera le « gémissement de la créature (2) » opprimée.

Le saint Office est comme une avenue de louange vers le Sacrifice unique. Sans cesse il loue : et pour le don d'hier et pour celui d'aujourd'hui et pour celui de demain, car l'Église sait que Jésus ne lui manquera point jusqu'au jour mystérieux du second avènement. Et, dans la suite des jours tous pareils, la jeunesse du chrétien se renouvelle chaque matin au soleil de Dieu comme la jeunesse de l'aigle. « Ouvrez mes lèvres, Seigneur, afin que j'annonce votre louange. » C'est le premier mot du saint bréviaire. Et plusieurs fois au cours des heures, et comme accordée à leur symbole, l'Église fait monter vers Dieu sa prière d'adoration, d'action de grâces et d'amour. « Merveilleuse fonction de prière, a écrit le P. Clérissac, où la louange a le plus de part (3). » Une telle part, que psalmodier l'office avec tant soit peu d'attention intérieure c'est entrer à chaque instant dans la louange.

N'est-ce pas vrai pour ainsi dire de chaque verset des psaumes? Assurément le compte serait rapide de ceux qui n'expriment point une louange. Car on n'y parle que de chanter, que de louer, que de confesser, que de remercier, que de bénir et de psalmodier. Un seul mot dit tout: « Dieu est grand et Il est à l'excès digne de louange — *laudabilis nimis* (4). » « Que tout esprit loue le Seigneur — Alleluia. » C'est la dernière parole du psautier. On peut bien dire qu'elle le résume. La synagogue notre grand'mère, dont l'apostasie doit demeurer la douleur

(1) II Pierre, III, 13.
(2) Rom., VIII, 22.
(3) *Mystère de l'Église*, p. 102.
(4) Ps. XLVII, 1.

cuisante d'un cœur chrétien, s'était magnifiquement acquittée vis-à-vis de Dieu de sa tâche de louange. Sans doute elle n'avait pas Jésus louange unique. Mais elle Le prophétisait. Notre-Seigneur priera par les psaumes. Et son corps mystique continue de puiser à cette divine poésie, de se nourrir en cette contemplation ardente où éclate la gloire de Dieu admirée pour elle-même et où gémit et s'exalte tour à tour l'homme qui songe à sa grandeur ou bien souffre de sa misère. Et tant d'autres chants : le Cantique de Moïse et celui de David, celui de Judith et celui de Tobie, qui ne sont que louange. Pourtant il est des âmes qui négligent un pareil trésor. Pour un peu elles reprocheraient à l'Église d'avoir intégré la prière « juive », comme s'il n'y avait pas continuité dans les desseins de Dieu sur le monde, comme si l'Évangile était rupture au lieu d'être achèvement, comme si l'Église n'expliquait pas la Synagogue. L'Église jusqu'à la fin conservera le psautier. Sans doute regrette-t-elle les incompréhensions de certains de ses fils, mais elle ne s'en tourmente point outre mesure. Elle continue sa contemplation éternelle : « Que ma bouche soit remplie de votre louange, chante-t-elle (1), alleluia, afin que je puisse chanter alleluia. Mes lèvres se réjouiront pendant que je chanterai pour vous, alleluia, alleluia ! » Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, l'Église, en fidèle Épouse, reconnaît la voix du Bien-Aimé. Seulement, au cours de l'office, entre chaque psaume, elle salue et loue le grand mystère dont elle a déjà la possession dans les ténèbres de la foi : « Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, comme Il était au commencement et maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » Sorte d'élan, si on l'osait dire : sorte de plongée dans l'abîme de la sainte Tri-

(1) Introït du Vendredi des Quatre-Temps de la Pentecôte.

nité, qui revient comme un refrain de louange, un acte sublime de foi, d'espérance et d'amour. Cette doxologie résume l'office. Elle se répète à la fin des hymnes. Le *Te Deum* éclatant la développe qui clôt matines et annonce cette « heure » de l'aube où, dans la fraîcheur d'une nouvelle jeunesse, la création heureuse salue le jour, don de son Créateur. Et ces hymnes emplies d'une poésie douce et poignante! Et ces brefs appels et ces acclamations de louange! « Bénissons le Seigneur — Rendons grâces à Dieu — Amen — Louange à vous, Seigneur! » Point de page du saint bréviaire qui ne soit un chant de gloire. Lyrisme divin dont on ne saurait exagérer le prix. Peut-être y aurait-il plus d'amour pour l'office si l'on comprenait mieux la richesse de la louange. Puissent ces quelques pages aider ceux qui les liront! Puissent-ils goûter ce divin repos de la psalmodie lorsque, cessant d'être une récitation machinale, elle devient le chant du cœur et la nourriture de l'âme! Dans la louange liturgique toute notre impuissance est comblée par Jésus-Christ. Il ne peut nous manquer que l'union amoureuse à sa louange afin qu'en nous, comme le souhaite le patriarche saint Benoît (1), « notre âme s'accorde avec notre voix ».

La louange de Notre-Dame

Depuis qu'il est sorti embrasé des lèvres de notre Mère la très Sainte Vierge, le merveilleux cantique du *Magnificat* est devenu le chant d'allégresse des âmes chrétiennes. Le *Te Deum* triomphal, infléchi vers la fin en une supplication humble et poignante, est le chant des jours de victoire. Le *Magnificat* est plus intime. Chacun peut y chanter les spéciales miséricordes de Dieu à son égard. Plein

(1) Règle, ch. 19.

de réminiscences des psaumes et des prophètes, le chant de Notre-Dame résume et achève la louange commencée dès les premiers temps et épanouie d'âge en âge sur les lèvres purifiées des saints amis de Dieu. Chant inaugural aussi qui annonce le concert de louanges de tous ceux qu'engendre le maternel amour de Marie et qui voudront redire avec elle les grandeurs de Dieu. Pour ainsi dire le *Magnificat* donne le ton à notre louange.

Quel étonnant horizon aussi il nous ouvre sur la vie intime de la sainte Vierge! Il donne entrée dans son cœur, comme la porte d'un temple mystérieux. A l'Annonciation, qui ne l'a remarqué? c'est au moment où sa maternité divine fait de Marie la plus sublime des créatures, elle qui était élevée déjà au-dessus des anges et des saints par la plénitude de sa grâce et de sa pureté, c'est à ce moment que Notre-Dame se reconnaît la « servante » du Seigneur. Elle est Mère et donc Reine — car pour un fils bien né sa mère est toujours reine! — et elle se dit servante. C'est que cet aveu est la plus haute louange. Marie sait que si elle est belle entre toutes les femmes, ce n'est point parce qu'elle est belle que Dieu l'a aimée, mais parce qu'il l'a aimée qu'elle est belle. « Dieu l'a aimé et l'a orné », dit la liturgie des Confesseurs. L'amour divin crée la bonté des êtres. C'est donc vrai : Marie est la servante. Elle n'a qu'à s'abîmer dans la louange, ayant absolument tout reçu : fille de Dieu avant d'être mère de Dieu.

« O Vierge Mère et Fille de ton Fils »,

a chanté Dante (1). La vie intérieure de Notre-Dame lors de l'Incarnation du Verbe nous paraît donc toute concentrée dans la louange. Mais l'expression en est si discrètement virginale! Dans le cantique du *Magnificat* la splen-

(1) *Par.*, c. 33.

deur de cette vie du dedans éclate au dehors. Le chant de l'âme passe sur les lèvres et il monte, de verset en verset. Accents de plus en plus prophétiques jusqu'à l'évocation finale de cette Église dont elle devient la mère en devenant Mère de Jésus. Postérité spirituelle d'Abraham dans les siècles des siècles ! Ce cantique de louange nous livre toute la foi et toute la charité de Marie. Il est l'hymne de la plus haute entre les simples créatures, à l'heure où, atteignant la cime de sa grandeur, elle reconnaît devant Dieu son néant. Ainsi la louange jaillit de l'abîme de l'humilité, qui est un abîme de vérité puisqu'il est vrai qu'être créé c'est n'avoir point droit à l'existence. C'est cette « humilité de sa servante » que Dieu a regardée pour « faire en elle de grandes choses ». Et par un juste retour, c'est pour avoir donné à son Seigneur toute la louange à laquelle il avait droit que Marie a mérité celle « de toutes les générations » humaines jusqu'à la consommation des temps et celle des anges et des élus dans les siècles éternels.

Saint Paul apôtre de la louange

Celui qui lit, même superficiellement, les lettres de saint Paul, à plus forte raison celui qui les lit et les relit, vrai moyen de les comprendre, ne peut qu'être frappé de la place que tient dans sa prédication la louange, surtout sous la forme de l'action de grâces. L'Apôtre des nations s'en va à travers le monde, prêchant « l'Évangile de *gloire* du Dieu bienheureux (1) », afin qu'à Lui « seul sage soit la gloire par Jésus-Christ aux siècles des siècles ! Amen ! (2) ». Haute intelligence et cœur ardent, saint Paul, illuminé et embrasé de foi et de charité, nous apprend à concentrer toute notre religion dans la louange. « *En toutes choses*

(1) I Tim., I, 11. — (2) Rom., XVI, 27.

rendez grâces, écrit-il aux Thessaloniciens (1), car c'est la volonté de Dieu dans le Christ-Jésus à l'égard de vous tous. » Et aux deux versets qui précèdent ces brèves recommandations (2) : « Soyez toujours joyeux. Priez sans cesse. » Le chrétien, même au milieu des souffrances, peut-il étouffer sa joie? Sa joie d'être à Dieu, de posséder, dans la foi et l'amour, le « don ineffable » du Père par lequel il est arraché au péché et introduit dans le royaume éternel de la grâce. Dilatation d'âme qui l'établit aisément dans l'incessante prière de la louange. « Persévérez dans la prière, écrit l'Apôtre aux Colossiens (3), apportez-y de la vigilance avec des actions de grâces. » La vigilance, comme de l'extérieur, assure l'oraison qui est, dans l'âme recueillie, l'hommage d'une profonde reconnaissance. Aux Éphésiens même recommandation. Après leur avoir dit d'éviter les œuvres stériles de ténèbres, saint Paul leur présente cet extraordinaire programme de vie intérieure qui semble ne faire place qu'à la louange : « Remplissez-vous de l'Esprit-Saint. Entretenez-vous les uns les autres de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, *chantant* et *psalmodiant* du fond du cœur en l'honneur du Seigneur. Rendez continuellement grâces *pour toutes choses* à Dieu le Père, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ (4). » Que l'on pèse ces termes : « continuellement — pour toutes choses — à Dieu le Père — au nom, c'est-à-dire par la puissance de Jésus-Christ et en Jésus-Christ, n'est-ce point toute la vie chrétienne? C'est bien ainsi que l'entend l'Apôtre. Aux Corinthiens ce texte si expressif et redondant : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou *quelque autre chose que vous fassiez*, faites *tout* pour la gloire de Dieu (5). » C'est que la louange aux yeux de saint Paul

(1) I Thess., v, 18. — (2) v. 16-17. — (3) iv, 2. — (4) Eph., v, 18-20. — (5) I Cor., x, 31.

est pleine de vertu sanctificatrice. Tant il est vrai que chez lui la morale se fonde dans le dogme pour y puiser à la fois sa règle et son aliment! Contre les hérétiques qui proscrivent le mariage et l'usage de certains mets, l'Apôtre rappelle que Dieu les « a créés afin que les fidèles et ceux qui ont connu la vérité en usent avec actions de grâces. Car tout ce que Dieu a créé est bon, et l'on ne doit rien rejeter *de ce qui se prend avec actions de grâces*, parce que tout est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière (1) ». Ailleurs saint Paul n'écrit-il pas aussi à propos des repas : « Si je mange avec actions de grâces, pourquoi serais-je blâmé pour une chose dont je rends grâces? (2) »

La louange a donc, vis-à-vis de la créature visible, une vertu sanatrice si l'on ose dire. Chaque être, elle le remet à sa place et ainsi la hiérarchie se rétablit dans la création! « La matière, dira saint Irénée (3), est susceptible de salut. » Tout entière ne loue-t-elle pas Dieu en Jésus-Christ? Cette pensée de la restauration de toutes choses en Notre-Seigneur, y compris la créature visible qui gémit sous le joug du péché, est familière à saint Paul. Et combien elle est belle! Le chrétien a moins de peine « à user de ce monde comme n'en usant point (4) » s'il vit dans l'action de grâces (5). Car ainsi il est déjà « citoyen du ciel (6) ». Dans l'épître aux Colossiens, l'apôtre revient sur ce magnifique programme : « Sous l'inspiration de la grâce que vos cœurs s'épanchent vers Dieu en chants, par des psaumes, par des hymmes, par des cantiques spirituels. Et quoi que ce soit que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus en rendant par Lui des actions de grâces à Dieu le Père (7). »

(1) I Tim., IV, 3-5. — (2) I Cor., X, 30. — (3) Cité dans *Christus* Rel. chrét., p. 70. — (4) I Cor., VII, 31. — (5) Eph., V, 4. — (6) Phil., III, 20. — (7) Col., III, 16-17.

Tout donc. En parole : que ce soit prière, conversation, prédication. En œuvre : qu'il s'agisse d'accomplir les commandements ou de s'appliquer aux conseils évangéliques. Tout cela, répète l'Apôtre, faites-le par la puissance de Jésus avec lequel vous formez « un seul corps (1) », à la gloire du Dieu qui est votre Créateur et votre Père et qui, à ce double titre, mérite votre louange. Ainsi, dans le fidèle, nature et grâce s'unissent pour un unique hommage. Le chrétien tout entier devient une louange de Dieu. « Nous avons été élus, ayant été prédestinés suivant la résolution de celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté, pour que nous *servions à la louange* de sa gloire, nous qui d'avance avons espéré dans le Christ (2). » Si chétifs, si caducs que nous soyons, la grâce nous fait dès ici-bas des louanges vivantes de Dieu. Et déjà nous pouvons chaque matin au Capitule de Prime redire la parole que saint Paul écrivait à Timothée (3) et qui sera le cri de notre éternité : « Au Roi des siècles, immortel, seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles! Amen! » Si nous ajoutons ici-bas « invisible », c'est que nous marchons vers Lui dans les ténèbres de la foi, mais au ciel nous jouirons de la vision face à face dans l'indéfectible lumière.

La louange des saints

C'est mal dit. Il faudrait écrire : Les saints, louanges de Dieu. Saint Paul nous l'a enseigné : tout l'effort du chrétien ici-bas est d'établir sa pensée et son amour, sa contemplation et son activité, dans l'action de grâces au Père par Jésus-Christ, afin de devenir dès cette terre ce qu'il sera éternellement dans la gloire du paradis : la

(1) Col., III, 15. — (2) Eph., I, 12-14. — (3) I Tim., III, 17.

louange de Dieu. Elle l'avait bien compris cette carmélite, toute pénétrée des enseignements de l'Apôtre, Sœur Élizabeth de la Trinité, qui se donnait comme programme de devenir ce qu'elle appelait, en son maladroit latin, une « *laudem gloriae* — une louange de gloire ». L'effort de toute sa vie sacrifiée à l'amour tendait vers ce sommet où la créature et l'enfant d'adoption s'oublient complètement pour ne plus penser qu'à la gloire du Créateur et du Père. La liturgie nous dit du Docteur non Pontife (1) que « de tout son cœur — c'est-à-dire de tout son être — il a loué le Seigneur ». Le saint en vérité est louange de Dieu. En lui se reflète la gloire du Père : « in his paterna gloria (2) ». Et c'est pourquoi, devant l'être que la grâce a pénétré à ce point, nous autres médiocres chrétiens nous sentons monter de nos cœurs l'hommage de l'admiration et de la reconnaissance. « Que tous voient vos œuvres bonnes, disait Notre-Seigneur, afin qu'ils *glorifient* votre Père (3). »

D'ailleurs, si nous n'avons pas toujours les vivants exemples des saints sous nos yeux, si nous ne rencontrons pas à chaque instant sur notre chemin ces géants de la vertu qui déjà portent sur leur front comme un reflet de la Vérité, de la Bonté, de la Beauté de Dieu, du moins les générations se sont transmis leurs paroles, et leurs écrits nous restent, quelquefois leurs prières. On ne songe pas à parcourir ici, fût-ce en étapes rapides, les pages de l'hagiographie chrétienne! Mais qui ne penserait aux hymnes ardentes d'Ignace d'Antioche allant au martyre, aux louanges admirables dont saint Augustin a tissé ses œuvres? Un des récents traducteurs des *Confessions* (4) n'a-t-il pas dit qu'elles étaient « une longue prière de grati-

(1) Répons 7. — (2) Hymne des Apôtres à Matines. — (3) Mt., v, 16. — (4) M. de Labriolle.

tude et d'amour »? Qui ne pense à sainte Gertrude écrivant sur la louange l'un de ses plus beaux « Exercices »? Quant à saint François d'Assise, il s'en va, « jongleur de Dieu », sur les routes de l'Italie, glorieux parce que très humble, fou d'amour, plein de chants comme une cigale, trouvant Dieu partout dans sa création, poète du soleil, chantre de la joie parfaite dans le parfait dénûment et de la mort qui l'introduit dans la louange éternelle. « Tirez mon âme de sa prison afin que je célèbre votre nom (1). » Ce fut sa dernière parole ici-bas et la première de son heureuse éternité. Nul n'a mieux dit que Chesterston, dans son *Saint François d'Assise* (2), les merveilles de cette louange du Petit Pauvre aux membres crucifiés. Et plus près de nous sainte Thérèse d'Avila n'a-t-elle point sans cesse loué Dieu, atteignant dans ses « Exclamations » le sommet du lyrisme religieux? Mais je pense à la prière calme de saint Thomas d'Aquin. Cette foi lucide et sereine qui brûle d'une flamme immatérielle. Ces mots des hymnes de l'office du Saint-Sacrement pleins de sonorité et d'éclat pour dire la louange du corps du Christ : *Lauda Sion Salvatorem*. Il faut non seulement réciter, mais chanter, et en latin. Écoutons du moins cette traduction (3) :

« Loue, Sion, ton Sauveur,
Loue ton chef et ton Pasteur,
Dans tes hymnes et tes cantiques.

« Autant que tu peux, élève ta voix :
Il est plus grand que toute louange :
A le louer, tu ne peux suffire. »

Ni l'esprit ni le cœur de l'homme ni toute sa vie ne peuvent suffire à louer Dieu. Trop heureux sommes-nous

(1) Ps. CXLI, 8. — (2) Coll. du Roseau d'or. — (3) F. Benoît, Poème de la Sainte liturgie.

cependant de nous laisser porter par la prière des saints aussi haut que possible et tout près du Cœur de Jésus pour nous unir à l'ineffable chant de louange de sa divinité.

Le fruit de la louange

Parce que les chrétiens sont la conquête — et à quel prix! — du Verbe incarné, ils sont sa gloire à Lui. Et parce que le Verbe incarné est la gloire parfaite du Père, nous sommes tous, en Lui, rapportés à cette ultime fin de la création élevée à l'ordre surnaturel qui est de célébrer la gloire intime de Dieu. Merveilleuse vérité! Combien haute assurément, mais combien pratique! Si le fruit de la louange est de nous établir dès ici-bas dans cette attitude d'être, dans cette divine occupation qui sera notre vie éternelle, que pouvons-nous atteindre sur la terre de meilleur? Toute l'œuvre de Jésus-Christ a été de glorifier le Père. Encore une fois, nous devons entrer dans ce dessein de notre Chef en attendant « le jour où il viendra pour être glorifié dans ses saints et reconnu admirable en tous ceux qui auront cru (1) ». En couronnant nos mérites, le Sauveur couronnera ses œuvres. Et quelle aberration ce serait de notre part de ne point nous vouloir perdre dans la gloire de Dieu par vaine crainte de sacrifier la nôtre! Certains chrétiens ont peur de cet acte si plein de leur intelligence, de leur cœur, de toute leur vie. Ils craignent le vertige en montant si haut. Mais ne risquent-ils point, en visant trop bas, de demeurer dans les marécages insalubres de la vallée plutôt que de gagner les hauteurs à l'air vivifiant? Qui nous fera saisir que le meilleur *moyen* de nous assimiler au Christ est d'entrer dans sa louange? Qui donc nous met dans l'esprit que nos inté-

(1) II Thess., I, 10.

rêts sont en définitive quelque peu séparés de ceux de Dieu? Car, pour nous peut-être, sublime n'est-il pas nécessairement synonyme d'inutile? Écoutons un instant saint Paul : « Que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit glorifié en vous et vous en lui par la grâce de notre Dieu et du Seigneur Jésus-Christ (1). » Si nous sommes la gloire du Christ, lui aussi est notre gloire et infiniment plus. En lui nous sommes agréables à Dieu, en lui nous serons glorifiés. La réponse du ministre, lorsque le prêtre à la Messe se retourne pour recommander la prière aux fidèles, ne nous livre-t-elle pas la formule exacte de ce que nous voulons dire? « Que le Seigneur reçoive ton sacrifice à la louange et à la gloire de son nom, *pour notre utilité et celle de toute son Église sainte.* » Quelle profondeur dans ces paroles! Le mystère va s'accomplir où s'immole de nouveau la louange unique du Père. Mystère qui résume tous les mystères. C'est le Fils, deuxième personne de la très sainte Trinité, le Fils incarné, le Fils immolé, qui se fait nourriture. Où donc notre utilité se sépare-t-elle de la gloire de Dieu? Qu'a-t-il voulu en nous créant et en nous adoptant, sinon notre bien? Et notre plus *utile* activité n'est-elle pas dans la louange de cette gloire qui, dans la mesure où elle est reconnue et adorée et aimée par nous, deviendra un jour nôtre? Plus nous serons entrés avec élan dès ici-bas dans la louange du Médiateur, plus nous participerons à celle qui, le béatifiant essentiellement dans la vie de la sainte Trinité, nous béatifiera à notre tour dans la mesure de notre communion avec lui pour l'éternité.

Henri Martin, P. S. S.,
Professeur de philosophie,
Grand Séminaire du Puy.

(1) II Thess., I, 12.

Le rôle des antiennes dans la psalmodie

Dans un précédent article (1) nous nous sommes attaché à montrer quelle place très importante occupait la psalmodie dans la célébration de l'Office divin. Nous passons maintenant à un élément qui lui est intimement lié, l'*antienne*. Mais avant de dire son rôle, nous devons rappeler ce qu'on entend en liturgie par *antiphonie*.

La question n'est pas des plus claires et les opinions sur ce sujet sont diverses. D'après l'étymologie, *antienne*, *antiphona* (de ἀντιφωνεῖν, *reciproce et alternatim canere*) signifie proprement alternance dans la manière de chanter. Le tout est de savoir ce qu'il faut entendre au juste par cette alternance. La plupart des auteurs l'expliquent de l'alternance de deux chœurs dans la psalmodie. D'autres, en plus petit nombre, y reconnaissent plutôt une façon de chanter, selon laquelle une phrase musicale ou une doxologie s'intercale entre les strophes d'une hymne ou les versets d'un psaume. Il s'agirait ainsi d'un mode particulier d'exécution de la psalmodie, venant s'ajouter ou même se substituer à l'ancienne manière qui consistait dans une alternance responsoriale.

Primitivement, en effet, le psaume était lu ou chanté par un seul lecteur, tandis que le chœur reprenait, à intervalles fixes, une *responsa* formée de quelques mots

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, t. XIV, p. 505.

empruntés au psaume. C'était là une forme très antique de psalmodie, usitée déjà chez les Juifs, ainsi qu'il paraît dans la contexture même de certains psaumes, comme le 117e ou le 135e. Saint Augustin y fait souvent allusion dans ses *Enarrations* et il dit indifféremment de cette psalmodie : « Le psaume a été lu », ou : « le psaume a été chanté. » Il dit aussi tenir cette tradition de saint Athanase : « qui tam modico flexu vocis faciebat sonare lectorem psalmi, ut pronuntianti vicinior esset quam canenti. » — « Les inflexions de voix usitées par le lecteur du psaume étaient si légères, qu'il semblait plutôt prononcer que chanter! » (1)

Cependant il n'en était pas partout ainsi, et le même saint Augustin parle du charme captivant qu'il avait éprouvé à Milan, en écoutant les mélodies que saint Ambroise y avait inaugurées, à l'exemple des églises d'Orient : « Tunc hymni et psalmi ut canerentur secundum morem orientalium partium, ne populus mœroris taedio contabesceret, institutum est. » — « Alors il fut établi que les hymnes et les psaumes seraient chantés selon l'usage des régions orientales, afin d'empêcher le peuple de céder à la tristesse et à l'ennui (2). » Ce texte est célèbre et il rend compte tout à la fois de l'origine et du motif de cette innovation qu'était l'antiphonie. C'est, en effet, en Orient qu'elle a pris naissance, vers le milieu du IVe siècle, précisément à Antioche, où les moines Diodore et Flavien voulurent, sous cette forme, répondre à des chants d'inspiration hérétique répandus par les ariens. Ceux-ci avaient composé des hymnes ayant pour refrain une sorte de doxologie, destinée à être chantée par tout le peuple et répétée à satiété, de façon que l'erreur qu'elle contenait s'infiltrât plus aisément dans les cœurs.

(1) S. Augustin, *Confessions*, l. X, c. 33.
(2) *Ibid.*, l. IX, c. 7.

Il fallait lutter à armes égales contre cet ennemi subtil, et c'est pourquoi les moines dont nous avons parlé composèrent à leur tour des hymnes, dont le refrain constituait une confession de foi orthodoxe. Ces chants nouveaux, dont la mélodie était plus ornée et entraînante que celle de la psalmodie responsoriale, firent fortune. Le peuple les aimait, parce qu'une part plus grande lui était donnée dans la célébration de la louange divine et parce qu'il avait ainsi l'occasion de confesser hautement sa foi.

L'antiphonie aurait donc été primitivement une innovation dans le chant d'église, plutôt qu'un mode particulier de psalmodie. Lorsque dans certains textes de cette époque on distingue avec soin les *antiphonae* des *psalmi qui responduntur*, il semble qu'on veuille marquer qu'il y a désormais à côté de la psalmodie responsoriale un chant sacré nouveau appelé l'antiphone.

Indépendante de la psalmodie, l'antiphonie serait à plus forte raison tout autre chose que la psalmodie à deux chœurs, qui s'introduit vers le même temps, ainsi que le remarque saint Basile : « Tantôt divisés en deux chœurs, les moines psalmodient alternativement, d'autant plus attentifs à la méditation des Écritures, qu'ils garantissent ainsi des divagations leur esprit tenu en éveil. Tantôt s'en remettant de nouveau à un seul qui chante le premier, tous répondent (1). »

Dans l'antiphonie il y a bien alternance, mais en ce sens qu'à certains intervalles, c'est le chœur tout entier qui reprend l'antiphone, tandis que les strophes ou les versets ont été chantés soit par quelques voix, soit alternativement par les deux chœurs.

Il est probable que c'est le succès même de l'antiphonie

(1) S. Basile, épître 207, c. 3.

qui la fit adapter au chant des psaumes. Au lieu donc de répéter l'antique *responsa*, ordinairement très brève, on chanta l'antiphone plus ornée avant et après le psaume, et même entre les versets et groupes de versets. Il s'ensuivit un allongement notable de la psalmodie et c'est ce qui explique une remarque de saint Benoît dans sa Règle, document toujours fort précieux pour les usages liturgiques du temps : « Si la communauté est nombreuse, dit-il à propos des psaumes des petites Heures, on psalmodiera avec antiennes ; sinon la psalmodie se fera sur le ton direct (1). » Psalmodier avec antiennes, c'était donc antiphoner dans le sens où nous l'avons dit et par conséquent ajouter à la charge ordinaire de l'Office divin. Une communauté nombreuse pouvait sans peine y suffire, tandis que pour une communauté moindre, c'eût été un labeur trop considérable. S'il ne s'agissait dans l'antiphonie que d'une psalmodie à deux chœurs, la remarque n'aurait plus de sens.

Il est curieux de constater que dans l'usage actuel l'antienne a donné son nom à l'ancienne *responsa* elle-même, qui n'a pas perdu tous ses droits. La psalmodie fériale a conservé presque toujours cette réponse très brève, empruntée au psaume qu'elle accompagne. Les mots « et omnis mansuetudinis ejus » par exemple, qui suivent le psaume « Memento Domine David » au psautier, constituent évidemment une *responsa* et non pas une *antiphone* proprement dite.

Pour les fêtes par contre, soit du Temporal, soit du Sanctoral, ce sont ordinairement de vraies antiennes qui sont jointes aux psaumes.

Aujourd'hui d'ailleurs l'antiphonie ressemble peu à ce qu'elle fut à l'origine. Au lieu d'être répétée fréquemment

(1) Règle de S. Benoît, ch. XVII.

au cours du psaume, l'antienne n'est plus chantée qu'au commencement et à la fin. De sorte que le but primitif, qui était d'intéresser davantage le peuple à la psalmodie, n'apparaît plus guère. Heureuses encore les églises où l'assemblée des fidèles n'a pas perdu totalement l'habitude de se joindre au chant des psaumes! Il s'agit pourtant là de la prière liturgique par excellence, à laquelle beaucoup d'âmes pieuses s'attacheraient d'enthousiasme, si elles pouvaient y être initiées.

Dans l'usage actuel le rôle des antiennes varie selon le mode de composition. Aussi est-il utile de remarquer à quelles sources elles sont empruntées.

D'une façon générale l'antienne est scripturaire, ou bien elle est de style ecclésiastique. Dans le premier cas, il ne s'agit pas nécessairement d'emprunts faits littéralement à l'Écriture Sainte. L'Église garde toujours sous ce rapport, dans sa liturgie, une grande liberté. La Bible est son livre et elle en use pour donner à ses enfants une nourriture spirituelle et un enseignement approprié aux diverses circonstances.

Tantôt donc elle fera des citations littérales, empruntées au psaume que doit accompagner l'antienne ; tantôt le texte tiré de l'Écriture sera présenté plus librement, tout en gardant la physionomie qu'il a dans le contexte. Parfois enfin il y aura interprétation par la liturgie d'un passage scripturaire, afin de l'adapter à tel ou tel mystère; ou bien la citation très large ne formera plus qu'une allusion lointaine au texte de la Sainte Écriture.

Quelle que soit la forme sous laquelle se présente l'antienne de style scripturaire, son rôle dans la psalmodie est d'attirer l'attentiou sur tel verset qui doit donner la clé du psaume, ou du moins l'appliquer au mystère pour la célébration duquel on l'emploie.

Par exemple si la première antienne des vêpres du

dimanche est empruntée au premier verset du psaume 109e « Dixit Dominus Domino meo sede a dextris meis », c'est afin de souligner l'idée centrale, qui est le règne du Seigneur. Le même psaume prendra ailleurs le caractère d'une prophétie de l'apparition sur la terre du Fils éternel de Dieu, lorsque l'Église lui donnera comme antienne, au jour de l'Épiphanie, ces paroles qui s'inspirent du v. 3 : « Ante luciferum genitus et ante saecula Dominus Salvator noster hodie mundo apparuit. »

Parfois l'antienne rappelle seulement le souvenir d'un texte de l'Écriture, dont le caractère prophétique est ainsi authentiquement interprété. C'est le cas de la troisième antienne de Vêpres de la fête de la Circoncision : « Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem : Dei Genitrix, intercede pro nobis. » Le buisson ardent aperçu par Moïse nous apparaît donc comme une figure de la maternité virginale de Notre-Dame, au jour même où l'Église fête si délicatement ce mystère.

On pourrait multiplier des exemples de ce genre, qui nous livreraient le secret des choix si heureux consacrés par la liturgie. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir le bréviaire romain, ou tel et tel livre d'Heures, pour y faire de véritables petites découvertes.

L'antienne n'est pas toujours tirée de la Sainte Écriture; souvent aussi elle est de style purement ecclésiastique. Par exemple les Actes d'un martyr ou la Vie d'un saint fourniront des textes typiques, qui mettront en évidence les traits marquants de telle et telle figure. Les séries d'antiennes formeront alors comme un tableau en raccourci du héros de la fête. Un saint Paul, au jour de sa Conversion, sera ainsi présenté dans les antiennes de matines, au moyen de textes empruntés à ses épîtres. Une sainte Agnès, une sainte Cécile, seront louées par les

paroles mêmes que les Actes mettent sur leurs lèvres.

La littérature patristique a été également mise à contribution et on peut citer entre autres exemples l'antienne de *Benedictus* de la Circoncision : « Mirabile mysterium », qui est empruntée à un sermon de saint Grégoire de Nazianze sur les Saintes Lumières. L'antienne de *Magnificat* du Commun des Confesseurs non pontifes : « Hic vir despiciens mundum », formait autrefois l'inscription du tombeau de saint Grégoire le Grand.

Dans ces divers cas les antiennes font partie d'un ensemble, plutôt qu'elles n'interprètent le psaume auquel elles s'adaptent. Le caractère d'une fête est ainsi mis en relief d'une façon continue tout au cours d'un office.

On le voit, l'antienne, à quelque source qu'elle soit empruntée, donne de la vie au psaume. Elle le commande, pour ainsi dire, elle lui impose sa tonalité, elle le rend suppliant ou joyeux, grave ou empreint d'une sainte allégresse.

Un dernier exemple nous permettra de constater l'influence de l'antienne, surtout lorsqu'elle est chantée, pour donner sa vraie note à un psaume ou à un cantique.

Aux II^es^ Vêpres des fêtes de la Sainte Vierge, à *Magnificat*, la jolie antienne « Beatam me dicent omnes generationes, quia ancillam humilem respexit Deus », imprime à tout le cantique un caractère tout particulier de jubilation et d'action de grâces. C'est Notre-Dame, qui, consciente du privilège unique accordé par Dieu à son humble servante, chante la toute-puissance du regard divin. Lorsque Dieu s'incline vers une de ses créatures, afin de lui confier une mission de choix, il la regarde avec tendresse et lui confère en même temps la grâce d'état victorieuse qui l'aidera à accomplir ce qu'on lui demande.

Pour la Sainte Vierge Marie, le regard divin a réalisé cette merveille de la consacrer tout à la fois dans son humilité de petite servante du Seigneur et de l'élever jusqu'à la dignité inouie de Mère de Dieu. Le chant du *Magnificat*, accompagné de son antienne, permet aux âmes chrétiennes de s'unir à la joie et à l'humble reconnaissance de Marie, pour la plus grande gloire de Dieu.

D. J. DE PUNIET.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Un grand serviteur de Marie :

Le Vénérable Louis-Édouard CESTAC

créateur du Refuge Notre-Dame d'Anglet et fondateur de la Congrégation des Servantes de Marie

Parmi les principes générateurs et directeurs de vie intérieure et de sainteté, une place de choix doit être faite à la dévotion à la très sainte Vierge. Elle fut, pour quelques-uns de nos plus grands saints, la force, la lumière et comme la marque personnelle de leur vertu. Saint Bernard, saint Dominique, le Bienheureux Grignion de Montfort, quels saints et quels serviteurs de Marie!

Au siècle dernier vécut, dans le diocèse de Bayonne, un de leurs émules, un admirable serviteur de Marie, le Vénérable Louis-Édouard Cestac.

Voici en quels termes Mgr Gieure, dans la Préface qu'il a donnée à la récente biographie du Vénérable, fixe les traits de cette physionomie vraiment « mariale » : « Il voulut être un serviteur de Marie dans toute la valeur du mot... Avec le développement de son œuvre grandit en lui l'amour de la très sainte Vierge. Bientôt il ne saura plus aligner une phrase, dire quelques paroles, sans que

le nom de Marie revienne sous sa plume, sur ses lèvres. Il parle de sa divine Mère avec les tendresses naïves du Pauvre d'Assise, avec les accents enthousiastes de saint Bernard, avec la confiance invincible de saint Alphonse de Ligori... Aux premières pages de ce livre, devant ces effusions débordantes d'amour, devant cette soumission aveugle aux voix intérieures qu'il dit entendre, on sourit comme de pieuses exagérations; mais, en avançant dans le récit, ce sentiment se modifie... Quand on a fermé le livre, on ne sourit plus de la candeur et de la confiance du vénérable fondateur; on se recueille, on est ému; on admire et l'on tombe à genoux. On s'incline devant le Serviteur privilégié de Marie et l'on s'écrie : « C'était un saint. »

Ce saint n'est pas connu, il mérite de l'être. Aussi, est-on reconnaissant à la Direction de la *Vie Spirituelle* d'accueillir ces modestes pages dont l'unique ambition est de glorifier Marie dans un de ses plus fidèles serviteurs.

I

Préparation providentielle

Louis-Édouard Cestac naquit à Bayonne, le 6 janvier 1801. D'une complexion délicate, il fut atteint, à l'âge de trois ans, d'une grave maladie que les hommes de l'art déclarèrent incurable. Mais les bornes de la puissance des hommes ne sont pas les bornes de la puissance et de la bonté du ciel. Mme Cestac, Espagnole d'une grande foi, le savait. Non loin de Bayonne, au Boucau, dans un couvent de Bernardines, existait un sanctuaire très vénéré de la sainte Vierge. Le petit malade y fut porté. Marie exauça la prière ardente de la mère. Dans les sentiments de la joie la plus vive et de la reconnaissance la plus pro-

fonde, elle ramena son enfant guéri ! Depuis cet instant, Édouard jouit d'une santé plutôt robuste.

Au protégé de sa Mère, Dieu, qui dispense ses dons selon les vues que sa Sagesse a sur ses créatures, avait accordé les plus insignes qualités naturelles, les faveurs surnaturelles les plus extraordinaires : bonté, intelligence, volonté et grâces divines étaient vraiment en lui celles d'un homme que la Providence réserve à de hautes et délicates missions. Dès les plus tendres années, cette nature si riche, cette âme si vibrante, subirent les influences toujours puissantes de la famille, du milieu, de l'époque. Tout en restant lui-même, grâce à sa forte personnalité, Louis-Édouard sera de son temps, de son pays, fils de son père et de sa mère. Dominique Cestac — petit paysan de la Bigorre, qui avait quitté la maison natale pour être mousse et avait fini, à force de volonté, par devenir étudiant et chirurgien — retrouvait dans son fils le meilleur de lui-même : vivacité d'esprit, audace, ténacité, et même quelque chose de son tempérament fougueux et violent. Mme Cestac était une chrétienne fervente, d'une piété naïve et profonde. Il semble que son trait dominant fut la bonté poussée jusqu'à la faiblesse. D'elle, Édouard recevra une tendresse presque féminine, une dévotion solide, mais candide comme celle d'un enfant.

Son éducation familiale fut excellente. De bonne heure on l'habitua à la prière, à la lecture de la Vie des Saints. La fermeté, la rudesse paternelles eurent raison de son caractère trop fort et turbulent. Sa vive sensibilité trouva dans les caresses maternelles un juste contrepoids de la rigueur du père.

Le collège ecclésiastique, où il fit ses premières études, compléta très heureusement cette formation morale et religieuse. « Sous l'écolier, écrit Mgr Puyol, son premier

biographe, se trahissent le cœur exquis, les facultés merveilleusement équilibrées d'une âme extraordinaire. »

Lorsque vint l'heure de choisir une carrière, Louis-Édouard déclara qu'il serait prêtre. Il n'est rien de plus émouvant que le simple récit des circonstances dans lesquelles le jeune homme fit part à son père de sa décision : « Si tu avais ces idées, interroge M. Cestac, pourquoi acceptais-tu de venir avec moi au théâtre? » « Il fallait bien obéir, reprend Édouard, mais au théâtre je n'ai rien vu, rien entendu! »

Envoyé au petit séminaire d'Aire-sur-Adour, ses progrès font l'admiration des maîtres et des condisciples. « Il jouissait, écrit un de ses camarades, d'une vraie célébrité parmi nous. Il fut un élève très distingué, grand travailleur, exact à accomplir ses devoirs, et, en particulier, d'une piété exemplaire;... d'une piété angélique, ajoute un contemporain. Pendant son travail, les oraisons jaculatoires sortaient fréquemment de sa bouche, il était partout un modèle de mortification et de ferveur. Aussi bien, ne perdait-il pas de vue, parmi ses études, l'idéal qu'il poursuivait. On lit dans une lettre à sa famille : « Servir fidèlement le Seigneur, mettre tous ses soins à verser dans le sein des malheureux la paix et la consolation, faire, en un mot, le bonheur de ses semblables, oh! quel heureux état que celui d'un digne prêtre! Qu'il me tarde de pouvoir ainsi consoler mes frères! » Déjà il se prépare à sa mission par la pratique des vertus solides : l'humilité, le renoncement, la charité; déjà il prie pour les pécheurs et en particulier pour son père qui avait abandonné ses pratiques religieuses. Qu'elle fut grande sa joie quand il apprit sa conversion. « Pour moi, lui écrit-il, tous les trésors de la terre ne valent pas cette nouvelle. »

A la fin de ses études classiques, il fut choisi par l'administration diocésaine pour aller, au séminaire de Saint-

Sulpice, compléter sa formation cléricale. Son séjour à Paris, trop tôt interrompu à raison de son mauvais état de santé, lui fut, avoue-t-il, un temps de grandes épreuves et de grâces signalées. Épreuves et grâces contribuèrent à donner un essor nouveau à son âme. Son esprit surnaturel se développa à l'école si dure de la maladie. Surtout, il respira à Saint-Sulpice un air tout embrasé de dévotion envers la très sainte Vierge. Il se pénétra de l'esprit de M. Olier, et quand, plus tard, il passera par la capitale, il s'arrêtera au Séminaire où il avait appris à connaître et aimer sa divine Mère et célébrera la messe à l'autel de la sainte Vierge. Ses progrès dans la vertu étaient visibles. Quel fonds admirable, dans ce jeune homme de vingt ans, révèlent les lignes suivantes adressées à sa famille! « Que me font les discours que l'on tient sur mon compte? Cela me donne-t-il quelque chose? Tenez, mes chers parents, je ne suis que ce que je suis devant Dieu... Qu'on m'estime, qu'on me délaisse, qu'on dise du bien, qu'on dise du mal, peu m'importe puisque Dieu m'aime. C'est pour lui que notre cœur est fait, c'est lui seul qui peut le contenter pleinement; tout le reste n'est que vanité! » Aussi, trop tenace, trop absolue, sa volonté se fit-elle docile et disciplinée. Il sut tempérer ses ardeurs, mettre comme une sourdine à ses enthousiasmes d'artiste. Désormais il envisagera la vie et l'apostolat sous leur vrai jour de la vérité surnaturelle.

Non seulement pour sa formation morale, mais encore pour ses études, le jeune clerc avait mis à profit ce séjour de quelques mois dans l'illustre maison de Saint-Sulpice. Son intelligence, souple, vive et pénétrante, s'était ouverte aux grands problèmes de philosophie et de théologie, qu'il devait approfondir dans la suite.

Dès son retour au pays, l'abbé Cestac fut nommé professeur au petit séminaire de Larressore. Il y enseigna

avec succès les mathématiques, la musique et surtout la philosophie; il y remplit avec dévouement les fonctions d'économe et de chef de section. Le meilleur de ses sollicitudes alla pourtant à un petit groupe de jeunes gens qu'il avait réunis en Congrégation de la très sainte Vierge. Avec quel zèle il travaillait à leur communiquer quelque chose de sa tendre et filiale piété envers Marie!

Les années de professorat mirent en lumière ses brillantes qualités. L'enseignement de la philosophie fut son triomphe. « Nous sommes convaincu, écrit Mgr Puyol, qu'il devait se trouver alors peu de philosophes, dans l'Église de France, capables d'une telle puissance de travail, d'une telle faculté de généralisation, d'une telle originalité de pensée. »

Ses progrès spirituels, bien loin d'être entravés par tant d'occupations absorbantes, devenaient plus profonds. Les épreuves et les croix, puissants auxiliaires dans les voies de la perfection, ne lui furent pas ménagées par la Providence. La plus pénible à son âme fervente lui vint de son Directeur, prêtre vénérable certes, mais d'esprit janséniste. Pour n'oser pas affirmer qu'il avait une contrition parfaite de ses fautes légères, le pieux abbé se vit refuser l'absolution — chaque semaine — durant près d'un an. « Je traversai, écrira-t-il, toutes les fêtes, depuis le 1er novembre jusqu'à Pâques inclusivement, sans pouvoir recevoir la sainte communion! Vous savez, ô ma Mère, combien de larmes j'ai versées, lorsque, caché derrière le lutrin, à genoux, je voyais tout le monde s'approcher du banquet divin, et moi, pauvre excommunié, seul rejeté... Et j'étais sous-diacre! » Tout commentaire affaiblirait une si poignante expression des affres d'un tel martyre. Mais quelle occasion, et combien amoureusement saisie, de se maintenir dans l'exercice habituel de la vertu héroïque, et quelle préparation à la grâce de l'ordination!

Le terrible curé d'Ustaritz fut, en effet, désarmé par l'appel de son pénitent au diaconat.

Enfin, quelques mois plus tard, en décembre 1825, Louis-Édouard Cestac recevait la prêtrise des mains de Mgr d'Astros, évêque de Bayonne. On devine dans quelles admirables dispositions se trouvait cette âme déjà si sacerdotale. Après l'onction des doigts, il laissa échapper ces mots : « Très sainte Vierge, je vous offre, avec mes mains, mon cœur et toute ma personne. » Il prenait, en même temps, la résolution d'offrir sa messe du dimanche — sans percevoir d'honoraires — pour les grands intérêts de l'Église.

Désormais ce fut le plein rendement d'une vie intérieure que semblent avoir favorisé, dès cette époque, d'intimes et célestes communications. Parle-t-on, devant lui, d'un jeune lycéen qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vu? Sous la poussée du ciel, l'abbé Cestac lui adresse une lettre, dont il confessera dans la suite qu'il ne sait rien sauf qu'il l'a écrite; ces pages mystérieuses décident l'étudiant, jusqu'alors indécis, à entrer au séminaire.

A plusieurs reprises encore, il eut l'intuition nette d'œuvres à fonder, et, déjà, il plaignait les malheureux qui s'attelleraient à son char...

Mais la plus touchante manifestation de son grand esprit surnaturel sont les lettres de direction à sa jeune sœur Élise qui sera un jour sa collaboratrice. Mgr Puyol apprécie cette correspondance en ces termes : « Dans ce délicat apprentissage en la conduite des âmes, le Serviteur de Marie a montré une sagacité, une connaissance du cœur humain, une prudence qui n'appartiennent guère qu'aux maîtres de la vie spirituelle. Non, Dieu n'a refusé à son ministre aucune des grâces qui lui étaient nécessaires pour mener à bonne fin l'œuvre, difficile entre toutes, de la perfection d'une âme. »

Comment, enfin, ne pas rappeler les circonstances douloureuses parmi lesquelles la Providence brisa la carrière du professeur et l'orienta vers sa nouvelle et définitive vocation? L'abbé Cestac s'était adonné passionnément à l'étude des hautes questions d'ordre philosophique, social et religieux qui préoccupaient — avec juste raison — l'élite intellectuelle de la jeunesse catholique du commencement du XIX[e] siècle. Goût naturel, exigences de sa conscience professionnelle, ambitions de son apostolat, ambiance, toutes ces influences s'exerçaient à la fois sur l'âme si élevée du vaillant professeur et l'entraînaient, inconsciemment peut-être, mais très nettement, dans le sillon tracé par les grands maîtres de l'heure : de Maistre, Bonald et surtout Lamennais. Dans ce dernier, il admirait le défenseur de l'Église romaine contre le gallicanisme toujours vivace, l'apologiste si redoutable à l'impiété et à l'indifférence ; le théologien, en un mot, qui résumait sa doctrine en cette formule : « Il faut une religion dont tous les articles doivent être admis, c'est l'Église catholique, romaine. » L'attitude de l'abbé Cestac, au lendemain de la condamnation du Maître, fut admirable. Il jeta au feu tous ses travaux personnels et presque tous les ouvrages de philosophie dont sa bibliothèque était largement munie. « Je ne vous fais point ma profession de foi, écrivait-il à un ami, elle serait inutile. Comptant les opinions humaines pour ce qu'elles valent, je les mets à une distance infinie d'une simple parole du Vicaire de Jésus-Christ. » Il ne conteste pas l'autorité du Souverain Pontife et veut « s'incliner sans observation devant les décrets du Pape ». « Je suis avec l'Église, affirmera-t-il devant ses jeunes gens, et je veux rester avec l'Église, et vous, n'allez pas avec ceux qui parlent contre le Pape ! »

Sur ces entrefaites, un nouvel évêque arrivait à Bayonne. Mgr d'Arbou, aussitôt prévenu des tendances doctrinales

du corps professoral de son petit séminaire, « le traita comme il l'eût fait d'un foyer de typhus et le dispersa aux quatre vents, de peur de contagion ! »

L'abbé Cestac reçut le titre de vicaire de la cathédrale. Le coup était rude ! « Il avait, écrit Mgr Puyol, encouru la disgrâce de son évêque, et nous ne saurions dire tout ce qu'il y a de poignant pour un bon prêtre à sentir sur sa tête le mécontentement de ses supérieurs ! »

Il accepta généreusement cette épreuve. Plus efficacement que ses études ne le préparait-elle pas à la mission particulière qui allait être la sienne ?

II

Le Fondateur des Œuvres de Marie

Le vicaire de la cathédrale se mit au travail. Il se pliait et s'adaptait de tout son cœur, de toute l'énergie de sa forte volonté, à ce genre de vie pour lequel, dit-il, jamais il n'avait éprouvé d'attrait. Son âme ardente et vraiment apostolique sentit naître, au plus intime d'elle-même, une charité sans bornes pour tous les paroissiens, mais surtout pour les humbles, les petits, pour ceux qui souffrent, pour les déshérités du monde. Prédicateur éloquent, confesseur patient et directeur sage, il fut de plus un précurseur de ceux que, de nos jours, on appelle des hommes d'œuvres : il fonda deux Congrégations de la très sainte Vierge : l'une pour les jeunes filles de la société, l'autre pour les personnes de service. Pour les jeunes gens, il créait — déjà ! — un véritable cercle d'études. Il établit les exercices du mois de Marie ; on lui doit un renouveau très marqué dans la pratique de la communion fréquente. Rien n'échappait à sa vigilance, et il organisa une sorte d'agence charitable en vue d'atteindre les malades. Bientôt

il fut l'ami des pauvres, qui, affirme un témoin, assiégeaient continuellement l'escalier de sa maison. Que de traits on citerait de son héroïque charité : c'est une poule qui disparaît du pot, des chemises toutes neuves quittent l'armoire où Mme Cestac les a serrées... Comme le divin Maître, il courait après les brebis égarées : nombreux sont les pécheurs, les hérétiques, les israélites, qui revinrent à Dieu grâce à son zèle fait de prudence et de hardiesse.

Rien cependant ne se montrait encore des desseins que Marie accomplirait par son serviteur. Sans doute, ainsi qu'il a été dit, l'abbé Cestac avait parfois comme le « pressentiment » d'une œuvre à réaliser, mais non la représentation claire de ce que pourrait être sa mission. Tel était cependant son abandon entre les mains de la Providence, dont il ne voulait qu'être le simple instrument, qu'il ne cherchait même pas à sonder l'avenir. Dès à présent, sa tactique toute surnaturelle est arrêtée : *attendre l'heure de Dieu,* la manifestation de ses volontés; puis, les ordres divins reçus, travailler de toutes ses forces à les exécuter!

A cette méthode, étrange aux yeux de la sagesse humaine, mais dont les faits montreront la fécondité, l'abbé Cestac demeurera inébranlablement fidèle. « Le propre de son caractère, écrira, au lendemain de sa mort, le chanoine Godard, semble avoir été de suivre la Providence, sans jamais aller au devant d'elle. » « Il a été le fondateur d'une œuvre immense sans le savoir... Comme la Vierge de Domremy, l'abbé Cestac a entendu des voix surnaturelles qui lui ont montré le chemin... » (*Messager de la Charité.*)

Mais cet abandon absolu entre les mains de la Providence, ce renoncement total à ses volontés propres, revêtent chez lui un caractère spécial : Serviteur de Dieu, il l'est, parce qu'il agit comme *Serviteur de Marie.* Elles tra-

duisent exactement la pensée et la doctrine de l'abbé Cestac, ces formules du bienheureux Grignion de Montfort : « Il faut faire toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie, afin de les faire plus parfaitement par Dieu, avec Dieu, en Dieu et pour Dieu... Il faut se livrer à l'esprit de Marie pour en être mû et conduit de la manière qu'elle voudra... Il faut se mettre et se laisser entre ses mains virginales, comme un instrument entre les mains d'un ouvrier... » (*Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*).

Ainsi, attendre l'heure de Dieu c'est attendre l'heure de sa « Souveraine Maîtresse » ; les communications du ciel s'expriment sous la forme d' « ordres » de Marie! A elle de prendre les initiatives : « Il ne se plante pas un clou à Notre-Dame sans l'autorisation de la très sainte Vierge. » A elle de mener à bonne fin les œuvres entreprises : « Chaque fois, dit-il, que je me mêle d'une affaire, elle tourne mal; quand je m'abandonne sans réserve, elle réussit. » A elle enfin, tout le mérite et tout l'honneur du succès : « La très sainte Vierge n'a besoin de personne. Nous sommes à son service et sous sa direction spirituelle; nous faisons son œuvre. Soyons fidèles en tout ce qu'elle commande ; le reste la regarde, c'est son affaire et non pas la nôtre... »

Pour lui, il n'a qu'une ambition : être un vrai serviteur de Marie. Aussi le voit-on toujours en éveil pour entendre les appels célestes. Cette surnaturelle préoccupation atteint chez lui une telle acuité qu'il paraît en communication constante avec son invisible Inspiratrice. « Voyez-vous la très sainte Vierge? » lui demandait-on. « Non, mais je la sens comme le cheval sent la main du cavalier qui le guide. »

Mais parce qu'il ne compte que sur sa puissante et douce Maîtresse, l'abbé Cestac ne se croit pas dispensé de l'effort

personnel. Au service de sa cause, il se dépense comme si le résultat ne dépendait que de lui seul ; il y épuise les ressources d'une nature exceptionnelle.

En plus de cette générosité à toutes épreuves, la très sainte Vierge exige de son serviteur un renoncement constant et l'acceptation héroïque d'une vie de croix : « Toutes les œuvres de Dieu, écrira-t-il, commencent par la croix, continuent par la croix et finissent par la croix. » Toujours sur la croix, ou du moins au pied de la croix, avec notre divine Maîtresse. Et où pouvons-nous être mieux ? »

Servir Marie, attendre ses ordres, les accomplir à tout prix, gardant en elle une confiance absolue, c'est toute la vie de l'abbé Cestac. Quarante années durant, l'histoire du pieux fondateur sera faite comme d'une trame de continuels miracles, d'interventions célestes, auxquels répondent de vrais prodiges de foi et d'abandon. Les sages du siècle le condamneront, les sceptiques souriront, et, cependant, en s'appuyant uniquement sur sa divine Mère, sans aucun de ces leviers dont on croit qu'ils sont seuls à soulever le monde, l'humble vicaire de Bayonne accomplira une œuvre gigantesque, de tous points merveilleuse. On l'a écrit de son vivant : « Parler de la fondation du Refuge comme d'un fait humain ordinaire, ce serait dénaturer l'œuvre et défigurer son fondateur. » (*Messager de la Charité*, octobre 1863.)

Les orphelines de Marie

Dans ses visites aux pauvres de la banlieue, l'abbé Cestac avait rencontré des fillettes dont l'état de misère matérielle et morale était vraiment déplorable. Il en fut ému. « Je sentis, écrit-il, comme une secrète inspiration de leur venir en aide ; je compris qu'il fallait fonder une œuvre,

car, à cette époque, il n'y avait à Bayonne aucune de ces institutions de bienfaisance qui, depuis lors, s'y sont admirablement multipliées. » L'idée d'un orphelinat à créer se précisait dans son esprit; mais les difficultés paraissaient insurmontables. Les personnes sages et pieuses à qui il demanda conseil furent unanimes à le détourner d'un projet qu'on estimait voué à un échec certain. Perplexe, il eut recours à la très sainte Vierge. Dans sa prière il entendit cette parole qui fit cesser toute objection : « Ces enfants seront les orphelines de Marie. » Dès lors, en moi, écrit l'abbé Cestac, « l'œuvre fut définitivement résolue ».

Suffirait-il donc de placer une entreprise sous la protection de la très sainte Vierge pour en assurer la réussite et créer l'obligation de la réaliser sur-le-champ? Même éclairée des lumières de la foi, la raison hésitera à l'admettre; mais les saints ont des principes particuliers d'appréciation qui déroutent la raison. Pour M. Cestac, le doute n'était pas possible : il avait entendu la voix de la souveraine Maîtresse!

L'organisation de l'orphelinat fut, pour le jeune fondateur, un véritable calvaire. Partout il essuyait des refus. Il finit par avoir un local de misère; une brave personne consentit à s'occuper des enfants. Pour le reste, il dut tout faire par lui-même, dit-il, car nul « ne serait entré dans cette voie d'extrême pauvreté que je devais et voulais suivre ». Enfin, le 11 juin 1836, sept orphelines, après avoir reçu la bénédiction de Mgr l'évêque, « s'acheminèrent vers leur pauvre habitation ».

La joie de ce « beau début » fut de courte durée. L'enfer s'acharna contre une institution qui était appelée à lui ravir tant d'âmes. Crise de personnel, insuffisance de local, révoltes fréquentes des enfants, persécutions venant des amis et des ennemis,... rien ne lui fut épargné. « La

chose en vint à ce point, écrit l'abbé Cestac, qu'un jour, moi-même, plongé dans les ténèbres et la désolation, je fus consulter un saint religieux et lui demandai s'il ne pensait pas que je me fusse trompé sur les desseins de Dieu... Il releva mon courage et me fit sentir ma faiblesse et ma lâcheté. »

S'abandonnant entièrement à sa bonne Mère, le Serviteur de Marie se remit au travail. La réponse du ciel ne se fit pas attendre. Un vaste bâtiment fut mis à la disposition des orphelines, dont le nombre fut doublé. La sœur même du fondateur, Élise Cestac, se chargea, avec quelques demoiselles, de la direction de l'œuvre. Seule, la misère persistait; mais, ici encore, la très sainte Vierge faisait sentir sa maternelle bonté. Des secours arrivaient, au bon moment, pour apaiser les estomacs affamés et remonter le courage de la petite famille. « Faut-il appeler des croix ces moments qui paraissent d'abord pénibles? écrivait Mlle Élise à son frère; non, mon bon Père (c'est ainsi que dorénavant l'abbé Cestac sera désigné dans l'œuvre), tout cela n'est rien; car, jamais dans de pareilles circonstances la très sainte Vierge n'a manqué de nous secourir. » Le fondateur disait de son côté : « Je suis et nous sommes entièrement abandonnés à notre bonne Mère, car, chaque jour, nous avons de nouvelles preuves de sa protection. » Il aimait aussi à répéter ces paroles : « Je n'ai pas de mérite à croire à la Providence, je la vois se manifester continuellement par des preuves matérielles. » Lui demandait-on quelle mensualité il exigeait pour les orphelines? « Aucune, répondait-il, je les reçois gratuitement et je n'accepte rien pour leur pension. » — « Mais alors, comment faites-vous pour nourrir tant d'enfants? » — « Oh! la très sainte Vierge est riche; elle peut en nourrir soixante-dix comme soixante! »

Les Pénitentes de Marie

« Soulager une misère, accomplir une œuvre de charité, telle fut, écrit l'abbé Cestac, l'origine et la raison première de toutes les fondations de la très sainte Vierge. » Plus encore que l'institution des « Orphelines de Marie », la création des « Pénitentes de Marie » est la touchante illustration et la preuve éclatante de cette affirmation. La main maternelle et toute-puissante de Marie conduira ici encore plus ouvertement son fidèle serviteur. Si la vue des misères dont souffraient de pauvres orphelines avait touché le cœur du zélé vicaire, le spectacle de la profonde dégradation d'un trop grand nombre de jeunes filles ne le tourmentait pas moins! « Le sort de ces âmes, qui se sont perdues et n'ont dans le naufrage aucun port de salut, me préoccupait vivement », écrira-t-il. D'autre part, plusieurs de ces malheureuses, attirées par la bonté et la compassion du saint prêtre, s'étaient, spontanément, adressées à lui dans leur désir de se relever. Avec un dévouement inlassable, l'abbé se consacra à cet apostolat aussi fécond que délicat. Quelques-unes de ces épaves furent ainsi dirigées vers les institutions spéciales de Bordeaux et d'ailleurs. Bientôt, hélas! les portes de ces maisons se fermèrent! La situation était humainement sans issue. Le Serviteur de Marie priait et attendait les lumières de sa divine Maîtresse, quand il reçut la visite de deux de ces malheureuses. Après s'être enfuies d'un mauvais lieu, elles venaient lui demander un moyen de se sauver. Pouvait-il les abandonner? En cette minute d'angoisse, la supplication de son âme se fait plus ardente. Et voici la lumière : Dans l'orphelinat il existe un grenier abandonné; on n'y accède qu'au moyen d'une échelle, par une trappe : tel est le « refuge » que la très sainte Vierge lui inspire d'offrir à ces pauvres repenties. Faut-il les y lais-

ser seules? Il les confiera à une demoiselle de vingt ans, Gracieuse Bodin, qui se dévoue déjà à l'œuvre des orphelines.

Repenties et directrice acceptent ses propositions. Le fondateur achète une échelle, quelques meubles. Dans le misérable galetas, il installe les trois jeunes filles, fait une prière, leur adresse quelques paroles d'encouragement... la trappe se referme sur lui... l'œuvre des Pénitentes de Marie est créée!

On croirait rêver à la lecture du récit que le bon Père a laissé de cette étrange fondation! « Dès qu'on connut en ville l'étonnante nouvelle, écrit-il, ce fut un mouvement général d'extrême indignation. On répéta partout que c'était une entreprise insensée, une œuvre immorale et odieuse, que le pauvre vicaire avait perdu la tête! » Toutes les apparences étaient, en effet, contre lui. Depuis ce moment, la lourde croix de la méfiance et de la calomnie ne cessera pas de peser cruellement sur ses épaules. Mais que lui étaient toutes les persécutions, toutes les condamnations des hommes? Sa sainte Maîtresse n'avait-elle pas parlé, ne recevait-elle pas une gloire réelle par ces merveilles de conversion? Plusieurs pénitentes avaient rejoint les deux premières. C'était parmi elles un magnifique élan de générosité pour les plus rudes mortifications, pour les plus sublimes sacrifices. « Elles semblaient, écrit le bon Père, d'autant plus heureuses qu'elles avaient plus à souffrir; elles jouissaient d'une paix toute divine, et l'union des cœurs ne laissait rien à désirer. »

On ne pouvait cependant pas garder indéfiniment dans l'étroit grenier les admirables séquestrées volontaires. Mais où trouver un local? avec quelles ressources l'acheter? La pauvreté de l'œuvre était extrême. On n'avait souvent pas même de quoi tromper la faim!

La lumière se fit longtemps attendre. Cependant, unies

à leur bon Père, les pénitentes priaient avec ardeur. Enfin, dans une de ses communications mystérieuses, la souveraine Maîtresse dévoila ses desseins à son fidèle serviteur. Elle voulait, pour les repenties, un Refuge sans mur de clôture, en rase campagne. Mais, elles s'échapperont! pensait le bon abbé. « Moi je les garderai », reprit la voix intérieure! Homme pratique autant que surnaturel, M. Cestac songe à se procurer des ressources pour le futur établissement. La *très sainte Vierge lui a défendu de s'adresser aux hommes*, il se rend donc au sanctuaire de Buglose pour solliciter de sa divine Mère elle-même cinquante mille francs! A sa prière naïve, confiante, Marie répond : « *Demande-moi mon esprit.* » Le fondateur goûte ces paroles étranges; il revient à Bayonne, sans argent, mais plus riche de confiance. « J'avais compris, écrit-il, ô la meilleure des mères, que l'œuvre devait être votre ouvrage, que, seule, vous vouliez la fonder et pourvoir à ce qui lui serait nécessaire! » Aussi, quatre mois plus tard, n'hésite-t-il pas à acheter le domaine de Châteauneuf, pour une somme de quarante-cinq mille francs, sans avoir la moindre ressource; puisque « c'est vous, ô ma bonne Mère, qui achetiez! » Vraie folie, dira-t-on, mais folie de la sagesse divine! Prodige de foi aussi et d'aveugle confiance chez le serviteur de Marie. Songez que la « divine Maîtresse » lui *ordonne* d'acheter un domaine, de bâtir des édifices, de nourrir une nombreuse famille, et lui *défend* d'avoir recours à la seule source possible de revenus : la charité publique! « Vous m'aviez interdit de faire des demandes! » A plusieurs reprises, le bon Père revient sur cette « défense » incompréhensible, et avoue que la très sainte Vierge l'a puni — quoique très maternellement — quand il l'a oubliée!

Le domaine de Châteauneuf, devenu le Refuge de Notre-Dame, recevait les 14 premières pénitentes le 8 juin 1839... L'œuvre était définitivement établie!

Les Servantes de Marie

Une circonstance non moins providentielle amena l'abbé Cestac à fonder la Congrégation des Servantes de Marie.

Dès les débuts de ses fondations, le bon Père avait eu la consolation de voir plusieurs personnes se dévouer à ses œuvres. Soucieux de leur sanctification, il les avait réunies en pieuse association sous le nom de Servantes de Marie. Allaient-elles continuer indéfiniment ce même genre de vie, ou se consacreraient-elles à Dieu dans un Institut religieux? Le saint prêtre déclarait n'avoir sur ce point aucune lumière. Il fallait attendre, prier, avoir confiance.

Sur ces entrefaites, une pénitente se rendait à Toulouse pour y consulter un médecin. Au cours d'une simple conversation, la Mère directrice fit connaître au docteur l'œuvre du Refuge. Chargé du service sanitaire du lycée de la ville, le praticien eut aussitôt l'idée de demander au fondateur quelques personnes pour les travaux de lingerie et le soin des malades de l'établissement. La requête est adressée au bon Père. L'évêque de Bayonne approuve le projet, mais à une condition : avant leur départ, ces demoiselles prononceraient les vœux de religion! Aux pieds de Notre-Dame de Bétharram, auprès de son ami, M. Garicoïts, aujourd'hui sur les autels, M. Cestac écrivit les Constitutions de la nouvelle Société. Le 6 janvier 1842, les douze premières Servantes de Marie faisaient leur profession religieuse. Il est à lire le récit que le fondateur a laissé de cette cérémonie! C'était le dénûment absolu... On ne put même pas offrir à l'évêque un peu de lait chaud! Mais dans les âmes éclatait un bonheur inexprimable!

Presque sans le vouloir, le bon Père était fondateur

d'une Congrégation religieuse! A sa nouvelle famille, il consacrera le reste de sa vie. Par un travail opiniâtre, au prix de sacrifices héroïques, parmi des persécutions douloureuses, luttant contre une misère insurmontable, criblé de dettes, mais toujours confiant et pleinement abandonné à sa Mère toute bonne, qui, au milieu de toutes ses pénibles épreuves, lui donnait des témoignages palpables et parfois miraculeux de sa protection, le bon Père réussit à faire magnifiquement prospérer l'Institut des Servantes de Marie. Dix ans après sa fondation, il se répandait dans presque toute la France et à l'étranger, se consacrait aux œuvres d'enseignement et de bienfaisance. Il comptait neuf cents membres à la mort du fondateur.

Les Bernardines ou Solitaires de Marie

Voici le couronnement des créations de Marie : les Solitaires de Saint-Bernard. Le bon Père les a fondées, malgré lui, peut-on dire.

Quelques pénitentes travaillaient au milieu des sables déserts. Une secrète et puissante inspiration les pousse, toutes, à demeurer et à travailler dans le silence le plus complet, afin de mieux réaliser leur vie d'union à Dieu. Dans ce recueillement profond elles trouvent une paix et une joie intérieures très douces. Pourquoi ne garderaient-elles pas *toujours* ce silence absolu? Après plusieurs mois d'essai, elles soumettent leur résolution au bon Père. Celui-ci, très ému, mais prudent, les oblige à une expérience plus longue. Devant leur héroïque persévérance, il est contraint de céder. Après avoir composé des statuts spéciaux, il les admet à une vie proprement religieuse, faite de travail manuel et de contemplation et, toujours, de sacrifice. « Vie de mort! » avec engagement à ne pas se permettre une parole, un regard qui ne soit pas nécessaire!

Aux pénitentes se joignirent bientôt des âmes virginales désireuses de renoncement, de solitude et de réparation !

*
* *

Pour mieux connaître l'esprit du Vénérable Cestac, il faudrait suivre le bon Père parcourant la France, « commis-voyageur de la très sainte Vierge et travaillant pour son compte », fondant des maisons, des « Nazareth », ou prêchant des retraites aux Servantes de Marie; il serait utile aussi d'étudier sa correspondance avec ses filles. On y verrait que le thème constant de ses lettres est celui-ci : La divine Maîtresse a tout fait dans l'œuvre. Elle y est tout, nous ne sommes rien ! Un mystérieux contrat nous lie à elle : faisons tout pour elle, elle fera tout pour nous ! Attendons ses ordres, ne doutons jamais, que tout soit pour sa gloire ! « La très sainte Vierge est notre fondatrice : elle a toujours admirablement pourvu à nos besoins. Dans les plus petites choses, elle montre sa main prévoyante et maternelle... s'agiter, s'inquiéter, ne serait-ce pas se défier de ses soins et lui faire injure? Elle est notre Maîtresse, notre Supérieure, nous n'avons qu'à lui obéir et compter sur elle... Pour moi, je suis son serviteur très indigne, ne voulant que la volonté, le bon plaisir de ma Souveraine Maîtresse... A ses pieds et par elle aux pieds de notre adorable Maître, j'ai déposé le sacrifice absolu, sans réserve de moi-même et de l'œuvre, pour la plus grande gloire de Dieu et les intérêts de l'Église !... Quelles que soient les croix, de quelque part qu'elles viennent, quelque menaçantes qu'elles apparaissent, il y a dans le ciel une main plus puissante que les puissances de la terre et de l'enfer. Cette main saura arrêter, quand elle le voudra, les flots de la tribulation et de l'épreuve... Depuis le commencement de son œuvre, notre divine

Maîtresse s'est toujours montrée dans sa puissance et sa bonté, et c'est quand tout paraissait perdu que, par des moyens imprévus, Elle a tout rétabli et tout sauvé... »

. . . . . .

Tel fut le dévot serviteur de Marie, le Vénérable Louis-Édouard Cestac. Quelle éclatante démonstration de la fécondité de la confiance en la très sainte Vierge!

La mort du saint fondateur, survenue le 27 mars 1868, fut un triomphe. Après soixante ans, son souvenir reste toujours vivant, et ses œuvres sont plus prospères que jamais.

Le vœu de sa famille religieuse est de voir l'Église reconnaître bientôt son héroïque sainteté. Que les pieux lecteurs de ces pages veuillent, en demandant des grâces et des miracles, hâter encore cet heureux événement.

P. B., aumônier
de Notre-Dame.

N.-B. On trouve la *Vie du Vénérable L.-E. Cestac* (IX-590 pages) ou à Paris chez de Gigord, ou à Notre-Dame du Refuge. Prix : 13 fr. 50, *franco* 15 fr.

Il vient de paraître une *édition abrégée* de cette biographie (250 pages). Prix : 6 fr., *franco* 6 fr. 75. — S'adresser à la Supérieure de Notre-Dame du Refuge, Anglet, près Bayonne (Basses-Pyr.).

Mère Marie du Sacré-Cœur [1]

de la Congrégation de Saint-Joseph d'Annecy

I. — Préambule

Dans l'Avant-Propos que Monseigneur de la Villerabel, évêque d'Annecy, voulut bien donner à la *Vie de Mère Marie du Sacré-Cœur* récemment publiée, Sa Grandeur s'exprime ainsi :

« C'est une vie d'apparence très simple que celle de la Mère Marie du Sacré-Cœur. Humble et modeste partout où l'obéissance l'appelle, rien ne la distingue extérieurement.

« Et pourtant, partout elle rayonna, exerçant autour d'elle une influence profonde, attirant doucement non pas à elle mais à Dieu, portant toujours tous ceux et celles qui l'approchaient à une vie plus sainte, plus pure, plus généreusement chrétienne. Comment s'opérait cette attirance? De quelle manière s'exerçait cette influence apaisante et sanctifiante? On ne le savait pas toujours, mais on en constatait tout de suite la bienfaisante réalité. Chose plus singulière, qui, mieux que tout le reste, en montre la divine origine, on n'y résistait pas. On subissait cette action profonde comme un charme irrésistible, tant elle était puissante, bien que discrète, toujours. C'était tantôt un geste, un regard, une simple parole, et

(1) *Vie de Mère Marie du Sacré-Cœur* : 6 francs franco; au couvent des Sœurs de Saint-Joseph, à Annecy, ou chez M. l'abbé Mugnier, au Grand Séminaire d'Annecy (Haute-Savoie).

on se sentait meilleur, plus disposé à bien faire, à remplir son devoir, si difficile qu'il fût. Il semblait qu'une force supérieure vous eût frôlé de son aile pour vous entraîner plus haut, dans un monde meilleur, plus près de Dieu.

« Le bien qu'elle fit ainsi d'une manière qui semblait naturelle, tant elle était simple, fut immense et durable. Les âmes qui en ont été les heureuses bénéficiaires en garderont, en même temps que le souvenir très doux, l'ineffaçable empreinte. »

II. — Un aperçu de sa vie

Mademoiselle Franceline Mugnier, devenue, dans la Congrégation de Saint-Joseph d'Annecy (1), Mère Marie du Sacré-Cœur, naquit à Vieugy, au diocèse d'Annecy, le 27 mai 1865. Son père et sa mère étaient de fervents chré-

(1) La Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph fut fondée au Puy, en 1650, par Mgr Maupas et le R. P. Médaille de la Compagnie de Jésus. Le but des fondateurs était de réaliser la première pensée de saint François de Sales dans la fondation de la Visitation : établir une Congrégation dans laquelle, aux vœux perpétuels de religion, à une intense vie intérieure, s'adjoindrait l'exercice de certaines œuvres de miséricorde.

En 1833, Mgr Rey, un des plus illustres successeurs de saint François de Sales, forma, des communautés des Sœurs de Saint-Joseph établies dans son diocèse, une Congrégation autonome avec Supérieure générale. Elle a été reconnue de droit pontifical par l'approbation du Saint-Siège et possède des établissements en France, en Suisse, en Angleterre et aux Indes.

A l'une de ses premières Filles, le R. P. Médaille écrivait : « *Pour la réalisation de notre « Petit Dessein », nous devons travailler à l'établissement d'un Institut anéanti. Il ne doit rien être aux yeux du monde; et devant Dieu il sera ce que Dieu, par une miséricorde infinie, daignera faire de notre Institution.* »

Or Dieu a voulu que le « Petit Dessein » de l'humble fondateur devînt le grand arbre qui a étendu ses racines dans toutes les contrées du monde et couvre aujourd'hui de son ombrage plus de vingt cinq mille religieuses. (Voir la vie de Mère Louise-Flavie Blanc, supérieure Générale des Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy, Beauchesne, Paris, 1926.)

tiens. Elle reçut le saint baptême quelques heures seulement après sa naissance. En dépit des sévères règlements alors en usage, elle fit sa première communion non à douze ans, mais avant ses neuf ans accomplis. Le 10 juin 1877, elle recevait le sacrement de confirmation; et, la même année, elle entrait au pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy. Elle y fut l'élève modèle. Ses études terminées, elle voulut obéir sans délai à la voix de Dieu qui l'appelait à la vie parfaite. Elle serait religieuse, « afin d'aimer le bon Dieu toujours davantage et de le faire beaucoup aimer ». Malgré son jeune âge, — elle n'avait que quinze ans et quatre mois, — ses parents ne mirent aucune opposition à son dessein. Eux-mêmes l'offrirent à Dieu en la conduisant à Annecy, chez les Sœurs de Saint-Joseph, le 5 octobre 1880.

Au noviciat, Mlle Mugnier se trouva dans son élément. La ferveur y régnait: l'air de vie surnaturelle qu'elle y respirait faisait ses délices; les règles de l'Institut répondaient pleinement aux aspirations de son âme : aimer le bon Dieu et le faire beaucoup aimer. Les Filles spirituelles du P. Médaille sont vouées aux œuvres de miséricorde et au service du prochain; mais elles doivent être avant tout, selon la volonté de leur pieux fondateur, des âmes intérieures, des âmes d'oraison, toutes dégagées d'elles-mêmes et totalement livrées à Dieu pour devenir, entre ses mains, des instruments sanctifiés et sanctifiants. Même il faut « *qu'elles soient tellement animées du plus grand, du plus pur amour de Dieu, que leur petite assemblée puisse porter le nom de la congrégation du plus grand amour de Dieu* ». Et, comme l'amour se prouve par les œuvres, elles devront « *s'établir dans une disposition constante de faire ce qu'elles connaîtront être le plus agréable à Dieu, comme le faisaient Jésus, Marie et Joseph tandis qu'ils étaient sur la terre* ».

Un tel programme n'était pas pour déplaire à l'âme généreuse de Mlle Mugnier. Elle ne goûta pas moins la lettre du P. Médaille à ses premières Filles sur l'esprit de l'Institut : *Dieu,* dit-il, *m'a fait voir, si je ne me trompe, un modèle accompli de notre « Petit Dessein » en la Sainte Eucharistie.* » La jeune postulante comprenait que, pour être une vraie Sœur de Saint-Joseph, elle devait modeler sa vie sur la vie eucharistique du Sauveur : vie cachée, toute d'humilité et d'anéantissement.

Pendant sa probation, rien ne la fit remarquer, sinon une rare fidélité aux moindres pratiques de la Règle.

Le 12 août 1883, elle était admise à la profession perpétuelle. Elle fut envoyée comme maîtresse au pensionnat d'Évian que dirigeait avec tant de succès Mère Antonie. Le 2 novembre 1891, à l'âge de 26 ans, elle devint maîtresse des novices; elle garda cet emploi jusqu'à sa mort (2 novembre 1910) avec une petite interruption de deux ans, pendant lesquels elle fut Assistante de la Congrégation et Supérieure de la Maison d'Annecy.

III. — Sa vie intérieure

L'amour de Dieu, qui avait déterminé la vocation religieuse de Mère Marie du Sacré-Cœur, anima aussi toute sa vie intérieure.

Faire plaisir au bon Dieu, être toujours « *de son avis* » par une entière conformité à sa volonté sainte, s'unir à Jésus jusqu'à l'intimité la plus étroite pour, avec lui et par lui, glorifier parfaitement le Père céleste, tels furent les mobiles de toute sa conduite.

Ce texte de saint Paul : « *Tous ceux que Dieu a connus d'avance, il les a prédestinés pour être conformes à son Fils* », lui avait été une révélation. L'idéal magnifique proposé par Dieu à tous ses enfants adoptifs l'avait ravie.

Vérifier en soi la parole de l'Apôtre : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* », quel programme! Le réaliser en elle-même fut la seule ambition de sa vie; aider les autres à le réaliser, le but unique de sa direction.

Faisant sienne la parole du Précurseur : « *Il faut qu'il croisse, et que je diminue* », elle s'adonnait elle-même et entraînait les âmes dont elle avait la conduite à vouloir, à faire, à aimer, à rechercher même ce qui ruine la nature, pour laisser toute la place à Jésus. « Pour le faire grandir, le nourrir d'actes d'obéissance, c'est la nourriture qu'il préfère » : « *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.* »

La fidélité au devoir présent, qui, minute par minute, substitue à la volonté humaine la volonté divine dont ce devoir est l'expression, parut à Mère Marie du Sacré-Cœur le moyen le plus simple d'opérer en elle, avec le secours de la grâce, la transformation de l'âme en Jésus. Elle énonça ainsi sa résolution : « Me suivre toujours pour faire avec un grand soin et par amour le devoir du moment. » Résolution simple en apparence, mais combien crucifiante pour la nature! Elle ne laisse rien à la volonté propre et oblige à une guerre sans merci contre soi-même. Mère Marie du Sacré-Cœur en avait pesé tous les termes; elle y fut héroïquement fidèle jusqu'à la mort. Ses notes de retraite nous disent comment elle la pratiquait :

« La pensée dominante de ma retraite a été la fidélité au moment présent. Avec la grâce de Dieu et le secours de ma bonne Mère du ciel, je veux concentrer tous mes efforts à faire chacune de mes actions, de quelque nature qu'elle soit, avec tout le soin dont je serai capable. A cet effet je mettrai à la disposition de Notre-Seigneur mon corps, mon esprit, mon cœur, renonçant à mes vues, à

mes intérêts, à ma personnalité, afin qu'à chaque minute, toutes les parties de moi-même accomplissent la sainte volonté de Dieu aussi parfaitement que la chose est possible à une pauvre créature. Je voudrais arriver à donner à Notre-Seigneur tout ce qu'il attend du moment présent et recevoir, dans ce même moment, tout ce que sa volonté me destine. Je ne veux m'appliquer qu'à cela ; le reste n'est pas mon affaire, mais celle de Notre-Seigneur. »

« Par la fidélité à la grâce, au Directoire, à la Règle et par l'esprit de dépendance, je veux me mettre tellement à la disposition de ce bon Maître qu'il se serve de mes puissances, de mes facultés comme il s'est servi de son Humanité Sainte et qu'il anéantisse en moi l'humain pour vivre à sa place et continuer sa vie toute dédiée à la gloire de son Père et au salut des âmes. Pour en arriver là, immoler en tout *le moi* et le laisser immoler par Notre-Seigneur. »
« O Jésus, vivez et agissez en moi pour la gloire de votre Père. »

L'immolation du *moi*, avec quelle générosité Mère Marie du Sacré-Cœur la pratiqua ! « Moi, ça ne compte pas ! » semble avoir été la devise de toute sa vie : « A l'égard de Dieu, de mes Supérieurs, de ma Règle, c'est dans une dépendance absolue que je dois faire consister mon humilité. Jamais une excuse, une plainte, un raisonnement, un mot ! A l'égard de mes Sœurs, me rappeler que mon temps, mes forces leur appartiennent. Je dois donc me mettre à leur disposition et ne laisser paraître ni fatigue, ni ennui. »

« Je veux m'appliquer à une vie toute de prière, de travail, de silence, d'assujettissement, d'oubli de moi, d'abnégation continuelle dans les petites choses. Je le ferai sans bruit, sans que personne s'en aperçoive, sous le regard de Dieu et seulement pour son amour, cachant les efforts que cette vie me demandera par une attitude toute

naturelle, m'efforçant de paraître toujours contente, afin de laisser comprendre le moins possible que je souffre soit au moral soit au physique. »

Elle continue, détaillant ses pénitences et ses mortifications cachées dont les hommes ne voyaient rien, sinon les merveilleux effets de sainteté qu'elles produisaient. Elle se donne la discipline, porte le cilice ; elle eût fait bien davantage si l'obéissance le lui eût permis. Mais avec quelle prédilection elle savoure les renoncements quotidiens :

« Notre-Seigneur veut, ce me semble, que je bâtisse l'édifice de ma perfection avec des grains de sable ; je ne crois pas qu'il me demande de grandes choses, je suis trop lâche et trop orgueilleuse ; par ce chemin, je me perdrais ; mais des grains de sable que personne ne remarque, que le monde foule aux pieds, ces grains de sable qui s'appellent les petites choses et que je trouve par centaines à chaque pas. »

« Mon Dieu, mettez beaucoup de grains de sable sur mon chemin, je vous promets de me baisser pour les relever aussi souvent que cela vous fera plaisir, mais je vous charge de l'édifice : faites-en votre affaire. »

Telles étaient les résolutions de Mère Marie du Sacré-Cœur ; telle était sa vie, transformée ainsi en une oraison incessante et en un perpétuel holocauste. Elle s'y appliquait avec une inlassable énergie, implorant sans cesse l'aide de Marie qu'elle priait avec un amour d'enfant. Elle n'avait qu'un seul but : l'amour de Dieu, et ce qui est tout un : l'amour des âmes et de la sainte Église.

IV. — Son amour des ames et de l'Église

Sa sainteté lui donnait une incroyable influence.

Déjà au pensionnat d'Évian, elle avait le don d'attirer ses élèves au devoir ; elle savait les former à une piété

solide, au travail surnaturel. A toutes, elle montrait un très grand idéal que beaucoup s'efforcèrent de réaliser. La conversion et la persévérance d'une jeune Anglaise protestante, Mlle M., en est une preuve manifeste.

Plus tard, dans cette Maison de la Galerie, là même où sainte Jeanne de Chantal et ses premières compagnes reçurent l'habit religieux des mains de saint François de Sales, elle se montre, au sens le plus haut, la vraie Maîtresse des Novices. Ses paroles brûlantes d'amour enflammaient les âmes, ses exemples entraînaient les volontés. A son école c'était à qui irait le plus loin dans l'humilité, le sacrifice, le don total. Son idéal devenait celui de ses chères novices. Toutes en ont conservé un souvenir qui ne s'effacera point.

Beaucoup de personnes du monde demandaient ses conseils; à toutes elle communiquait un peu de sa généreuse ambition de sainteté.

Elle attirait dans son sillage vocations religieuses et vocations sacerdotales. Quel bonheur pour elle de voir l'un de ses neveux appelé au sacerdoce ! Avec quelle sollicitude elle le suit ! Nous sommes en pleine crise du modernisme. De son regard pénétrant, elle perce l'erreur et veut à tout prix l'en préserver. Dans son zèle pour la pureté de sa foi, elle écrit au jeune séminariste alors à Paris pour ses études : « Je continue à prier saint François de Sales pour qu'il vous préserve de la mauvaise influence de toute doctrine *tant soit peu suspecte* et, à cette intention, j'ai pensé que nous nous appliquerons à réciter toujours avec foi et ferveur notre *Credo* soit à la prière du matin et du soir, au commencement et à la fin du chapelet, soit à la Messe. » Deux mois plus tard, elle lui renouvelle avec plus d'instance, dans les mêmes termes, la même recommandation.

Dans cette foi ferme, pure, vivace, animée par la cha-

rité, elle voit le triomphe de la sainte Église. L'Église, c'était avec un cœur d'enfant et une âme d'apôtre qu'elle se préoccupait de ses intérêts. Son zèle ardent pour le Règne du Sacré-Cœur lui avait inspiré dès 1888 de faire à ce Divin Cœur l'abandon de toutes les œuvres méritoires de sa vie et de celles qui seraient faites pour elle après sa mort.

Sans demander aux Sœurs du noviciat un dépouillement aussi complet que seule la grâce peut inspirer, la zélée directrice leur rappelait, en toutes occasions, le devoir de contribuer le plus possible à l'extension du règne de Dieu dans le monde : « Si nous, épouses de Notre-Seigneur, ne prenons pas à cœur ses intérêts, qui le fera ? » Et avec ardeur elle exhortait à prier, à se sacrifier pour la grande cause de Dieu.

Elle suivait avec des yeux d'envie ses Sœurs qui partaient pour les grandes missions des Indes. Orphelinats, Hôpitaux, Écoles, Œuvre des baptêmes *in articulo mortis* : c'était leur immense champ d'apostolat que, par ses pénitences et ses prières, elle féconda autant que d'autres par leur sueur. Elle voyait toutes ces âmes en péril, et, pour les sauver, chaque jour sa vie était offerte à Dieu.

V. — Ses épreuves

Pour se sanctifier et sauver les âmes, Mère Marie du Sacré-Cœur donnait sa bonne volonté jusqu'à l'héroïsme ; pour l'y aider, Dieu voulut la transformer par l'épreuve.

« Le travail est l'œuvre de l'homme pour Dieu ; la souffrance est l'œuvre de Dieu pour l'homme. » Dans sa bonté, il Lui plut de soumettre son humble servante à l'action purifiante des peines intérieures et des souffrances du corps. Pendant de longues années et jusqu'à sa mort, elle subit cette emprise divine. Avec une délicatesse infi-

nie, Il l'avait disposée progressivement à soutenir ses bienfaisantes rigueurs. Elle avait reçu de vives lumières sur le rôle providentiel de la souffrance et, malgré le frémissement de la nature, un vif attrait pour elle.

Dès 1896, autorisée par ses Supérieurs, elle s'était offerte à Notre-Seigneur en qualité de « victime ». Dans sa retraite de 1900, elle renouvelle son oblation et la termine par ces mots : « Mon Dieu, ruinez ma nature par tous les moyens que vous voudrez, j'y consens, je vous le demande. »

Sa prière allait être exaucée.

Tout à coup, cette âme éprise de la volonté divine n'éprouve que répugnances, révoltes même en face de ses devoirs. Tout lui coûte; tout lui est à charge. Elle avait mis son bonheur à former aux vertus religieuses ses chères enfants du noviciat; maintenant ses rapports avec elles ne lui procurent que fatigue et irritation. L'oraison avait fait ses délices; elle lui devient un tourment, tantôt par les sécheresses, l'ennui, les dégoûts dont elle est assaillie, tantôt par une sorte de paralysie qui la frappe comme d'inertie et de stupidité. La sainte communion avait été la joie de sa vie; elle ne la reçoit plus qu'en tremblant et par obéissance. De violentes tentations contre la foi et l'espérance, des tentations de blasphème lui causent les plus vives angoisses : elle est dans une appréhension perpétuelle d'offenser Dieu; elle se croit un objet d'horreur à ses yeux et se voit déjà comme une réprouvée.

Une autre crainte, celle de se tromper et de tromper en essayant de faire connaître ses dispositions intérieures, la met au supplice. Seule l'obéissance lui fait ajouter foi à la parole de son directeur : « Vos souffrances portent toutes l'empreinte de la main divine. »

L'épreuve durait à l'état aigu depuis plus d'une année, sans que Mère Marie du Sacré-Cœur se fût relâchée en rien dans la pratique de ses devoirs; même, sur sa

demande et avec la permission de son directeur, elle y avait ajouté des pénitences corporelles.

Pendant sa retraite de 1905, adressant à Dieu cette ardente supplication : « Que faut-il donc que je fasse pour que vous veniez à moi? », elle entendit une voix lui répondre très distinctement : « Laisse-moi faire, c'est moi qui te sauverai! » Cette parole, accompagnée de vives lumières et de douces consolations, fut pour elle un puissant réconfort. Dieu lui avait promis de s'occuper d'une façon spéciale de sa sanctification; elle allait expérimenter qu' « Il est maître dans l'art de forger les âmes ». Aux peines intérieures qui durèrent encore cinq ans dans toute leur acuité, vinrent s'ajouter les douleurs d'une maladie qui déconcerta les praticiens les plus habiles.

Le lendemain de la clôture de sa retraite, pendant qu'elle faisait le Chemin de la Croix, Mère Marie du Sacré-Cœur éprouva subitement une vive douleur au genou droit. C'était la mainmise de Dieu sur son corps, le commencement de dix années de souffrances qui devaient consumer la victime. A partir de ce jour — sauf pendant de rares et courtes accalmies — malgré d'instantes prières, malgré les soins éclairés et énergiques des médecins, le mal fit des progrès incessants et la vie de la bonne Mère devint un long martyre : interventions chirurgicales des plus douloureuses, immobilité absolue, fièvre intense et tenace, soif ardente,insomnies prolongées étaient son lot.

Successivement, tous les organes furent envahis par la maladie, au point que le médecin de la communauté appelait ce pauvre corps « une encyclopédie de maux ».

Au milieu de tant de douleurs, l'héroïque malade gardait son imperturbable sérénité. Elle avait supporté, sans vouloir être endormie ni proférer un mot de plainte, des pointes de fer rougies au feu labourant sa chair tuméfiée; elle eut la force surhumaine de conserver jusqu'au bout son abandon, son calme et son sourire.

Nul ne venait la voir sans emporter les encouragements de la plus affectueuse charité, et son héroïque patience ne se démentit jamais.

Fidèle jusqu'à la mort aux règles de la dépendance religieuse et voulant, comme elle se l'était proposé, « que la mort la trouvât occupée au travail de l'obéissance », elle avait fait effort pour se tracer un petit horaire et l'avait soumis à l'approbation de sa Supérieure. Chaque respiration, chaque battement du cœur, chaque souffrance, y était indiqué comme un acte d'adoration ou un acte d'amour de Dieu.

Malgré la soif qui la torturait, elle n'avait jamais voulu rompre, la nuit, le jeûne eucharistique, afin de recevoir la communion quotidienne. Vers la fin, une esquinancie étant survenue, elle fut privée de ce bonheur.

Pendant trois jours, le Sauveur, associant son épouse aux dérélictions du Calvaire, lui retira tout secours sensible. Néanmoins, pour la fortifier dans les dernières luttes, Il daigna lui donner comme une participation anticipée au bonheur des Saints. Au jour de leur fête, il vint à elle et rendit à son âme la paix et la joie.

Le lendemain, Il l'appelait aux noces éternelles. C'était le 2 novembre 1910.

« La Mère Marie du Sacré-Cœur a passé sur la terre comme passent les Saints : en faisant le bien. Ceux qui liront sa vie verront une fois de plus combien il est beau de servir Dieu et combien il est bon de l'aimer. Puisse-t-elle du haut du ciel leur obtenir à tous la grâce de l'imiter en marchant, eux aussi, avec courage, avec générosité et surtout avec amour, selon leurs vocations diverses, à la suite du Maître qui nous a tant aimés et qui désire si ardemment récompenser notre fidélité et la bénir! » (Avant-propos.)

Francis Mugnier.
Grand Séminaire d'Annecy.

Vers la perfection de l'Amour de Dieu

Les trois voies

Troisième voie de perfection

Le renoncement a la volonté propre

Tout n'est pas fini quand, dans notre désir d'atteindre la perfection de la charité, nous renonçons aux biens extérieurs. Il reste encore à nous détacher pour ainsi dire de nous-mêmes.

Denys nous enseigne, dans son *Traité des Noms Divins* (ch. IV), qu'un effet de l'amour de Dieu, c'est de nous transporter en extase, ou, si l'on veut, de nous projeter hors de nous-mêmes, en nous rendant à la fois étrangers à nous-mêmes et tout entiers à celui que nous aimons. Un bel exemple de cette tranformation, c'est saint Paul quand il dit à son propre sujet (Gal., II, 20) : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* » Autant dire qu'il ne considérait plus sa vie comme sienne, mais comme la chose du Christ. Ce qui lui appartenait, il le méprisait; au Christ, il se consacrait sans partage. Au surplus, l'Apôtre a constaté que ce qui se passait en lui se réalisait aussi dans certaines âmes : « *Vous êtes morts,* dit-il aux Colossiens (III, 3), *et votre vie se trouve cachée en Dieu avec le Christ.* » Quant aux autres, il les engage à

ambitionner cet état. « *Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais bien pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux* » (II Cor., v, 15). On trouve aussi cette pensée dans saint Luc : « *Si quelqu'un vient à moi et ne hait son père, sa mère, son épouse, ses fils, ses frères et ses sœurs...* », il renchérit et porte à son comble son énumération : « *... et même encore sa vie, il ne peut être mon disciple* » (Luc, xiv, 26). De son côté, le Seigneur ne nous a pas appris autre chose (Matth., xvi, 24) : « *Si quelqu'un veut venir derrière moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* »

Touchant la pratique du renoncement salutaire et de cette haine surnaturelle de soi-même, il faut savoir que, pour les uns, elle est nécessaire au salut et se rencontre chez tous ceux qui sont sauvés; pour d'autres, elle apporte à leur perfection son achèvement. Reconnaissons en effet, sur l'autorité de Denys, que la caractéristique du véritable amour de Dieu, c'est de ne pas replier l'être aimant sur lui-même, mais de le transporter en l'être aimé. Le degré de notre amour de Dieu servira donc nécessairement à marquer à laquelle de ces deux classifications appartiennent la haine et le détachement que nous portons à nous-mêmes.

Est obligatoire et de nécessité de salut l'amour de Dieu qui nous fait orienter vers Lui toutes nos démarches, et rejeter tout ce qui, à notre connaissance, est contraire à cet amour divin. Sous ce rapport, la haine et le renoncement de soi-même sont de nécessité de salut. « Le signe du complet détachement de soi-même, dit saint Grégoire dans une de ses homélies, c'est d'éviter ce que nous étions en dépouillant le vieil homme, et de tendre à l'idéal qui nous a été fixé en revêtant le nouveau. » Dans une autre homélie, il dit encore : « Nous n'aimons notre âme de la

bonne façon que lorsque nous nous opposons à ses désirs charnels, réprimons ses appétits nuisibles, et luttons contre ses plaisirs. »

D'un autre côté, il faut rattacher à la perfection l'abandon qui est fait, par amour pour Dieu et dans le dessein de lui appartenir plus entièrement, des choses permises. A en juger par ce degré de charité, il est une haine et un détachement de soi qui tiennent de la perfection. Il n'est que de considérer la manière dont s'exprime le Seigneur, pour se rendre compte qu'il les propose bien à nos efforts comme des moyens de perfection. De même en effet qu'il a dit (Matth., XIX, 21) : « *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres* » — en ceci, on le voit, rien d'obligatoire, tout est laissé au libre choix — de même, il a prononcé cette autre parole : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* » Ceci suggère à saint Jean Chrysostome la réflexion suivante : « Ce mot du Seigneur ne nous impose pas un devoir. Sans quoi il aurait dit : Que vous le vouliez ou non, voilà ce que j'attends de vous. »

Semblablement, après avoir dit : « *Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père*, etc... », il ajouta ces mots (Luc., XIV, 28) : « *En est-il un parmi vous qui, voulant bâtir une tour, ne s'asseye d'abord pour calculer la dépense (et savoir) s'il aura de quoi acheter?* » Commentant ce passage dans une de ses homélies, saint Grégoire explique : « Puisqu'il nous livre des préceptes sublimes, Notre-Seigneur a recours comme forcément à la comparaison d'un édifice élevé. » Et un peu plus loin : « Il n'a pu couvrir les dépenses, ce riche qui, à la nouvelle qu'après avoir pratiqué les commandements il lui fallait tout abandonner, se retira tout triste. »

Concluons donc que ces recommandations du Seigneur se rapportent bien d'une certaine façon au conseil de la perfection.

Ce conseil, ceux qui l'ont accompli à souhait, ce furent les martyrs. Dans son sermon sur les martyrs, saint Augustin fait remarquer à leur sujet que l'on se dévoue vraiment au service de quelqu'un, dans la mesure où l'on paie de sa personne. Or, les martyrs du Christ sont des gens qui, d'une certaine façon, ont pris en haine cette vie présente et ont renoncé à eux-mêmes par amour pour le Christ. Voici l'explication de saint Chrysostome, dans son Commentaire sur saint Matthieu : « Qu'appelle-t-on abandonner autrui, qu'il s'agisse d'un frère, d'un serviteur ou de qui que ce soit, sinon le renier, fût-il flagellé sous nos yeux, — et ne pas le secourir dans ses épreuves? Telle est la conduite que le Christ nous demande de tenir à l'égard de notre propre corps : ne rien lui accorder, à tel point que si l'on nous frappe et si l'on nous fait quelque mal de ce genre, nous n'écoutions pas ses plaintes. » Et ce renoncement doit être poussé si avant qu'on en arrive à ne plus redouter quoi que ce soit, depuis les moindres paroles et insultes, jusqu'à la mort la plus honteuse, c'est-à-dire celle de la croix. Telle est la portée de ce conseil : « *Qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* »

Or, pourquoi disons-nous que c'est là le sommet de la perfection? N'est-ce pas parce que les martyrs méprisent, par amour pour Dieu, leur propre vie, au développement de laquelle nous consacrons nos biens temporels, et dont la conservation, même quand le reste est perdu, nous tient à cœur par-dessus tout? Nous consentons en effet plus volontiers à perdre nos valeurs et nos amis, voire même à plier sous le poids des infirmités corporelles et à être réduits en servitude, plutôt qu'à perdre la vie. De là

ient cet avantage que tous, heureux ou malheureux, dans eur vouloir vivre, se trouvent soumis à la même loi. La éflexion de Satan au Seigneur n'a pas d'autre sens (Job, II, 4) : « *Peau pour peau. L'homme donne ce qu'il possède our conserver sa vie.* »

N'oublions pas non plus ce principe que, plus l'instinct naturel nous porte à aimer une chose, plus il est parfait l'y renoncer par amour pour le Christ. Or, nous n'aimons ien tant que l'indépendance de notre volonté propre. 'ar elle en effet nous dominons les autres; par elle, nous nous servons et jouissons de ce qui nous entoure; par elle nous sommes maîtres de nos actes. C'est pourquoi, de même que nous faisons preuve d'abnégation en nous détachant des richesses ou de nos proches, ainsi nous nous montrons détachés de nous-mêmes en renonçant aux ugements de notre volonté propre, par lequel chacun est son propre maître. Est-il une chose dont notre nature nous inspire plus d'horreur que d'aliéner notre volonté? Le sacrifice le plus coûteux que nous puissions accomplir au service des autres, si l'on excepte la mort volontaire pour secourir leur cause, c'est donc bien de soumettre notre volonté à la leur. Témoin cette parole du jeune Tobie à l'ange : « *Quand je me donnerais à toi comme esclave, je ne reconnaîtrais pas encore assez tous tes soins* » (IX, 2).

Or, ce libre exercice de notre volonté propre, il en est qui y renoncent sur certains points, par amour pour Dieu, en émettant le vœu particulier de faire ou de ne pas faire ceci ou cela. Du fait de ce vœu, une certaine obligation s'impose à eux de ne plus se permettre ce qui auparavant leur était légitime. Ils sont tenus d'accomplir pour ainsi dire nécessairement ce à quoi ils se sont engagés. Ceci est affirmé dans les psaumes (IV, 13) : « *Je viens m'acquitter envers toi de mes vœux que mes lèvres ont proférés* »; et dans l'Ecclésiaste (V, 3) : « *Lorsque tu fais un*

vœu à Dieu, ne tarde pas à l'accomplir, il n'est rien qui lui déplaît comme une promesse inconsidérée ou non tenue. »

D'autres, au surplus, renoncent complètement au libre exercice de leur volonté propre. Par amour pour Dieu, ils se soumettent à des supérieurs par le vœu d'obéissance. Et de cette obéissance nous ne pouvons présenter d'exemple plus illustre que le Christ lui-même. « *Par la désobéissance d'un seul homme*, dit saint Paul, *tous ont été constitués pécheurs. Pareillement, par l'obéissance d'un seul, tous ont été constitués justes* » (Rom., v, 19). L'Apôtre rend encore témoignage de cette obéissance dans son Épître aux Philippiens : « *Il s'humilia lui-même et se rendit obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix* » (II, 8). Par ailleurs, des textes sont là qui prouvent que cette obéissance fut à base de renoncement à la volonté propre. Voici saint Matthieu (XXVI, 39) : « *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi. Cependant non pas comme je veux, mais comme vous voulez.* » Et dans saint Jean (VI, 38) : « *Je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.* »

Le Christ nous a donc donné l'exemple. S'il renonçait librement à sa volonté humaine en l'assujettissant à sa volonté divine, c'est afin qu'à notre tour, nous soumettions complètement notre volonté à Dieu, ainsi qu'aux hommes, qui sont à notre tête, comme ministres de Dieu. D'où la recommandation par laquelle saint Paul termine son Épître aux Hébreux (XIII, 17) : « *Obéissez à vos chefs et soyez-leur soumis.* »

SAINT THOMAS D'AQUIN.

(*Traduction du* R. P. HYAC. MARÉCHAL, O. P.)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'enseignement de l'Écriture sainte dans les Grands Séminaires

(Quelques suggestions)

On sait l'importance des lectures dans le développement de notre vie intérieure. Nous parlons d'ordinaire de lecture d'Écriture sainte et de lecture spirituelle; et je ne sais si l'on n'a pas quelque tendance à donner à celle-ci trop de place, au détriment de celle-là. Les anciens parlaient tout simplement, et de façon plus juste, de *lectio divina* (lecture ou étude des choses divines) (1); et cette *lectio divina* comprenait d'abord les Écritures, qui furent au début l'unique lecture des chrétiens et qui demeurèrent longtemps, en dehors des sacrements évidemment, le principal aliment de leur vie spirituelle. « C'est presque un lieu commun des anciens hagiographes, écrivait-on récemment, que de relever l'amour de leurs héros pour les Livres saints (2). »

Si le même enthousiasme n'est pas actuellement aussi fréquent que l'on voudrait, et que le désirerait l'Église, n'est-ce pas que plusieurs n'ont pas trouvé, pour les orienter à travers l'Écriture, les guides qu'il fallait? N'est-ce pas que ces guides

(1) D. Gorce, *La « lectio divina », des origines du cénobitisme à saint Benoît et Cassiodore. I. Saint Jérôme et la lecture sacrée dans le milieu ascétique romain*, Paris, Picard, 1925, pp. II ss.

(2) D. Berlière, *L'ascèse bénédictine des origines à la fin du XII^e siècle*, Abbaye de Maredsous, et Paris, Desclée, p. 179.

eux-mêmes, par suite des circonstances, étaient trop improvisés pour marcher d'une manière sûre?

Peut-être sera-t-il permis à un homme du métier de soumettre ici très simplement quelques suggestions fournies par une expérience qui n'est déjà plus jeune. Les professeurs pourront être heureux de trouver ici quelques principes qu'on ne trouve ailleurs qu'à l'état dispersé. Et sans doute est-il bon que les étudiants sachent comment orienter leur curiosité et leurs recherches (1).

De l'orientation générale du cours

L'Écriture sainte n'est pas un trésor qu'il faut défendre et tenir enfermé à triple tour; elle est une source d'eau vive, qu'il faut garder sans doute, mais à laquelle il faut surtout se désaltérer. Les Écritures nous furent données pour alimenter notre vie spirituelle; le prêtre doit s'en nourrir chaque jour, ne serait-ce qu'en lisant les chapitres cités au Bréviaire et au Missel (2); les pasteurs doivent en exposer les enseignements aux fidèles qui, s'intéressant de plus en plus au Missel, désirent de plus en plus comprendre les textes que leur offre la liturgie.

Le professeur de séminaire ne doit pas oublier cette fin essentielle des Écritures : il doit, sous peine d'être infidèle aux saints Livres, montrer surtout à ses élèves comment les Écritures alimentent notre vie spirituelle, comment elles nous révèlent Dieu, le Christ et l'Église, et en même temps la vie pour Dieu dans le Christ et dans l'Église (3).

(1) Il faut évidemment favoriser l'initiative des élèves, se réjouir de les voir poser des questions et s'intéresser à leurs curiosités ou à leurs difficultés. Mais il ne faut pas se laisser « manœuvrer » par eux, et il faut leur apprendre à mettre en ordre leurs questions : il en est de principales et de secondaires, de solubles et d'insolubles. La curiosité parfois se porte sur des détails moins importants ou sur des problèmes trop difficiles : il faut toujours, en ces cas, ramener à l'essentiel, et écarter les débats qui ne peuvent aboutir.

(2) Cela évidemment ne suffit pas : je ne comprendrais pas qu'on fût très scrupuleux en ce qui concerne la lecture spirituelle, et qu'on le fût moins pour la lecture d'Écriture sainte. La *Lectio divina* comprenait *d'abord* la lecture des saintes Écritures.

(3) Sur cette révélation voir *La Vie Spirituelle,* XVII (février 1928),

Peut-être a-t-on trop souvent oublié cela en pratique, ces quelque trente dernières années. On a voulu apprendre aux clercs à défendre la Bible ; on s'est moins préoccupé de leur apprendre à la lire et à en vivre. Ceci pourtant était beaucoup plus important que cela !

Les élèves, en trop grand nombre, ont combattu, ou regardé combattre longuement des adversaires, anciens ou modernes, que dans la suite, pour la plupart, ils ne devaient jamais rencontrer. Ils ont disserté, ou entendu de façon souvent distraite disserter longuement, sur des questions de critique concernant des livres que peut-être ils n'avaient point lus ou ne savaient comment lire. Ils sont sortis de là, convaincus, je le veux bien, de l'authenticité ou de l'historicité des Livres saints, mais las de la classe d'Écriture sainte et profondément vexés de ce que le « paradis des Écritures » ne leur ait été montré que comme un désert aride et sans eaux (1). Puis, au soir de leur ordination, devant les textes bibliques qu'ils ont dû lire au Bréviaire et au Missel, ils se sont trouvés neufs et embarrassés, un peu tentés de se dire qu'il y avait de la « littérature » dans ce qu'on disait des joies du Bréviaire et du Missel. Pour eux, la Bible était demeurée le livre que l'on vénère, mais que l'on n'ouvre qu'avec malaise.

Et pendant ce temps, le diable, — un âne, dit le proverbe, mais singulièrement malin malgré tout —, tirait, j'imagine, de cette histoire, la morale suivante : « J'ai suscité des objec-

pp. 525 ss. — On se souvient d'ailleurs du texte de l'Évangile de S. Jean (XVII, 3) : « *Haec est... vita aeterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum.* »

(1) On me permettra de citer ici ce que m'écrivait récemment, un jeune professeur de théologie : « ... Pendant le cours de mes études, j'ai été « dégoûté » par la manière dont je voyais qu'on enseignait la sainte Écriture. Et je me disais, je ne pouvais pas ne pas me dire, que c'est pour autre chose que Dieu nous avait donné sa Parole. Que des spécialistes s'occupent de fixer des détails géographiques ou autres, — ou travaillent par des discussions minutieuses à établir contre les rationalistes l'authenticité du texte, soit. Mais qu'on ne vienne pas nourrir l'âme des futurs prêtres du Seigneur avec cette écorce, en leur laissant ignorer l'amande, en ne leur donnant pas la moelle grasse et nourrissante de nos saints Livres : « *ut per consolationem Scripturarum spem habeamus.* »

tions contre la Bible : on y a fort bien répondu, mais si longuement qu'on a oublié de lire le Livre...! »

Il est urgent de changer cette manière de faire, de tenir compte davantage et de la hiérarchie des valeurs et des milieux divers, dans la distribution de matières dont aucune n'est négligeable sans doute, mais qui sont, malgré tout, d'inégal intérêt ou d'inégale importance.

Il faut, c'est sûr, faire, comme on dit, de l'apologétique : résoudre les difficultés et répondre aux objections. Mais est-il nécessaire de passer en une revue de détail ces interminables chicanes qui se répètent peut-être depuis Celse? de consacrer un long temps à discuter les opinions de gens qui demain peut-être ne compteront plus ou que plusieurs ne rencontreront jamais? — On s'appliquerait plus utilement à donner brièvement et clairement les principes de solution des difficultés qui valent la peine (1). On avertirait les élèves d'avoir plus tard à se tenir au courant du terrain changeant où se meut l'apologétique. On leur rappellerait que, si dans aucun cas le cours de séminaire n'est un *terminus ad quem* mais un *terminus a quo*, dans cette partie surtout, le professeur ne peut prévoir et résoudre dans le détail les difficultés hypothétiques de l'avenir. C'est quelquefois et avec des armes diverses que le prêtre devra défendre la Bible; c'est tous les jours au contraire, et d'une manière constante, qu'il devra vivre des pages de l'Ancien et du Nouveau Testament!

Il est nécessaire encore d'établir l'historicité ou l'authenticité des Livres saints, et de discuter certains des problèmes critiques qu'ils soulèvent. Mais ne peut-on le faire d'une manière claire sans être interminable ou long? Est-il sûr que de longues heures ou de longs jours de méditation ne permettraient pas au professeur de condenser en quelques pages ce que les gens pressés ne sauraient dire qu'en un volume?

Il est indispensable aussi de donner aux élèves un enseignement solide. Mais « solidité » est-il synonyme d' « érudition » apparente ou écrasante? et l'édition abrégée du « Saint Marc » du R. P. Lagrange, par exemple, est-elle moins solide que le commentaire savant?

(1) Le souci perpétuel de l'apologétique, du reste, est-il toujours favorable à la recherche sereine et fructueuse de la vérité?

Le professeur de séminaire, d'une manière générale (1), devra donc sur ces questions être assez court — ce qui ne veut pas dire superficiel —, et il devra s'attarder davantage à l'explication des textes, à l'exposition des enseignements, au commentaire théologique et spirituel des PAROLES DE SALUT ET DE VIE, *verbum salutis*, que sont essentiellement les saintes Écritures. Son devoir est en effet de former, non pas des érudits ou des savants, mais des prêtres qu'il doit préparer à leur vie de prêtre : hommes de vie intérieure, hommes de prière, ministres de la parole divine.

Les Introductions

La question des Introductions dans un cours de Séminaire pose plus d'un problème. Je parle à dessein d'Introductions, entendant par là et l'Introduction générale (Canon, Textes, Versions, Inspiration, Herméneutique) et les Introductions spéciales (objet, but, analyse, authenticité, historicité, date des différents livres).

I. — Ces questions sont traitées souvent en des manuels assez considérables, non seulement soucieux d'être solides et au point — ce qui est parfait —, mais encore préoccupés d'être aussi complets que possible — ce qui peut avoir des inconvénients.

Pour importantes, en effet, que puissent être en elles-mêmes les Introductions, elles ne sont pourtant que des *introductions* à ce qui fait le principal des études d'Écriture sainte : la lecture, l'explication, la méditation des textes

(1) Cette restriction veut réserver les deux points suivants : 1° Il serait utile de discuter, une fois le temps, avec quelque détail, telle ou telle question spéciale afin de donner un exemple aux élèves. — 2° Avec les élèves les mieux doués qui liraient volontiers le Nouveau Testament grec ou s'intéresseraient à l'hébreu, le professeur entrera davantage dans le détail des problèmes critiques ou des questions techniques. Ce fut, on le sait, le désir de Léon XIII (Encyclique *Pro videntissimus* [18 nov. 1893]) et de Pie X (Lettres apostoliques *Quoniam in re biblica* [27 mars 1906]) que les meilleurs élèves soient initiés au grec biblique et à l'hébreu. Voir les textes dans l'*Enchiridion biblicum* nn. 103 et 1657.

sacrés. Elles doivent tenir, si l'on veut, la place d'un vestibule dans une maison bien ordonnée. On taillera d'abord une place, la belle place, à l'exégèse proprement dite; puis l'on fixera celle plus réduite des Introductions... à moins que l'on ne tienne à faire une organisation qui soit un monstre! Et tant pis si les manuels en circulation sont quelquefois trop longs! On élaguera les questions trop spéciales, on simplifiera les études trop compliquées; mais on se gardera de prolonger le séjour des élèves dans le vestibule!

Pour dire franchement ma pensée, les introductions savantes, qui visent à être complètes, sont des livres qu'on est heureux d'avoir sous la main pour les consulter à l'occasion; mais le débutant, la plupart du temps, s'égare le long de ces pages érudites. Il lui faut un guide précis qui, laissant de côté les chemins détournés ou les discussions trop longues, suive bien la ligne des hauteurs et qui de là l'oriente à travers le monde biblique. Il lui faut un livre court, mais suggestif, que le professeur lui expliquera et qu'il prendra le temps de méditer, un livre qui lui laisse le loisir de faire dès le début connaissance avec les principaux textes.

Un tel précis peut-être n'existe pas?... Il n'est pas, en tout cas, impossible de l'écrire!

II. — Il faut donc simplifier et clarifier les Introductions. Il est nécessaire de les rendre plus vivantes aussi et plus attrayantes.

Ces questions, en effet, sont souvent présentées d'une façon très sèche, très abstraite et peu encourageante pour des jeunes gens qui sortent des parterres fleuris de la littérature, et qu'on veut introduire dans le jardin biblique par un long tunnel froid (Canon, Textes, Versions, etc.) dont ils ne voient pas le bout. Comment, dans ces conditions, ne regarderaient-ils pas en arrière plutôt qu'en avant, ainsi que le faisaient les Hébreux au désert? Et comment guérir dans la suite cette première et longue impression d'ennui?

Logiquement, j'en conviens, ce qu'on appelle « Introduction générale » prend place au début des programmes d'études scripturaires. Mais la pédagogie, on le sait, a sa logique spéciale et ses exigences particulières : elle demande qu'avec les débutants on aille du plus concret au moins concret, du plus vivant au plus abstrait.

Si l'on ne veut que, chez nos élèves de séminaire, la comparaison entre littérature profane et littérature biblique ne se fasse au détriment des livres saints, il faut leur montrer ceux-ci dès l'abord avec leur harmonie, leur splendeur, leur valeur de vie. On les mettra dès le début en contact avec les textes; non pas, c'est trop clair, en leur donnant la Bible sans autre avis; mais en les guidant pas à pas le long de l'histoire, en leur lisant ou faisant lire les pages les plus importantes, en soulignant la grandeur et la piété des saints de l'Ancien Testament, en notant les textes utilisés au Missel (1)...

Les élèves verront ainsi que la Bible est un livre vivant, bienfaisant, d'intérêt toujours actuel, rayonnant de clartés devant lesquelles pâlissent les fleurs des littératures profanes..

Ils s'intéresseront dès lors à ce qui concerne son histoire. Ils attendront les questions d'Introduction générale, d'autant plus qu'on a dû leur parler, de-ci de-là, de manuscrits, de textes, de versions diverses, etc., et qu'on a ainsi orienté leur curiosité en ce sens.

Les introductions spéciales, comme on dit, passeront donc avantageusement avant l'introduction générale; et le professeur, je l'ai déjà insinué, s'appliquera à présenter les livres dans le cadre de l'histoire. Il déroulera la suite et montrera le sens de l'histoire d'Israël et du premier siècle chrétien; et les différents écrits bibliques, dans la mesure du possible, viendront au temps où ils ont été composés, ou à l'époque à laquelle ils se rapportent. On se gardera de séparer ce que la réalité a uni (2).

Plus vivante et plus attrayante et en même temps plus conforme à la réalité, cette manière de comprendre l'introduction aux livres des deux Testaments se recommande au

(1) Ces références au Missel, qui intéressent toujours, sont rendues plus faciles par les indications marginales de la Bible latine de Mgr Gramatica, *Bibliorum sacrorum, juxta Vulgatam clementinam, nova editio* (Milan, Hoepli).

(2) Je ne comprendrais guère, par exemple, que l'on plaçât en deux années différentes les livres historiques et les livres prophétiques. Mais pourquoi donc m'écrivait-on, il n'y a pas très longtemps... « on est si peu habitué chez nous à étudier la sainte Écriture autrement que par séries : livres historiques, prophétiques, didactiques...! »

point de vue pédagogique et au point de vue objectif. Je ne nie pas que la réalisation de ce plan présente des difficultés; mais j'ai de bonnes raisons de croire que celles-ci ne sont pas insurmontables (1).

III. — Les livres bibliques apparaîtront ainsi dans le plein relief de leur vie et de leur variété. Mais, ces livres divers forment une BIBLE UNE ET HARMONIEUSE : les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament sont, on le sait, une révélation progressive de Dieu, du Christ et de l'Église, de la vie pour Dieu dans le Christ et dans l'Église.

Cela encore, il faut le dire et le montrer, si l'on veut présenter la Bible dans sa réalité (qui croirait connaître une cathédrale en se contentant d'en examiner les pierres une à une?), si l'on veut encore faire aimer ces livres anciens que l'on verra ainsi s'accorder pour nous faire connaître les réalités qui nous tiennent le plus à cœur parce qu'elles sont notre vie. Il y a sur ce point, — je m'en suis déjà expliqué dans cette revue (2) —, un travail urgent à faire, auquel

(1) J'ai été heureux de voir, les temps derniers, deux savants approuver en principe l'Introduction ainsi comprise. Le P. FERNANDEZ écrivait en 1926 dans les *Institutiones biblicae* de l'Institut biblique (p. 432 [2e édit., p. 423], n. 2) : « Introductio... tradi potest... *simul cum historia*, atque ita quidem ut variae ex ordine describantur aetates, et in singulis introductio explanetur eorum librorum, qui vel in illis exorti sunt, vel ad illas referuntur. Haec... ratio duplex habet commodum : maior datur varietas, et ipse liber melius ex historia illustratur ». — M. PODECHARD de Lyon d'autre part, rendant compte de l'*Einführung in d. A. T.* de J. Meinhold, écrivait en 1927 dans la « Revue des sciences religieuses de Strasbourg » (octobre 1927, p. 657) : « Ainsi conçue [encadrée dans le récit de l'histoire], l'introduction à l'Ancien Testament est plus vivante et plus attrayante, plus proche de la réalité... » — Peut-être est-il trop tôt de parler des témoignages privés que je possède par-devers moi.

(2) Voir *La Vie Spirituelle*, XVII (février 1928), pp. 525 ss. J'exprimais, en conclusion de cet article (p. 546, n. 1), le désir de voir écrit un livre concis mais suggestif, solide bien qu'allégé des discussions critiques, s'efforçant de situer les divers livres de notre Bible dans le vaste ensemble de la Révélation Biblique, dégageant le sens essentiel de ces livres et en indiquant la substance vitale, suscitant ainsi le désir de les lire... Ce livre n'est pas tout à fait un rêve, bien qu'il soit

pourrait bien être lié assez étroitement l'avenir, non pas des études scripturaires chez l'élite, mais de la lecture de l'Écriture sainte chez le grand nombre des prêtres.

L'Introduction ainsi comprise introduira réellement à la Bible. Elle orientera l'étudiant à travers le monde et les livres bibliques; elle déterminera les perspectives où il faut regarder; elle suscitera le désir de lire les textes, avec lesquels elle aura déjà donné un premier contact (1).

L'explication des textes

L'Introduction aux saintes Écritures demeurant ainsi ce qu'elle doit être, — non pas une série inorganique d'introductions aux différents livres, mais une introduction à la Bible telle qu'elle est —, devra précéder l'explication proprement dite des textes; et celle-ci aura la meilleure part dans un cours de séminaire. Faire de l'Écriture sainte, au reste, n'est-ce pas, à proprement parler, lire ou apprendre à lire la Bible? Et le livre fondamental ici sera, non pas un manuel quelconque, mais l'Écriture elle-même (2) : tel ou tel livre

encore loin de l'idéal entrevu : il est imprimé *pro manuscripto*, à l'usage des séminaristes de Rennes, depuis l'automne 1925; il sera, je l'espère, publié chez l'éditeur Blot, à Paris, vers l'été ou l'automne 1929.

(1) Il y a longtemps que M. Vigouroux, dans ses conseils pour l'étude de l'Écriture sainte, demandait, pour commencer, ce premier contact avec la Bible. « Il faut d'abord, écrivait-il, la lire attentivement *en entier*, et commencer par en prendre une idée générale, sans s'arrêter aux difficultés que l'on peut rencontrer sur ses pas, s'appliquant seulement à graver dans sa mémoire la suite de l'histoire sainte, et se familiarisant ainsi insensiblement avec la manière de parler des écrivains sacrés. » C'est parfait : on n'eût jamais dû oublier cette page. Mais l'étudiant est-il capable de faire tout seul ce travail très gros? Il faut l'aider. — C'est après cela que le Maître de Saint-Sulpice plaçait, comme je le fais moi-même, l'étude des questions d'Introduction générale. (Voir *Manuel biblique*, pp. 1 ss. [Je cite l'édition que j'ai sous les yeux : la 9e de 1895].)

(2) Je n'ose insister sur ce point. Mais pourquoi m'a-t-on rapporté la réflexion suivante faite à propos d'un précis d'Introduction en fait très concis : Comment, avec un volume aussi mince, occuper les élèves pendant leurs années de séminaire?... C'est que précisément l'Introduction n'est qu'une introduction!

sacré expliqué tout au long, ou du moins, s'il est trop étendu, dans ses parties principales.

Il faut donc expliquer les textes; et ces textes devront être choisis et commentés d'après un programme et selon une méthode très larges.

La tentation sans doute serait grande de s'attarder à tel ou tel livre que l'on connaît davantage, que l'on aime mieux ou sur lequel vient de paraître un ouvrage de valeur. Mais, à ce compte, on risque de laisser les clercs quitter le séminaire sans aucune expérience de tels autres écrits bibliques de première importance.

Je sais bien qu'il est impossible, dans un cours de séminaire, de commenter tous les livres de la Bible. Mais on devra pour l'Ancien Testament expliquer les uns ou les autres des Prophètes, une bonne partie des Psaumes, les uns ou les autres des livres sapientiaux. Et pour le Nouveau Testament, on ne peut manquer de commenter les principales Paraboles, l'Évangile de saint Jean et son Apocalypse, les unes ou les autres des Épîtres de saint Paul (1).

Dans les livres trop étendus, le professeur, connaissant sa Bible « comme le forestier sa forêt », saura choisir les passages essentiels, et s'arrêter aux endroits d'où se découvrent les horizons (2).

Le commentaire, en tous les cas, sera plus solide que minutieusement érudit. Il s'arrêtera plus longtemps à exposer les passages clairs qu'à discuter les textes difficiles. Ne jugerait-on pas très sévèrement quelqu'un qui, devant une statue ou un monument antique, s'arrêterait à examiner toutes les éraflures de la pierre, sans songer à admirer l'élégance de la forme ou l'harmonie des lignes? (3)

(1) Les livres historiques se liront sans trop de peine quand on saura l'histoire et que l'on connaîtra la manière de l'auteur. La lecture des Évangiles synoptiques d'autre part sera facilitée par l'étude de la vie et de l'enseignement de Notre-Seigneur.

(2) On se souviendra, en tout cela, des directions de Léon XIII dans l'Encyclique *Providentissimus*, n. 90 dans l'*Enchiridion biblicum*.

(3) Ce qui ne veut pas dire qu'on n'étudiera pas en détail quelques questions difficiles ou discutées. — Les études techniques plus approfondies auraient leur place marquée dans un cours de grec ou d'hébreu

Ces livres divers, on n'aura garde de les isoler du monde ancien. Le professeur, au courant des littératures sémitiques ou orientales, montrera brièvement mais nettement en quoi les livres bibliques ressemblent aux écrits contemporains et en quoi ils en diffèrent, comment il ne faut ni s'étonner des ressemblances, ni oublier les différences essentielles. Les auteurs bibliques sont de leur temps et parlent inévitablement la langue de leur temps. Mais ils dépassent leur époque ; et les mots dont ils se servent expriment souvent des réalités différentes.

Mais il conviendra encore — et surtout — de mettre constamment les livres expliqués dans le cadre de la Révélation biblique, et d'ouvrir ainsi des fenêtres sur les écrits qu'il faut laisser de côté.

On soulignera par exemple les points de contact de tel Prophète expliqué au cours avec les Voyants qui l'ont précédé et ceux qui le suivront, on montrera comment les uns et les autres prolongent l'enseignement de Moïse et comment ils nous orientent vers le Nouveau Testament.

On n'expliquera pas les Psaumes, sans mettre ces vieux cantiques dans le cadre de la pensée, de la foi et des espérances d'Israël, connues par les autres livres de la Bible, — sans indiquer ensuite comment ils se transposent au Bréviaire sur le mode chrétien et deviennent facilement les cantiques de l'Israël nouveau (1).

On soulignera, en expliquant les épîtres de saint Paul, et la remarquable unité de l'enseignement de l'Apôtre et l'accord parfait qui existe entre Paul et Jésus. On montrera comment la doctrine de l'Apôtre se rattache à la personne et à l'enseignement du Christ, — comment les pensées les plus dévelop-

que je ne comprends guère s'il n'est pas l'explication du texte biblique en hébreu ou en grec. — Voir *supra*, p. 233, n. 1. — Le savant s'attarde aux passages difficiles qu'il cherche à élucider; mais le prêtre doit chaque jour vivre des enseignements clairs et substantiels des saints Livres : c'est à cela que le séminaire doit le préparer.

(1) Je reviendrai plus tard dans cette Revue, s'il plaît à Dieu, sur la question des Psaumes cantiques d'Israël et cantiques de l'Église.

pées dans telles ou telles épîtres se trouvent souvent insinuées ou esquissées dans telles ou telles autres Lettres.

D'une manière générale, on n'expliquera pas le Nouveau Testament sans montrer comment ses enseignements étaient déjà annoncés dans l'Ancien, et l'on ne commentera pas les livres de l'Ancien Testament sans montrer comment ils préparent et font entrevoir le Nouveau.

De tous les livres bibliques enfin, on montrera l'importance et le rôle dans l'histoire de la révélation divine, et l'on soulignera leur valeur permanente et leur intérêt actuel pour la vie chrétienne. Je sais que les manuels de théologie cataloguent et expliquent les textes dogmatiques relatifs aux différentes thèses qu'ils exposent; les ouvrages de spiritualité eux-mêmes utilisent et citent les saints Livres.

Mais les manuels se proposent d'abord de prouver; ce sont les écrits bibliques qu'il faut lire si l'on veut voir les dogmes chauds et vivants, si l'on veut bien comprendre leur valeur religieuse et spirituelle, si l'on veut faire ce qu'on peut appeler de la théologie admirative (1). Après avoir, par exemple, analysé les textes trinitaires du Nouveau Testament ou étudié la preuve scripturaire de l'Église, il reste beaucoup à apprendre de saint Jean. Il faut lire, méditer et goûter ce que le quatrième Évangile nous dit sur notre vie d'intimité avec la Trinité sainte habitant en nous, et sur l'union des trois personnes divines, modèles de l'union qui doit exister entre nous (Joa., XIV, XVII). Il faut contempler et admirer l'Église vivante, rayonnante et triomphante, telle qu'elle nous est montrée dans l'Apocalypse (Apoc., V, VII, XIV, 1-5; XIX, 1-8; XXI-XXII) (2).

(1) Je pense au mot de Mgr d'Herbigny qui parle de « l'étude admirative de la grâce sanctifiante » (*La Théologie du Révélé*, Paris, 1921, p. 186).

(2) L'étude du manuel de théologie a donc, même du point de vue théologique, comme *complément* nécessaire l'étude des Livres saints; et il ne suffit pas d'extraire de ceux-ci les preuves des dogmes chrétiens. Léon XIII, en une page qu'il ne faut pas oublier, ne dit-il pas que l'Écriture doit être *l'âme* de la théologie, et ne rappelle-t-il pas l'exemple des Pères et des théologiens qui recherchaient, d'après les saints Livres, l'*intelligence* des dogmes catholiques? (Encyclique *Providentissimus*, n. 99 dans l'*Enchiridion biblicum*.)

Les saintes Écritures ne dissocient pas ce que la spécialisation des études a séparé et qui pourtant devrait rester intimement uni dans la pratique : le dogme et la vie. Le dogme s'y épanouit en vie chrétienne et celle-ci toujours plonge ses racines dans le dogme.

*
* *

Le Cours d'Écriture sainte compris de la sorte fera connaître l'Écriture telle qu'elle est : il sera vraiment objectif. Il formera l'esprit et le cœur des clercs et les préparera à leur vie de prêtre.

Le professeur du reste, qui connaît sa Bible, qui l'aime, qui en vit le long de l'année liturgique, voudrait-il ne pas dire à ses élèves ce qu'il a lui-même éprouvé : le charme des saints livres et la valeur de vie des Écritures !

Grand Séminaire de Rennes.

PIERRE CHEMINANT.

Vocations tardives

Un fait digne de retenir l'attention s'est produit, au cours de ces dernières années. Celui de la diminution sensible des vocations ecclésiastiques en France. Il s'était déjà manifesté dès la seconde moitié du XIX[e] siècle : il s'est progressivement accentué depuis. Les années qui ont suivi la guerre de 1914-1918, qui fut l'occasion d'une lugubre et glorieuse hécatombe de combattants, parmi lesquels beaucoup de séminaristes et de jeunes prêtres, ont encore aggravé la diminution numérique des recrues du sanctuaire. Ce n'est pas sans de justes motifs que l'épiscopat s'est alarmé du danger qui menace les populations catholiques, auxquelles les pasteurs allaient faire défaut.

Mais voici que, par un dessein providentiel, des rangs de notre société française, où la sève des vocations sacerdotales semblait à la veille d'être tarie, ont surgi, en nombre, des vocations d'un caractère particulier, auxquelles on ne s'attendait guère : *les vocations tardives*. La plupart d'entre elles avaient germé dans des âmes que la vie avait déjà éprouvées, chez qui l'attrait pour le service des autels s'était fait sentir, dès le jeune âge, accompagné d'un goût plus ou moins marqué pour les cérémonies du culte, pour l'évangélisation du peuple. Mais une éclipse s'était produite, provoquée par la crise de l'adolescence, par la perte d'un père ou d'une mère, par la pauvreté de la famille et la difficulté de subvenir aux dépenses des années de séminaire.

Puis était survenue une circonstance indicatrice, providentielle : déception, dégoût profond du monde, influence de bons camarades d'un patronage, d'une colonie de vacances, d'une retraite fermée ; et, comme conséquence, conversion, communion fréquente, intervention directive du prêtre ; souvent aussi intervention d'une âme charitable s'offrant à fournir assistance matérielle ; bref, tout un ensemble de conjonctures

favorables... Le désir initial avait reparu, et l'appel intérieur du début, devenu plus pressant, avait eu sa réponse tardive mais définitive. L'élu du Seigneur avait prononcé l'*Ecce venio !*

D'autres, parmi ces appelés de la troisième ou de la sixième heure, avaient pris part à la guerre et, en des heures tragiques, la grâce divine les avait visités et éclairés, puis orientés vers Dieu que plusieurs connaissaient à peine, ou avaient oublié et négligé de servir. Voici qu'eux aussi avaient senti se soulever en eux une souveraine aversion à l'égard du monde sceptique et pervers, un invincible attrait vers la « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle » ; finalement ils avaient pris la résolution de se consacrer au service de Dieu que « trop tard ils avaient connu, et que trop tard ils avaient aimé ».

Nombreuses sont ces âmes saisies par la grâce et amenées par elle jusqu'au sanctuaire. Nombreuses aussi, celles qui, prévenues de bonne heure par la grâce d'appel, se sont heurtées, des années entières, à l'opposition arbitraire de la famille, au parti pris injustifié d'un père indifférent ou impie, et ont dû attendre, dans la confiance et la patience, que l'heure eût sonné, l'heure bénie de leur libération et de leur définitif essor vers « le trou de la pierre », je veux dire l'asile privilégié de la préparation au sacerdoce !

Chacune de ces vocations a son histoire particulière. Les unes, une histoire toute simple et, en apparence, banale, se rattachant à de menues circonstances ; les autres, une histoire compliquée, poignante parfois comme un drame : toutes, marquées au coin de cette sagesse divine dont les voies sont impénétrables autant qu'admirables, dégagent une leçon instructive et édifiante, à l'instar d'une parabole évangélique. Combien rappellent les vocations apostoliques surgies jadis sur les rives du lac Galiléen !

Or, pour favoriser ces vocations spéciales et leur fournir la préparation intellectuelle et spirituelle requises, on a ouvert des maisons spéciales, dites « de vocations tardives », dirigées par des prêtres possédant l'expérience et l'esprit de discernement que requiert un tel ministère, Chacun des diocèses de Paris, Versailles, Meaux, Chartres, Poitiers, Saint-Brieuc, Besançon, Nancy, Lyon, Valence, Aix, Dijon, Coutances, Tulle, Bourges, ont organisé une de ces maisons, soit auto-

nome soit annexée à un petit séminaire, à un collège ecclésiastique mixte, chacune variant son genre de vie et son programme d'études selon la composition du personnel à former (1).

Au cours de mon ministère apostolique, il m'a été souvent donné d'entrer en relations intimes avec un assez grand nombre de ceux que j'ai nommés plus haut « les appelés de la troisième et de la sixième heure » — et même, ces dernières années, de la neuvième et de la onzième heure — de prêcher des retraites ou des récollections mensuelles dans des maisons de vocations tardives. Partout j'ai recueilli des confidences dont quelques-unes m'ont parfois ému jusqu'aux larmes. J'ai pu suivre avec une muette admiration le processus de la grâce en chacune de ces chères âmes, surprendre, si je puis dire, ces « pièges de miséricorde » dont le divin Maître était l'invisible mais très réel auteur (2). Partout j'ai pu constater une docilité, une générosité, un élan, un effort vers la vertu, un esprit de sacrifice, une charité fraternelle qui m'ont paru la meilleure garantie de vocations solides et fécondes. Tous, ou à peu près tous, ont compris la nécessité soit de réparer le temps perdu, de doubler les étapes, soit de perfectionner des dispositions qui déjà faisaient espérer des prêtres selon le cœur de Dieu.

Une telle œuvre ne mérite-t-elle pas à tous égards d'être soutenue? Par les prêtres tout d'abord, les premiers intéressés à se donner des auxiliaires et de dignes successeurs ; par les fidèles, non moins intéressés à être guidés dans la voie du salut par des ministres animés de l'esprit et des vertus de leur saint état. Il est juste qu'avec le recrutement normal des vocations ecclésiastiques précoces, s'organise et se développe le recrutement des vocations tardives, d'autant plus que les premières sont moins nombreuses et que l'esprit chrétien, affaibli dans les familles, les favorise moins à l'heure actuelle. Il y a là une question des plus graves et qui ne saurait laisser

(1) Cf. le très solide rapport présenté au deuxième congrès national du recrutement sacerdotal, tenu à Marseille (3-6 nov. 1926), par M. le chanoine Lagrange, supérieur du Petit Séminaire Saint-Martin, Abbaye de Fongombaud (Indre).

(2) Peut-être aurai-je, un jour, l'occasion de publier quelques-unes des relations que m'ont fait parvenir ces élus du Seigneur.

indifférente une conscience catholique. Prières, encouragements personnels, action directe, assistance matérielle : tout doit être mis en œuvre pour permettre à ces élus du Seigneur de correspondre à la grâce dont ils ont été ou seront l'objet.

***

Je prévois l'objection et j'y répondrai. Ces vocations tardives, dira-t-on, ne sont pas toutes ni toujours des vocations persévérantes. Ces aspirants au sacerdoce sont encore bien éloignés du sacerdoce. Est-il certain qu'ils y parviendront ? Sur le nombre n'y a-t-il pas des inconstants, des découragés, qui renonceront à atteindre le but ? d'autres, qui seront jugés inaptes aux fonctions sacerdotales ? La formation cléricale d'un certain nombre de ces candidats ne sera-t-elle pas entravée par leurs idées personnelles, les préjugés qu'ils ont entretenus avant de se tourner vers le sacerdoce, par les habitudes prises d'indépendance, de mondanité, etc. ?

Penser et parler ainsi, c'est oublier que les maisons de formation sont aussi des maisons de sélection, où se fait un « triage » nécessaire. On ne saurait accepter en vue du sacerdoce quiconque se présente disant : « Je veux être prêtre. » Ceux qui dirigent la maison ont à dire leur mot : il leur appartient de n'admettre et ne conserver que ceux-là seulement qui offrent des garanties certaines de vocation.

Mais il est fort possible que tous ceux qui franchissent le seuil de ces maisons n'y persévèrent pas. Certains pourront être arrêtés par des difficultés de plus d'une sorte, ils comprendront qu'ils se sont fourvoyés et se retireront. Oui, cela est possible, je suis loin de le nier. Mais qu'on veuille bien remarquer que la plupart de ces candidats au sacerdoce ont plus ou moins connu les difficultés, les épreuves, les déceptions de la vie ; qu'ils n'ont résolu d'entrer au séminaire qu'après de mûres réflexions et encouragés par leurs guides spirituels, interprètes qualifiés de la volonté divine. De telles vocations diffèrent notablement de celle d'un enfant qui entre à dix ou douze ans, dans un petit séminaire ou une école cléricale, parce qu'il a exprimé le désir du sacerdoce — parfois simple désir d'enfant — ou dont les parents, les amis, l'entourage, ont pensé qu'il pourrait « faire un prêtre ».

Au surplus, j'invoquerai, à l'appui de mon dire, un fait des

plus significatifs. Le séminaire de N.-D. de Lourdes et de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, au diocèse de Meaux, — pour ne citer que celui-là parmi les maisons de vocations tardives, — n'a pas donné moins de deux cents prêtres à l'Eglise, après quinze ou seize années d'existence. Il envoie chaque année une *vingtaine* de jeunes gens dans les grands séminaires ou dans les instituts religieux.

Volontiers j'emprunterai les lignes suivantes au rapport de M. le Chanoine Lagrange qui résume les observations de tout un groupe de professionnels sur la question qui nous occupe :

« Avec l'âge, l'emprise du milieu familial sur l'enfant (à plus forte raison, ajouterai-je, sur le jeune homme, l'homme même) est moins forte : sa personnalité s'affirme, le problème de la destinée se pose dans son esprit avec insistance. La communion fréquente, la participation aux œuvres catholiques, les retraites fermées, les rapports avec le prêtre ont développé en lui la vie religieuse... Il s'éclaire, il s'échauffe à ce contact. Il prend conscience du dessein de Dieu qui est en lui. Il est frappé de la disette de prêtres et de la détresse des âmes. Il entend les appels des évêques. Il apprend qu'il existe des maisons spéciales pour l'accueillir. La pensée du sacerdoce se présente à lui de nouveau, plus précise, plus attirante, plus irrésistible.

« Voilà quelques-unes des raisons qui, depuis dix ans surtout, déterminent tant de jeunes gens, ouvriers, commerçants, employés, cultivateurs, diplômés de l'enseignement primaire et moderne, à entrer dans les séminaires (1). »

On peut donc espérer, avec fondement, que les « appelés tardifs » persévéreront dans leur résolution mûrie, éprouvée, approuvée, de se donner totalement à Dieu. Au surplus, les faits sont là pour confirmer ce que j'avance, et ceux qui, depuis la fin de la guerre, sont parvenus au sacerdoce, ont démontré, par l'esprit surnaturel et le zèle apostolique, que la grâce d'appel n'a pas été vaine en eux.

Chanoine J.-M. LAMBERT,
Directeur de l'Œuvre
des Prêtres Éducateurs.

(1) Chan. J. Lagrange, *loc. cit.*

Quelques ouvrages de pédagogie spirituelle

L'éducation de l'enfant (1)

Cet ouvrage est un petit manuel de pédagogie spirituelle. Il rentre donc tout à fait sous la rubrique qui nous est confiée, et nous lui accorderons une attention particulière. Nous avons pris le soin de le lire trois fois, et de le faire lire, avant d'écrire les réflexions qui suivent. Nous avertissons le lecteur qu'il aura en main un livre de lecture difficile. Il devra beaucoup suppléer, beaucoup interpréter, beaucoup deviner. Encore lui restera-t-il beaucoup d'incertitudes.

Par exemple tout ce traité méthodique d'éducation religieuse, ou de leçons de catéchisme ordonné logiquement, reste dominé par cette réserve, qui se glisse immédiatement, p. 45 : « Certes nous n'ignorons pas la puissance pénétrante et inévitable de cet enseignement latent, occasionnel, de la vie, et loin de nous le sot désir d'un enseignement méthodique exclusif et d'ailleurs impossible. » A côté donc de cet enseignement à heures et jours fixes, on doit supposer l'enseignement d'occasion, par la vie pieuse d'un enfant bien élevé. Il s'agit seulement, dans la première partie, des leçons de la mère, jusqu'à la première communion privée, et, après la communion faite, des leçons collectives tout à fait initiales.

Une deuxième confidence de l'auteur aidera aussi à l'intelligence du texte et désarmera plus ou moins la critique : « Et puis, que savons-nous, au fond, avant de les voir se réaliser en actes, du cours et de la forme que prennent, dans ces jeunes âmes, nos enseignements les plus méthodiques? » (p. 42) Cela revient à dire, si je ne me trompe, que l'ordre méthodique, ici recommandé, est une commodité, pas plus. L'auteur semble bien le déclarer en un autre endroit : « Les

(1) *L'Éducation religieuse de l'enfant*, par J. Barret, 5, rue Bayard, Paris-VIII[e]. 1 vol., XI-188 pages.

bons plans méthodiques, mais ils sont divers, ils doivent être divers, puisque diverses sont les activités de l'esprit. Combien il avait tort celui qui, devant un plan méthodique logiquement ordonné, s'écriait : Comment! Cette notion religieuse est à la fin! Mais c'est au numéro un que son importance la place! Gradation ascendante ou gradation descendante, cela dépend des esprits enseignants et enseignés. » (p. 92)

On se reportera donc à ces déclarations si l'on s'étonne, par exemple, que l'enseignement sur la sainte Trinité soit remis à la seconde phase de l'éducation (p. 128), c'est-à-dire au temps qui suit la première communion : jusque-là on a dit seulement que « Père, Fils et Saint-Esprit sont les noms du bon Dieu » (l'auteur se doute-t-elle que cette formule n'a pas très bonne renommée dans l'histoire des dogmes?) ; de même si l'on s'étonne que la Vierge Marie soit nommée pour la première fois à la page 133, après la première communion, ou que les exemples des martyrs soient différés *sine die* (p. 64), et même les scènes douloureuses de la Rédemption : « Et de cette rédemption faites luire au regard de l'enfant toute l'auréole d'infinie bonté, de manière à laisser sa jeune vie dans le plan de la lumière de la foi d'espérance possibles (*sic*), loin de l'assombrir ou de la faire dévier par un excès ou un genre de considérations hors de saison et d'ailleurs en tout temps opposé à l'esprit joyeux du christianisme » (p. 64). Que faut-il entendre exactement par cette autre formule : « Des souffrances de l'enfer, mesurons le caractère et les détails à la compréhension et à l'impressionnabilité des enfants... et décrivons l'enfer un lieu de ténèbres où les damnés sont des êtres de ténèbres irradiés d'horreur »? (p. 35 et 36) En aucun point il n'est trace du feu de l'enfer.

Par contre, Fénelon, qui recommandait les images de « Dieu assis sur un trône, avec des yeux plus brillants que les rayons du soleil... », n'est point du tout approuvé (p. 19). Ni, par conséquent, le catéchisme en images de la Bonne Presse. « N'est-il pas regrettable, par exemple, que dans les Bibles illustrées (l'enfant) puisse trouver Dieu sous la forme humaine dans un entretien avec Adam? » (p. 21)

Nous ne chercherons pas querelle à l'auteur de n'aimer pas les comptes de sacrifices, tels qu'ils se pratiquent, par exemple, chez les Croisés de l'Eucharistie! Nous avons recommandé cette pratique. Nous la recommandons de nouveau.

Confirmants, trois fois de suite pour *confirmands*, est une vétille. Il faut beaucoup plus d'indulgence devant les mots qui suivent : « Chacune de ces trois personnes est un pur esprit, un esprit infiniment parfait... » L'article indéfini est de trop, ou bien il fallait l'article défini. La phrase signifie en effet que chacune des trois personnes est un Dieu. Ce qui fait en tout trois dieux. Trois fois un font trois. Nous avons cité cette ligne, parce que ces énoncés trinitaires de Mlle B. sont, en général, extrêmement équivoques (pp. 130, 131, 178, 179). Mais ce ne sont pas les seuls.

D'un ouvrage qui nous paraît si difficile à entendre dans le bon sens nous pensons qu'il s'adresse aux spécialistes, et que le commun des éducateurs n'en a aucun besoin. Toute une légion de saintes petites âmes, qui défilèrent déjà dans nos chroniques, et qui ne furent point élevées si méthodiquement, ou selon cette méthode, posent contre la thèse de Mlle B. au moins une grosse objection.

Aux jeunes filles (1)

Nous avons signalé en son temps ce même volume, qui s'adressait aux jeunes gens. De plusieurs côtés on réclama une édition spéciale pour les jeunes filles. Le courageux auteur a refondu son œuvre. Plus de la moitié des méditations sont entièrement nouvelles. De leur origine elles empruntent je ne sais quelle vigueur mâle qui plaira aux âmes fortes.

Aux jeunes gens (2)

La préface et l'éloge de cet ouvrage posthume sont faits par Mgr Julien, en termes qu'il sied de rapporter : « ... L'abbé Malleville ne songeait guère à éditer du nouveau. Il parlait,

(1) *Aux jeunes filles. Face à la vie*, par le P. Raoul Plus. Deux minces livrets de 128 pages contenant 70 méditations chacun. Les deux livrets 5 francs, franco 5 fr. 50. Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse.

(2) *A mes amis les jeunes*, par l'abbé G. Malleville, chanoine honoraire de Rouen et d'Arras, ancien supérieur de l'Institut Saint-Joseph du Havre. Préface de S. G. Mgr Julien. Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris-V^e^. 9 fr.

il écrivait pour ses chers jeunes gens. Certes, il puisait aux bonnes sources, philosophie ou théologie, mais il les contrôlait à la lumière de son expérience personnelle : il les animait à la flamme de son zèle d'apôtre. Et cela suffisait pour qu'il y mît sa marque personnelle, la clarté du style qui n'était que l'enveloppe transparente de la pensée, et cette pointe d'émotion contenue qui caractérisait sa manière, aussi éloignée de la sécheresse que rebelle à la recherche de l'effet. On verra que ce recueil forme un tout assez bien uni. Chaque partie du tout est loin d'être complète, mais cela forme, au demeurant, un ensemble de considérations, qui sont faites pour préparer les jeunes gens à vivre la vie pleine, soit par l'intégrité des mœurs, soit par la probité professionnelle, soit par l'accomplissement du devoir social et du devoir physique, soit enfin par le culte de la famille, et partout et toujours par la pratique des vertus chrétiennes. Ces grands sujets, la charité, la profession et le devoir civique, la famille et l'éducation, et la vie surnaturelle, sont traités avec l'ampleur qu'ils comportent et la précision qui retient l'intérêt... »

Catéchisme (1).

Ce livret est extrait du *Catéchisme en problèmes*, volume que nous avons annoncé, et dont nous avons dit beaucoup de bien. Il contient des textes, que les enfants doivent copier en les complétant. A moins de leur faire acheter de gros livres, il fallait ou leur dicter le texte, ou le polycopier soi-même. Ils auront facilement en main un livret pour 1 fr. 50.

Pour la première communion (2).

Ce volume est un, entre un grand nombre, de la collection *Liturgie, éditions d'éducation et d'art liturgique*, par Dom J.-B. Monnoyeur, O. S. B., de Ligugé (Vienne). L'auteur en est à

(1) *Résumé de Catéchisme*, par Eug. Duplessy, chanoine de Notre-Dame de Paris. Chez Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VI^e^. Prix, 1 fr. 50.

(2) *Missel des Premières Communions* (privée, pascale et solennelle) *et de Confirmation* par Dom J.-B. Monnoyeur. Chez Castermann, 66, rue Bonaparte, Paris-VI^e^. 368 p., 96 grav.

son onzième volume, celui que nous annonçons en titre. Il nous en promet encore neuf. Et c'est un plaisir de voir un professionnel de l'art et de la science liturgiques se consacrer tout entier aux livres de prières à l'usage des enfants. Même dans la spécialité de la prière, c'est bon qu'il y ait des spécialistes de l'éducation et, dans la spécialité de l'éducation, des spécialistes de la prière. Notre annonce paraît trop tard pour les communions de cette année. Nous espérons qu'on en voudra bien prendre note pour celles de l'année prochaine. Les communions privées, d'ailleurs, sont de tous les temps. Avertissons, c'est le moment, que les nos 12, 13 et 14 ont été promis pour septembre : *Liturgie de la jeunesse* (dont le missel est un extrait) — *Liturgie des fidèles* et *Missel de l'art*. On trouvera dans ces volumes, nous n'en doutons pas, comme dans celui que nous avons en mains, les ingénieuses précisions de pensées et d'attitudes qui permettent aux plus petits d'aspirer le grand souffle de la liturgie. Liturgistes et catéchistes, lisez, pratiquez ; et vous serez contents.

Un beau livre de lecture (1).

Sans nom d'auteur, avec l'*imprimatur* de Namur, et parafé A.M.D.G., ce petit livre est un des meilleurs qui nous soient venus entre les mains. Qu'il est bon ! Qu'il est bon ! Bonne Maman, sous l'allégorie d'un voyage par chemin de fer, instruit ses petits enfants de la vraie science des saints. C'est la moelle, c'est le suc, c'est le lait. Heureuse Bonne Maman, heureux petits enfants, qui sentent comme l'Église, comme les saints ! Dès l'âge de six à huit ans, les enfants bien doués liront avec profit ce beau voyage. A dix ans, à douze ans, ils s'y attacheront encore. Et j'estime qu'à tout âge on y ferait encore des trouvailles. Le prix est modique. On annonce des réductions par quantités. Nous conseillons, sans hésitation aucune, d'acheter, tant qu'on pourra, et de donner tout ce qu'on aura. Dans tous les milieux, populaires ou bourgeois, même ruraux, et ce dernier mot ne s'emploie presque jamais,

(1) *Un Beau Voyage* (histoire vraie). Prix 1 fr. 50 (réduction par quantités). Bruxelles, La Générale d'Imprimerie S. A., rue de Molenberk 97.

oui, même dans nos écoles de campagne, dans nos écoles laïques, le *Beau Voyage* sera lu, sera compris et plus ou moins sera vécu. A noter : typographie en gros caractères, papier fort et du genre indéchirable (1).

Récits de missions (2).

Collection très opportunément lancée. Les aventures missionnaires égalent en péripéties les romans les plus fantaisistes. Ils s'embellissent d'une inspiration religieuse, qui les rend positivement salutaires. Heureuse réaction contre la librairie partout offerte aux enfants, et qui, même propre, est malfaisante, parce qu'elle n'est pas catholique.

Pour la scène (3).

La scène se passe aux catacombes. Un enfant sommé de livrer la sainte Réserve feint de l'aller quérir. Il l'apporte en effet. Mais dans sa poitrine. Il l'a hardiment consommée. Il est mis à mort sur-le-champ. Deux beaux rôles : celui de Flosculus et celui du vieux Sator. De belles rimes cornéliennes. Beaucoup de mouvement. Ce doit être de très bel effet, et de jeu assez aisé.

Cinéma (4).

La maison de la Bonne Presse nous a offert un spécimen de ses cantiques lumineux. Et MM. Tolra et Simonet, toute une série de vues religieuses. Nous profiterons de l'occasion pour

(1) Pour la prochaine édition, un détail : les sept dons du Saint-Esprit ne sont plus que six ; le don de science a été escamoté.

(2) *Fleur de Lotus*. Légende mystérieuse de l'Inde, par C. Testore, S. J. Collection Romans missionnaires, aux Éditions du Clocher, 39-43, rue Constantine, à Toulouse. De la même collection : *Sous les griffes du léopard. — L'Ile du Mystère. — Oramaïka, la vierge de la forêt. — Les fils de la prairie*. — Chaque vol. 1 fr. 75.

(3) *Flosculus*, un acte en vers par Victor Banjon, S. J., Apostolat de la Prière, Toulouse, 9, rue Montplaisir.

(4) *Cantiques lumineux*, Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-VIII[e]. — *Catéchismes et sermons lumineux*, chez Tolra, 28, rue d'Assas, Paris-VI[e].

ajouter notre mot aux éloges tant de fois prononcés par des critiques plus experts. Du point de vue spirituel, qui est expressément le nôtre, nous signalerons la profonde pénétration dans l'âme des enfants des spectacles de l'écran. Moins riches de doctrine que l'enseignement oral, moins chargés d'émotions qu'une prédication généreuse, ils l'emportent cependant en puissance de suggestion. Les enfants, devant l'écran, acquièrent tout de même une réceptivité exceptionnelle et facilement anormale. Et c'est par là que le mauvais cinéma fait tant de mal. Les bons films, les jolies « bobines » de Tolra, elles aussi, ont leurs heureux effets de saines suggestions. Une vision intellectuelle, une élection clairement délibérée, oh ! bien sûr, valent infiniment mieux. Mais c'est en partant du commencement et en passant par le milieu qu'on arrive à la fin. Quand on s'exténue — ou s'exalte — par le jeûne, quand on s'enferme dans les ténèbres, ou que, de tout le jour, on s'interdit de lever les yeux ou de sourire, quand on se fait une « construction du bien » suggestive, ne met-on pas en jeu ces mêmes réceptivités que développe, à moindre peine, l'écran ? Ces beaux spectacles, — dont l'abus se trouve surtout dans la satiété, — peuvent aider à l'éducation spirituelle des enfants. Nous signalerons spécialement les éditions Tolra, dessinées et peintes pour les pays de missions, pour les écoles de campagne ; traits un peu durs mais nets, couleurs vives, poses un peu forcées, mais qui plaisent, à cause même de ces imperfections. Au surplus une lumière médiocre leur suffit, et leur prix n'est pas prohibitif.

F. Gellé.

Pour la lecture spirituelle

Le Bienheureux Père Eymard (1).

Dans notre dernier numéro, nous disions déjà quelques mots de la nouvelle biographie du Bienheureux Père Eymard : nous indiquions surtout ce qu'on y pourrait trouver pour les enfants. Mais il y a bien plus dans ces deux volumes. La vie de ce grand serviteur de Dieu est riche à tous points de vue et nous devons être reconnaissants à celui de ses fils qui nous a retracé, avec une véritable maîtrise, son existence étonnamment féconde. Dans le courant de l'année passée, la Revue a publié deux articles sur le Bienheureux Père Eymard et nos lecteurs ont pu ainsi avoir un aperçu de ses vertus et de son esprit. Nous souhaitons que ces deux articles les excitent à lire l'ouvrage que nous leur recommandons aujourd'hui. Son auteur a eu en mains tous les documents : environ vingt-cinq volumes des dossiers du procès de canonisation, une bonne douzaine de volumes de la correspondance occasionnée par ce procès, dix-neuf autres volumes de manuscrits contemporains, cinq essais manuscrits de biographie et, bien entendu, tous les écrits du Bienheureux lui-même, en particulier sa nombreuse correspondance. Tout laisse croire que nous avons enfin la vie définitive du Bienheureux Julien Eymard, dont l'influence sur la piété du XIX^e^ siècle fut si importante, à certains points de vue si décisive.

L'auteur le suit à travers toutes les étapes de sa vie : l'enfant et l'adolescent dans sa famille et au séminaire, le vicaire, le curé, le novice mariste, le directeur spirituel du collège de Belley, le provincial, le prédicateur, le supérieur du collège

(1) *Le B. Pierre-Julien Eymard* (1811-1868), par un religieux du Saint Sacrement, 2 in-8 de 570 et 585 p. avec gravures. Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris, 1928 (sans indication de prix).

de la Seyne, enfin le fondateur de la Congrégation du Saint-Sacrement. Quelle grande âme! Quel beau type de prêtre et de religieux! Nous recommandons cette belle vie à tous les prêtres qui trouveront un admirable modèle des vertus sacerdotales, et aussi à tous les laïcs instruits et occupés dans les œuvres, qui comprendront mieux comment on doit s'employer au salut des âmes. Inutile d'ajouter que les âmes que la grâce porte à s'occuper particulièrement des œuvres eucharistiques trouveront une joie et un encouragement peu ordinaires dans la lecture de ces deux volumes, si bien documentés et si heureusement inspirés par la piété filiale.

V. B.

Le Père Ange (1).

Tout le monde sait au moins le nom de ce personnage dont Voltaire a dit :

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

On est parfois tenté de croire que, s'il fut bon soldat, il fut médiocre Capucin. Ce livre, extrêmement curieux, remettra les choses au point.

Avant son entrée en religion, Henri de Joyeuse donne, à la cour dépravée de Henri III, le spectacle d'une vie austère : depuis son enfance, il veut être Capucin, mais ses parents l'ont marié à une jeune fille qui, elle aussi, eût désiré se donner à Dieu. Le lendemain de la mort de sa femme, il entre enfin chez les Capucins ; il a vingt-quatre ans.

En 1592, sollicité par la Ligue, presque contraint, il échange, à Toulouse, le froc contre la cuirasse et accepte le gouvernement du Languedoc afin de défendre les intérêts des catholiques contre Henri IV. Pendant dix ans il guerroie et gouverne. Ce n'est pas la plus belle phase de sa vie. L'orgueil et le luxe reprennent un empire incontesté sur celui qui, en droit, demeure l'humble fils du pauvre d'Assise. On se demande comment, des hauteurs de la perfection religieuse sincèrement pratiquée, il tombe brusquement à ne plus même respecter toujours les lois élémentaires de la justice et

(1) Cruppi (Jean), *Le Père Ange, duc de Joyeuse, maréchal de France et capucin (1563-1608)*. Un vol. in-16, Paris, Plon, 1928.

de la charité, et on se souvient du mot si fin de Mme Swetchine à propos de ceux qui, ayant embrassé la voie des conseils, retournent à celle des préceptes : « On a beau soutenir qu'on n'est pas tombé, rien n'empêche de sentir qu'on est descendu. » Henri de Joyeuse ne s'est décidé que sous la pression du peuple et avec l'approbation de dix-neuf théologiens, ratifiée plus tard par le Saint-Siège ; et cependant.....

Après l'absolution du roi par le pape, il reprend les sandales, la besace et la bure et, jusqu'à la mort, mène une vie édifiante, marquée au coin d'une recherche continuelle de l'effacement. Son entrée dans la Ville éternelle, à pied derrière un vieil âne qu'il conduit d'une baguette, tandis que tout Rome, massée à la porte du Peuple, attend le célèbre Père Ange, sans se douter qu'elle vient de le voir passer, est d'une grandeur sublime.

L'ensemble de l'ouvrage, écrit dans une note très respectueuse, n'a pas seulement un caractère d'œuvre historique très vivante : les lecteurs de la *Vie Spirituelle* le trouveront attachant par les questions psychologiques, et même canoniques qu'il soulève.

M. C. DE GANAY.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).